
3 1761 07958059 3



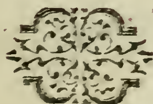


[illegible]

par Henri Peyron

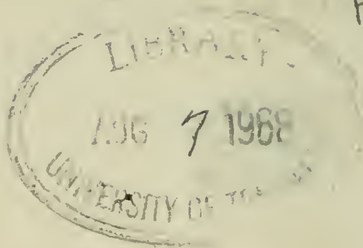
# HISTOIRE
## DU
# PRINCE SOLY,
*SURNOMMÉ*
# PRENANY,
## ET DE LA PRINCESSE
# FESLÉE.

*PREMIERE PARTIE.*



A AMSTERDAM,
Aux dépens de la Compagnie.

M. DCC. XL.


LIBRARY
AUG 7 1968
UNIVERSITY OF



# LETTRE PRÉLIMINAIRE A MADAME LA MARQUISE DE ***.

MADAME,

*Je suis infiniment timide, & je me défie extrêmement des forces de mon génie : c'est ce qui fait que je*

*n'offre qu'en tremblant à une Dame aussi spirituelle & aussi éclairée que vous l'étes, l'*HISTOIRE DU PRINCE SOLY ET DE LA PRINCESSE FESLE'E. *J'ose cependant espérer que ce Livre ne Vous déplaira pas : ce n'est pas à cause que j'en suis l'Auteur ; mais, si Vous y faites attention, je puis Vous assurer que Vous ne trouverez jamais d'Ouvrage aussi beau ni aussi utile : en un mot, que rien ne peut être plus accompli que cette Histoire.*

*Si Vous en examinez le plan, j'ose me vanter que rien n'est plus régulier : tout conduit à la conclusion ; & si l'on s'égare quelquefois, ce n'est que pour reprendre avec plus d'agrément la route qui conduit à un dénouëment merveilleux.*

*Les reconnoissances sont naturelles, & ne Vous paroîtront pas équivoques, comme dans les autres Ouvrages de ce genre, où l'on ne s'as-*

*ſure de l'état d'un Prince, que ſur un bracelet, ſur une lettre confiée à la nourrice, ou ſur quelque autre preuve trés-peu certaine.*

*La plus grande beauté d'une Hiſtoire, eſt de faire voir le vice puni, & la vertu recompenſée. C'eſt de là que naiſſent les réflexions qui forment agréablement le cœur, & le conduiſent avec plaiſir à la ſageſſe. C'eſt ce que je n'ai pas manqué d'obſerver: mon Prince, de deſſein prémédité, creve l'œil de ſon Rival qui étoit déja borgne; c'eſt un petit tour de jeuneſſe, mais dont il eſt puni par un long exil, & par le danger où il eſt expoſé de perdre ſa Princeſſe. Excepté ce trait, bien pardonnable dans un Amant jaloux, mes Héros n'ont aucun défaut: ils ſont tous naturellement ſages, généreux, bienfaiſans, auſſi deviennent-ils tous heureux.*

*Je n'ai pas, à la vérité, imité ces Auteurs qui groſſiſſent leurs Ouvra-*

*ges par de longues réflexions, qu'ils augmentent encore, en vous assurant qu'ils n'en feront plus: Je vous avouërai mon foible; dans ces sortes de Livres, je passe ordinairement les monologues; & ainsi, j'ai cru qu'il valoit mieux n'en point mettre, que de Vous donner la peine de tourner six ou sept feuillets, pour en trouver la fin.*

*Je ne m'étonne pas au surplus que cet Ouvrage soit si parfait, je me suis formé le goût par la lecture des Romans les plus accrédités, que j'ai tâché d'imiter. J'ai sur-tout affecté d'employer ces petits mal-entendus si délicats, ces coups du hazard si heureux, sur lesquels est fondée toute une intrigue, & qui dédommagent assez de leur peu de vraissemblance par les événemens singuliers qu'ils produisent. Je suis ravi d'admiration, quand je vois un mari qui, sans y penser, donne de la jalousie à sa femme, & cette*

*épouse chérie, s'enfuir sagement avec un jeune homme, au lieu de s'expliquer, comme toute autre auroit fait à sa place. Cela donne la naissance à quatre Volumes tristement intéressans, & pleins d'un agrément lugubre qui s'y répand sans cesse, dont le public seroit privé, si ces tendres Epoux eussent eu un moment d'explication.*

*Je suis en extase, quand je vois un homme indifférent pour le sexe s'égarer à la chasse, & revenir de nuit dans un Château où il n'est pas attendu. Il trouve à la porte un domestique si endormi, qu'à peine peut-il lui donner une lumiere; & cette lumiere est si mal allumée, qu'elle s'éteint justement dans le temps qu'il ouvre la porte de la chambre qu'il occupe ordinairement, & dont il a toujours la clef dans sa poche. Il trouve dans son lit une fortune: Dieux, quelle fortune! il n'auroit jamais osé l'espérer. L'A-*

*mour nait du bonheur qu'un ſi grand hazard lui a procuré, & cet amour, quoique ſévré dès l'inſtant de ſa naiſſance, eſt ſi timide, que bien loin de parler, il n'oſe pas même ſoûrire. D'un autre côté, un diamant tombé dans le lit fait connoître à la femme quel eſt ſon vainqueur. La pudeur d'une Belle ainſi attrapée donne lieu à des ſentimens tous neufs, & tout cela ne vient que de ce que le vent a ſoufflé une chandelle.*

*Je n'oſe me flater d'avoir trouvé des choſes auſſi jolies : mais malgré cela, (pour me ſervir d'une expreſſion charmante,) vous trouverez cet Ouvrage monté ſur le bon ton.*

*Si malgré toute mon application il m'eſt échappé quelques fautes legeres, je prie les Sçavans de votre connoiſſance de me donner leurs avis, qu'ils me feront tenir par la voie du Mercure galant, que je leur promets de lire deſormais avec exactitude. Si la préven-*

*tion que j'ai avec raison pour mon Ouvrage, me permet d'en profiter, je puis les assurer qu'à la quatriéme Edition de ce Livre il n'y aura rien à y reprendre. Il faudra jusques-là recevoir toujours avec admiration cette premiere, & considérer que des Ouvrages aussi grands & aussi importans que celui-ci ne parviennent pas tout d'un coup au dernier dégré de perfection.*

*J'ai composé ce Chef-d'œuvre pendant l'Automne, & c'est ce qui a contribué sans doute à lui donner toute la solidité que vous y remarquerez. Le Printemps fait briller des fleurs qui ne sont que passageres, les idées volent & s'égarent comme les Zéphirs qui regnent dans cette jeune saison. Mais l'Automne plus sage produit les pensées utiles aussi-bien que les fruits, plus estimables & plus solides que les fleurs.*

*Il pourroit cependant arriver que malgré cette rapidité de bonne opinion*

*qui vient de me saisir, ( & que bien des gens ont plus sincérement que moi de tout ce qu'ils ont fait ) ce bel Ouvrage eût le malheur de vous déplaire. Quoi! direz-vous peut-être, tandis que je me promenois l'Automne derniere sur la petite terrasse des Tuileries, que le M. *** me fatiguoit de ses sots discours, & que le vieux C. D. faisoit bâiller ma jeune amie, en tâchant de la faire soupirer de tendresse, un homme rioit tout seul dans l'allée basse, en imaginant de quoi m'exeder jusques dans mon appartement : c'est une trahison impardonnable.*

*Ne vous irritez point*, MADAME, *il y a bien d'autres ennuyeux qui prennent le soin d'aller chez vous, & qui n'attendent pas que votre mauvaise fortune vous les présente dans une promenade ou dans un spectacle : il y en a qui rêvent très-profondément en particulier, pour Vous por-*

*ter des Dißertations où Vous n'entendez rien, parce qu'ils ne comprennent pas bien eux-mêmes ce qu'ils veulent dire. D'autres vont Vous lire des Poëmes qui n'ont rien d'intéressant que l'honneur d'avoir été faits par quelqu'un de votre Société, & je suis sûr que Vous en voyez arriver dès trois ou quatre heures après midi, qui Vous fatiguent jusqu'à l'heure des Assemblées.*

*Du moins, me direz-vous, ils se donnent la peine de venir chez moi, & s'ils me déplaisent, je fais en sorte par la froideur qui se répand dans ma conversation, que j'ai toujours ma revanche : Mais qu'un homme, sans que je le voie, ait le droit de m'ennuyer, que je ne puiße pas lui rendre le change, c'est un trop grand avantage, & que je ne veux pas lui souffrir.*

*Faites-y réflexion,* MADAME, *ceux qui viennent Vous incommoder*

*ſont ſans comparaiſon plus inſupportables que ne peut être ce Prince qui Vous fait ma cour : votre politeſſe, & les égards du monde Vous empêchent de les bruſquer. Mais le jeune Héros qui s'offre à Vous, eſt d'une douceur & d'une diſcrétion ſans exemple : Vous pourrez lui dire tout ce que vous voudrez, ſans crainte qu'il vous faſſe paſſer dans le monde pour une perſonne capricieuſe ou inégale : Vous le jetterez avec dépit dans le coin de votre Canapé, en lui diſant :* Maudit Livre ! va-t-en ; tu m'ennuies. *Il partira ſur le champ, ſans ſe fâcher : Vous n'oſeriés, je parie, en dire autant à beaucoup d'autres hommes de votre connoiſſance, quoique Vous le penſiés bien ſincérement.*

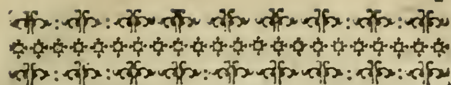
*Enfin, le Prince que je Vous préſente, au lieu d'être importun, Vous rendra ſervice dans bien des occaſions : s'il Vous paroit amuſant, liſés-le,*

*quand quelqu'un viendra Vous importuner : s'il Vous paroit ennuyeux, faites-le lire à ceux dont la conversation Vous fatiguera. Voilà le moyen de tirer parti de tout.*

*Admirés donc,* MADAME, *presqu'autant que je l'admire moi-même, un* Ouvrage *aussi beau & aussi utile que celui-ci. Je vous répons de votre réputation de ce côté-là. Vous passerés pour une personne du goût le plus délicat, en le louant sans mesure, & en le recevant comme une marque des sentimens respectueux avec lesquels je suis,*

MADAME,

Votre, &c.



# HISTOIRE DU PRINCE SOLY, SURNOMMÉ PRENANY, ET DE LA PRINCESSE FESLÉE.

## PREMIERE PARTIE.

### CHAPITRE PREMIER.

*Des Mœurs & du Caractere des Soliniens & des Amazones, & de la Guerre qui étoit entre ces deux Peuples.*

DANS l'Amérique Méridionale eſt un Lac, appellé encore aujourd'hui le Lac de Parime, ſitué préciſément ſous la Ligne.

Ce Lac forme une eſpece de Mer, ayant plus de cent lieuës de longueur de l'Orient au Couchant, & plus de quatre-vingt lieuës de largeur du Septentrion au Midi.

Sur les bords de ce Lac, du côté du Nord, étoit autrefois une grande Ville nommée *Solinie*, dont les Habitans adoroient le Soleil; de l'autre côté, au Midi, étoit *la Ville des Amazones* qui ne rendoient hommage qu'à la Lune.

Ces deux différens Peuples n'en avoient formé qu'un pendant longtemps; mais la différence des caracteres & des inclinations avoit enfin donné lieu à une rupture ouverte.

Les Soliniens étoient des gens auſteres, avares & de mauvaiſe humeur, ſurtout quand les femmes leur demandoient à partager leurs tréſors. Ils adoroient le Soleil, parce qu'ils ſe figuroient que c'étoit lui qui produiſoit dans le ſein de la terre, l'or & les pierreries qu'ils recherchoient. Ils faiſoient les plus grands éloges de cet Aſtre, ils le nommoient le Pere des fleurs & des fruits, & l'Auteur de tous les tréſors de l'U-

nivers : ils disoient que sa tête étoit de la couleur de l'or, le plus pur de tous les métaux, & dont la seule jouissance rendoit les mortels heureux.

La haine que les Soliniens avoient conçuë pour les Amazones depuis leur rupture, s'étendoit jusqu'à la Divinité qu'elles adoroient. Ils disoient qu'il falloit être fou pour adorer la Lune, qui n'étoit utile à rien ; que cette prétenduë Divinité étoit la plus capricieuse qui se pût connoître ; que dans de certains temps elle montroit les cornes à tout le monde, & qu'alors elle avoit la bouche & les jouës aussi creuses qu'une vieille de cent ans ; que lorsqu'elle montroit son visage entier, elle avoit un nez large, & de gros yeux qui faisoient peur : ils ajoutoient, qu'en courant la nuit au milieu du Ciel, elle ressembloit à un homme attaché au pilori, dont on ne voit que la tête, encore cette tête étoit-elle pelée. C'est ainsi que quand l'esprit est irrité, il trouve des défauts dans tout ce qui plaît à son ennemi.

Les Soliniens avoient fait élever un Temple magnifique en l'honneur du

Soleil qu'ils révéroient, & ce Temple avoit été plus de quatre-vingts ans à bâtir, parce que le Grand Prêtre, qui s'étoit chargé du ſoin de cet édifice, avoit un grand goût pour l'Architecture, & avoit voulu faire durer le plaiſir long-temps.

On choiſiſſoit pour déſervir ce Temple, des Prêtres dont les cheveux étoient crépus & hériſſés, afin qu'ils reſſemblaſſent mieux au Dieu qu'ils ſervoient; & il falloit abſolument que le Grand Prêtre fût roux par-deſſus cela, ce qui n'étoit pas quelquefois facile à rencontrer.

La haine des Soliniens pour toute autre lumiere que celle du Soleil, étoit ſi forte, que lorſque cet Aſtre étoit couché, non ſeulement il n'étoit pas permis de marcher à la lueur de la Lune, mais il étoit défendu de ſe ſervir de toute autre lumiere : ainſi, quand le jour finiſſoit, chacun alloit ſe coucher, & remettoit ſes affaires au lendemain.

Ces mœurs des Soliniens, & ſurtout leur avarice, n'avoient jamais plu aux Amazones : tandis que ces femmes ne

formoient qu'un même Peuple avec eux, elles se servoient de l'art qui leur est naturel, pour tirer d'eux les bijoux & les ajustemens dont le sexe est idolâtre. Mais quelles ruses ne falloit-il pas employer pour y réussir, & quelles peines ne falloit-il pas se donner pour avoir part à leurs trésors ?

Il falloit dans ce temps-là qu'une physionomie douce, un ton de voix séduisant, un œil tendre & enchanteur, amolissent l'ame la plus dure, & portassent le trouble dans un cœur qui n'étoit possédé que d'idées de fortune. Mais ces charmes si touchans devoient se produire d'une façon si décente & avec tant de modestie, qu'avec l'amour ils inspirassent le respect. Il faut entendre ce respect qui meurt d'envie d'en manquer, & qui bien loin d'étouffer l'amour, ne sert qu'à le rendre plus ardent & plus passionné.

En effet, le Solinien, après avoir quelque tems combattu contre la crainte d'offenser sa Divinité, étoit forcé de venir à la déclaration. Quoiqu'il l'eût faite dans les termes les plus soumis, & avec toutes les réserves sur la pureté

des ſentimens employés dans les anciens Romans Soliniens, la rougeur qui s'élevoit ſur le viſage de la Déeſſe, & le dépit qui brilloit dans ſes yeux, faiſoient ſentir au Solinien tout l'excès de ſa témérité. Cependant il falloit s'étudier encore, & que la vertu allarmée de l'objet aimé n'eût rien d'abſolument deſeſpérant ; & après quelques temps de ſoins & d'aſſiduités, l'Amant venoit à bout de faire accepter l'hommage de ſon cœur & de ſes préſens.

Quand les affaires avoient une fois été miſes en regle, & que l'on étoit convenu de ſes faits, quel art la Soliniene n'étoit-elle pas obligée de mettre en uſage pour conſerver ſa conquête ? On affectoit un air de deſintéreſſement & de probité, qui charmoit : ce n'étoit que par complaiſance pour l'Amant, que l'on étoit recherché dans ſa parure. Si l'intrigue étoit de nature à paroître en public, ce n'étoit que pour lui faire honneur que l'on vouloit porter les robes d'or & les brillans. Si l'on eût ſuivi ſon goût, on auroit vécu dans la retraite : on auroit voulu oublier le reſte du monde, pour ne s'oc-

cuper que du plaisir d'aimer & d'être aimée. Quels rafinemens ne falloit-il pas employer pour tenir en haleine une si belle passion? Il falloit avoir une sensibilité & une tendresse délicate, qu'un rien allarmoit : on étoit obligé de faire au Solinien amoureux mille petites querelles, qui donnassent lieu à des raccommodemens assaisonnés de larmes attendrissantes, & où l'on n'eût à se pardonner que trop d'amour.

On étoit dans la nécessité de soutenir la conversation par d'ingénieuses dissertations sur le sentiment. Le cœur & tous ses mouvemens y étoient exactement définis & anatomisés. On y distinguoit l'amour pur d'avec celui qui n'a pour but que le plaisir des sens, & on agitoit jusqu'à quel point ils pouvoient être mis de la partie. Plus le Solinien se perdoit dans cette Métaphysique, & plus il se croyoit aimé.

Il ne falloit pas que les femmes mariées se donnassent moins de peine pour avoir part aux trésors d'un mari : il falloit affecter un air de soumission pour toutes ses volontés : on étoit forcé d'étudier ses goûts & ses

inclinations pour les éluder, & la femme étoit obligée de lui faire croire qu'il étoit le maître, pour agir elle-même à sa fantaisie.

Il est vrai que les unes & les autres de ces femmes se consoloient en secret avec un Amant chéri des travaux qu'elles entreprenoient, & des sacrifices qu'elles faisoient à l'intérêt. Mais enfin cette conduite leur parut trop gênante: elles s'emparerent un jour de tous les trésors qu'elles purent emporter, s'embarquerent sur le Lac, & fonderent sur le rivage opposé à Solinie, la Capitale d'un grand Empire.

Lorsqu'elles eurent fondé Amazonie, elles consacrerent cette Ville à la Lune, pour qui elles avoient tant de vénération, qu'elles ne se conduisoient que par ses influences: on vivoit dans cette Ville avec une somptuosité excessive. Solinie, qui étoit le centre des richesses, n'avoit rien de comparable à cette Ville superbe pour la beauté des Palais, la richesse des ameublemens & l'éclat des équipages. C'étoit à la vérité aux dépens des Soliniens que les Amazones entretenoient cette dépense

mais ce n'étoit plus comme autrefois, par des complaiſances étudiées, & par des artifices, qu'elles tiroient d'eux les moyens de fournir à tant de luxe. Les tréſors de Solinie étoient pour elles un butin dont elles s'emparoient à force ouverte.

Les Amazones, pour attaquer leurs ennemis, s'armoient en guerre, & l'on conviendra que rien ne ſe peut imaginer de plus militaire que leur habillement. Elles ſe faiſoient couper les cheveux extrêmement courts, pour n'en être point embarraſſées. Un génie appellé Uttés, leur avoit fourni des caſques imperceptibles, plus durs que l'acier & le diamant. Elles ſe peignoient quelquefois le viſage avec du vermillon le plus vif, qui les rendoit merveilleuſement terribles. Les anciennes Amazones du Thermodon ſe brûloient autrefois le ſein, pour tirer de l'arc avec plus de facilité : Pour celles-ci, elles ſe détruiſoient la gorge intérieurement à force de vin de Champagne & de liqueurs fortes, en ſorte que preſque toutes en étoient débarraſſées de bonne heure. Elles avoient des eſpeces de cui-

raſſes qui ne prenoient que depuis la ceinture juſqu'à la cheville du pied, & qui étoient ſi larges, qu'on ne pouvoit approcher d'elles ſans leur permiſſion; & quand elles étoient quatre de front, elles pouvoient fermer un défilé de trente pas de largeur.

Elles ne haïſſoient pas tant le Soleil que les Soliniens haïſſoient la Lune. Elles diſoient ſeulement qu'il noirciſſoit le plus beau teint: qu'il n'alloit jamais que le jour, parce qu'il étoit poltron, & auroit eu peur la nuit: qu'il étoit ſi peu ſpirituel qu'il reſtoit toujours ſeul, & n'avoit nulle compagnie avec lui. Au lieu que la Lune avoit une phyſionomie qui marquoit ſa douceur & ſa bonté: qu'elle étoit accompagnée des Etoiles, qui ſans doute lioient avec elle une converſation intéreſſante: qu'elle paſſoit quelquefois devant le Soleil en lui tournant le dos, ce que le Soleil n'avoit jamais oſé faire à ſon égard.

Cette Déeſſe avoit un Temple à Amazonie, auſſi ſuperbe que celui du Soleil chez les Soliniens; & l'on choiſiſſoit pour Prêtreſſes de cette Divinité celles qui avoient le viſage blaffard &

les jouës rebondies : les visages longs avec les jouës plates, étoient absolument exclus de toutes sortes d'emplois.

Depuis la révolte déclarée des Amazones, la guerre avoit toujours continué avec la même ardeur ; mais ces Guerrieres qui marchoient le jour & la nuit, ne se faisoient aucun scrupule de battre leurs ennemis au clair de la Lune, ni de piller leurs maisons à la lumiere des flambeaux. Ainsi elles avoient toujours l'avantage sur les Soliniens, qui ne pouvoient plus rien entreprendre dès que le Soleil étoit couché, & qui fermoient les yeux dès qu'ils voyoient une chandelle allumée.

---

## CHAPITRE II.

*Enlévement du Prince Soly par les Amazones, & du trouble que cet événement causa.*

LE Roy de Solinie étoit un homme respectable, gouvernant au mieux ses intérêts & ses Sujets : il avoit une femme vertueuse, parce qu'elle ne

pouvoit faire autrement ; & de son hymen il avoit un fils unique âgé d'environ deux ans.

Comme on vouloit faire un grand homme du Prince Soly, ( c'est ainsi que cet enfant s'appelloit ) on l'avoit mis, dès qu'il étoit sorti de nourrice, entre ses mains des Prêtres du Soleil, pour l'instruire de bonne heure à trouver des défauts dans la Lune.

Les Prêtres couchoient dans le Temple, & le berceau du Prince étoit au milieu d'eux sous un grand Pavillon de velours garni d'or. Une nuit que les Prêtres étoient couchés, & qu'il n'y avoit ni lampe ni chandelle dans toute la Ville, quelques Amazones firent une descente sur les rivages de Solinie, pénétrerent jusques dans le Temple où tout le monde étoit endormi, & enleverent le jeune Prince, sans que l'on s'en apperçût, parce que la nuit étoit fort obscure. On entendit seulement crier l'enfant : on crut qu'il lui étoit arrivé quelque petit accident : un des Prêtres se leva pour y aller tâter, ( car il étoit impossible d'y voir ) il rencontra quelque chose qui le fit tomber,

il se cassa le nez, & de peur de pis il s'alla recoucher sans rien dire.

Le lendemain, quand on ne trouva plus le petit Prince dans son berceau, la désolation fut générale par toute la Ville. La Reine fut si fort irritée contre les Prêtres qui n'avoient pas bien gardé son fils, qu'elle ordonna qu'ils fussent tous rasés l'un après l'autre. Cet Arrest terrible fut exécuté, & ces infortunés furent plus de six mois sans sortir, de peur d'être hués par le peuple, & ils n'eurent jamais depuis les cheveux si beaux ni si crépus qu'ils les avoient auparavant.

Un seul de ces malheureux coupables échappa à ce supplice : il avoit déja la tête lavée, & le Barbier alloit donner le premier coup de rasoir, quand il demanda à parler au Roy & à la Reine, & dit qu'il avoit un secret important à leur révéler. On le conduisit dans le grand salon du Palais, où le Roy & la Reine étoient assis au milieu des principaux Officiers de l'Empire. La Reine avoit un grand mouchoir à la main, dont elle essuyoit de temps en temps ses larmes. Le Roy étoit aussi affligé

qu'elle ; mais il ne pleuroit point.

Le Prêtre du Soleil s'étant prosterné aux pieds du Trône, commença par déplorer le malheur qui venoit d'arriver. L'eau de savon qui lui tomboit dans les yeux, en faisoit sortir des pleurs véritables. Après quelques phrases éloquentes, j'ai fait, dit-il, une remarque qui servira à reconnoître le Prince, s'il revient quelque jour. La Reine lui promit sa grace, s'il la révéloit. J'ai, dit-il, observé, en donnant un jour le fouet au Petit Prince, parce qu'il avoit pissé au lit, qu'il a une tulipe violette & noire bien marquée sur la fesse gauche. La nourrice, que l'on envoya chercher aussi-tôt, confirma la chose, & la Reine elle-même dit qu'elle se souvenoit bien qu'étant grosse, un des Sujets du Roy, fort curieux en tulipes, lui en avoit refusé une qu'elle désiroit, & qu'elle s'étoit gratée à cet endroit-là.

On écrivit aussi-tôt cette remarque dans les Registres publics, on dessina en marge la tulipe telle que le Prêtre la dépeignit, & elle y fut soigneusement conservée. Celui qui rendoit un si grand

ſervice à l'Etat, en fut quitte pour avoir eu la tête lavée : ce qui a depuis paſſé en Proverbe ; & quand on ſe contente de réprimander quelqu'un, on dit par métaphore, qu'on lui a bien lavé la tête.

On délibéra enſuite dans le Conſeil ſur les meſures qu'il falloit prendre pour prévenir un accident pareil, ſi la Reine venoit à avoir un autre enfant. L'avis des plus éclairés fut qu'il falloit faire faire un berceau d'un bois très-fort, qui tiendroit au mur du Temple, & qui ſe fermeroit avec une grille de fer. Le Chancelier de l'Empire fut d'avis que l'on mît tous les ſoirs le grand ſceau à l'endroit qui devoit fermer cette grille, & ſoutenoit que perſonne ne feroit aſſez hardi pour aller le briſer ; mais le Grand Tréſorier s'emporta vivement contre cet avis, & vouloit que l'on y ajoutât un bon cadenat. Le Chancelier, qui ne crut pas de ſa dignité de céder, demeura ferme pour ſceller le berceau ; mais il ajouta que l'on pourroit mettre, ſi l'on vouloit, un traquenard pour prendre la main de ceux qui voudroient enlever

le Sceau de l'Empire. On alloit encore combattre cette derniere pensée ; mais le Roy qui voulut étouffer toute discorde entre ses premiers Officiers, ordonna que ces différens conseils seroient suivis. Ainsi il fut décidé que l'on mettroit au berceau le grand Sceau, le cadenat & le traquenard, & chacun demeura content.

Mais toutes ces précautions furent inutiles, parce que la Reine n'eut plus d'enfans depuis. Elle mourut deux ans après l'enlévement du Prince, & le Roy ne voulut jamais se remarier, quoique la Maison Royale dût finir avec lui. Le refus qu'il fit de passer à un second hymen, venoit d'une politique très-sage : il jugeoit bien que l'on n'avoit pas fait mourir son fils, & qu'il pourroit revenir un jour : il craignoit que ses autres enfans, s'il en avoit, ne s'emparassent du Trône en l'absence de leur aîné, & qu'à son retour ils ne s'inscrivissent en faux contre la marque qu'il avoit au derriere. Cela sera, disoit-il, une question d'Etat très-épineuse, & excitera peut-être une guerre sanglante entre mes Sujets : il est d'un Roy sage & éclairé, de prévenir tant de malheurs.

## CHAPITRE III.

*Les Amazones présentent le Prince Soly à leur Reine, & à quelle occasion le nom de* PRENANY *lui fut donné.*

PEndant le trouble que causoit à Solinie la perte du jeune Prince, les Amazones étoient déja loin du rivage. Elles firent tant de caresses au jeune Soly, qu'il ne jetta pas une larme. Ces visages charmans, où la coquetterie brilloit avec tout son éclat, lui parurent plus agréables que le front févere de ses premiers Précepteurs. Le goût pour le plaisir est de tous les âges, & la nature juge dès l'enfance entre les objets aimables, & ceux qui ne le sont pas.

Un vent favorable conduisit en peu de temps dans le Port d'Amazonie le vaisseau qui portoit un si précieux trésor. Les Amazones, dès qu'elles eurent débarqué, porterent à leur Reine le jeune Prince. Elles trouverent cette Princesse dans son appartement, occu-

pée avec ses plus cheres Confidentes, à faire un cabinet de découpures. Les unes tailloient délicatement les figures les plus rares : les autres mêloient dans du vernis des couleurs différentes, pour faire le fond de ce bel ouvrage : la Reine au milieu d'elles conduisoit tout le travail, & décidoit sur l'assortiment des figures & des ornemens.

On expliqua à la Reine quel étoit cet enfant, & la maniere dont on avoit fait ce précieux butin. La Reine quitta tout pour admirer le jeune Soly. Chacune des Dames l'embrassa à son tour : elles étoient charmées d'avoir en leur puissance le fils de leur plus grand ennemi, & surtout un enfant aussi aimable qu'il étoit. Elles se représentoient avec plaisir le regret des Soliniens, & en jugeoient par la joie que leur donnoit une si belle prise.

En effet le petit Prince, comme s'il eût été capable de sentir le prix d'une premiere vuë, sourioit avec grace à toutes les caresses qui lui étoient faites. Il ne pouvoit parler ; mais il marquoit du doigt les figures découpées qu'on lui montroit, & sembloit les admirer :

il se mit pourtant à pleurer quand on l'approcha du vernis : il n'avoit pas naturellement de goût pour l'odeur de la térébentine mêlée à celle de l'esprit de vin : on fut obligé de l'en éloigner, après quoi il s'appaisa.

La Reine forma le dessein d'élever ce Prince; mais elle résolut de cacher à tout le monde son rang & son pays. S'il sçavoit, dit-elle à ses Amazones, quelle est sa naissance, il nous échapperoit bientôt; & si d'autres en avoient connoissance, on ne tarderoit pas à nous enlever un trésor si précieux. Jurez-moi donc que vous ne révélerez jamais à personne, pas même au Roy mon époux, la qualité de cet enfant.

Toutes les Amazones furent pénétrées des raisons de la Reine, & firent les sermens les plus solennels qu'elles ne révéleroient jamais un secret si important. Dans ce moment le Roy entra accompagné de la sœur de la Reine, nommée Acariasta : ils s'approcherent avec précipitation, pour admirer cet enfant que la Reine tenoit entre ses bras. La sœur de la Reine demanda vivement qui il étoit.

Auſſi-tôt une des Amazones ( qui n'avoit pas apparemment beaucoup de préſence d'eſprit, ou qui manquoit de mémoire ) répondit : C'eſt le jeune Pr..... Nenni, dit-elle en ſe reprenant, c'eſt un enfant ..... on l'a trouvé ..... je ne ſçais ce que c'eſt. Et pourquoi vous mêlez-vous donc de parler, dit Acariaſta, en hauſſant les épaules ? Qu'eſt-ce que le jeune Prenany ? un enfant ? & tout le galimatias que vous nous faites ? La Reine voulut réparer l'imprudence de ſa Confidente, & dit tranquilement à ſa ſœur : Cela eſt bien ſimple, c'eſt un enfant que mes Guerrieres ont trouvé expoſé ſur les rivages du Lac, & ſon nom eſt Prenany, nous n'en ſçavons pas davantage. Me voilà ſatisfaite, dit Acariaſta, Prenany me paroit bien joli. Je ne ſuis pas tout-à-fait content, dit le Roy, qui vouloit toujours tout approfondir : ſi cet enfant a été trouvé expoſé, comme vous le dites, comment a-t-on pû ſçavoir ſon nom. Cela eſt bien difficile, dit la Reine choquée de la queſtion ! Il avoit un billet attaché à ſa robe, dans lequel ſon nom

étoit marqué. Le Roy qui craignoit que la Reine ne se fâchât, ne demanda point ce que le billet étoit devenu. On ordonna que l'on eût soin de Prenany, & il fut élevé parmi les Menins de la Reine, sous ce nom que le hazard lui avoit donné.

---

## CHAPITRE IV.

*Grossesse & Accouchement de la Reine des Amazones, & comment le nom de Festée fut donné à la petite Princesse.*

LE Roy eut raison de craindre la colere de la Reine. Par une Loi fondamentale de l'Empire d'Amazonie, les femmes étoient les maîtresses absoluës : leurs maris même n'étoient considérés que comme leurs premiers domestiques. La Reine usoit en sage Souveraine d'un si beau privilege : elle avoit tout l'esprit possible, & d'un seul regard elle faisoit trembler son époux.

Cette Princesse avoit environ quarante ans, quand le Prince Soly fut remis en sa puissance. Elle avoit eu

déja quatre maris dont elle n'avoit point eu d'enfans, & qu'elle avoit répudiés par cette raison. Ces quatre premiers époux s'étoient piqués de n'être pas les maîtres, & avoient voulu se venger des hauteurs de la Reine par l'endroit le plus sensible pour une femme, c'est-à-dire, par le mépris. Toutes les fois qu'elle leur faisoit dire de venir coucher au Palais, ils prenoient si bien leurs mesures, qu'ils rendoient ses ordres inutiles.

Mais enfin elle avoit trouvé pour cinquiéme mari un homme de mérite, & qui avoit rendu de grands services à l'Etat par l'invention des lunettes qu'il avoit trouvée: (il avoit fait cette admirable découverte en regardant au travers d'une bouteille) il en avoit fait qui approchoient la Lune, & la faisoient paroître plus grande, ce qui lui avoit attiré l'affection du peuple: il en faisoit d'autres qui grossissoient les objets, & qui servoient à la Reine, dont la vuë s'étoit fort affoiblie à force de pleurer les mépris de ses premiers époux.

La Reine devint enfin grosse, & l'on

ne sçauroit dépeindre la joie que cet événement causa à Amazonie. On fit surtout de pompeux sacrifices dans le Temple de la Lune, pour demander à cette Divinité que la Reine accouchât d'une Princesse. Toutes les Amazones demanderent à leurs maris de les mettre en état d'imiter la Reine, & plusieurs filles même voulurent suivre la mode; tant l'esprit de flatterie pour les actions des Princes, a de force dans toutes les Cours du monde.

Quand le temps où la Reine devoit accoucher, fut arrivé, on choisit les Accoucheurs les plus experts, & cette Princesse ne quitta plus son appartement. Elle donna enfin la lumiere à une fille qui avoit le plus beau petit visage rond qui se pût voir. Toute la Cour étoit assemblée dans cette occasion, & le Roy étoit debout au milieu de la chambre, sans dire mot, tant il étoit transporté de joie. Quand la Reine se fut un peu tranquilisée, elle demanda ses lunettes, & ordonna qu'on lui apportât la petite Princesse pour la considérer. Mais, en la prenant entre ses bras, les lunettes qu'elle avoit sur le

nez, penſerent tomber : la Reine lâcha l'enfant pour les retenir, & la petite Princeſſe tomba à terre.

Ah, morbleu ! s'écria le Roy, qui ſongeoit aux lunettes autant qu'à ſa fille, *Voilà la Princeſſe feſlée.* Mais par bonheur la petite étoit tombée ſur un tapis de pied, & ne s'étoit fait aucun mal. C'étoit la regle que les enfans tinſſent leur nom de leur pere : on prit pour un heureux augure les premieres paroles du Roy, & le nom de *Feſlée* demeura à la Princeſſe.

---

## CHAPITRE V.

*Education & caractere du Prince, naturel & éducation de Feſlée, commencement de leur amour.*

IL ſe paſſa quatorze ans, ſans qu'il arrivât rien de conſidérable à la Cour d'Amazonie. Prenany qui n'étoit point connu pour un Prince, étoit élevé parmi les Mignons de la Reine, & à l'âge de douze ans, il étoit le plus adroit & le plus malicieux de tous. Il excelloit

excelloit à grimper ſur les arbres, à jouer au mail & à la paume; & ce qui montre la force de ſon génie, & en même temps de ſa poitrine, il avoit inventé une ſarbacane avec laquelle il ſouffloit des pois à plus de deux cens pas.

A l'âge de ſeize ans, un air plus poſé avoit ſuccédé à cette trop grande vivacité: ſa beauté alors s'étoit épanouie: il étoit grand, mais un peu éfilé: il avoit le teint blanc & vermeil, la bouche agréable, & le nez bien tiré, ſans être aquilin. Des cheveux bruns & naturellement bouclés lui deſcendoient juſqu'à la ceinture, & des ſourcils de même couleur accompagnoient des yeux grands & bien fendus, dont la vivacité étoit tempérée par une douceur aimable.

En effet, Prenany avoit un eſprit docile qui ne regimboit point, & qui faiſoit tout ce qu'il vouloit, pourvu qu'il ne lui demandât que des choſes raiſonnables.

Les gens qui ont trop d'eſprit, ſont ordinairement critiques, & d'un commerce difficile. Comme ils voient

mieux que les autres les défauts de chaque chofe, ils ne font que rarement fatisfaits ; & la vivacité qui les domine, les fait exprimer leur fentiment d'une maniere prompte & quelquefois ironique, dont l'orguëil des autres eft defagréablement humilié. Ceux au contraire qui n'ont qu'un efprit borné, mais qui s'aveuglent affez pour fe croire un génie fupérieur, font encore plus infupportables : ils croient réparer leur infuffifance par un air cauftique & impofant qui fait mourir d'impatience, parce qu'il n'eft foutenu d'aucune jufteffe.

Prenany n'avoit aucun de ces défauts : il étoit doux & complaifant, & n'avoit que le génie qu'il falloit pour être avec grace du fentiment des autres. Ce caractere étoit fait exprès pour une ville telle qu'Amazonie, où le beau fexe, qui penfe toujours jufte, dominoit entiérement.

Auffi les Amazones les plus fpirituelles avoient-elles pris plaifir à inftruire le jeune Prenany : il tenoit d'elles les manieres polies, fans être gênées ; les fentimens délicats, fans être bruf-

ques ; l'air aimable, ſans être affecté. Enfin, à dix-ſept ans, il étoit aſſez formé pour niaiſer tout un jour ſeul avec une femme, ſans lui cauſer d'ennui, & ſans en recevoir.

Tant de belles qualités réunies dans la perſonne de ce Prince, lui avoient acquis le cœur de la jeune Feſlée. Dans l'enfance, c'étoit Prenany qui lui dénichoit des moineaux ; c'étoit lui qui caſſoit les vitres de l'appartement de la Reine, en ſoufflant des pois avec ſa ſarbacane, & ſans que l'on pût ſçavoir d'où cela venoit ; ce qui réjouiſſoit infiniment la Princeſſe.

Dans un âge plus mûr, il s'étoit chargé du ſoin d'apprendre à danſer au petit épagneul de Feſlée, & réuſſiſſoit à lui montrer mille tours d'adreſſe, ſans le faire crier. Il excelloit à travailler en tapiſſerie, & avoit fait préſent à la Princeſſe d'une garniture de mules de point de chien, qu'il avoit faite lui-même, & dont rien n'égaloit la beauté.

Il n'eſt pas étonnant qu'un jeune homme auſſi parfait, ſe ſoit attiré toute l'eſtime d'une Princeſſe auſſi ſpirituelle

que Feslée. Cette jeune personne ayant été élevée dans une Cour qui étoit le centre du bon goût & de la délicatesse, en avoit heureusement pris l'esprit & les agrémens.

La nature avoit commencé par la douer de toutes les beautés qui forment une personne charmante; sa taille étoit grande & déliée, & sa gorge d'une blancheur extrême promettoit beaucoup. Ses cheveux étoient d'un blond argenté qui n'avoit pourtant rien d'équivoque. Elle avoit un petit visage de pleine Lune le plus joli qui se puisse voir; & comme elle n'étoit pas encore en âge de s'armer comme les Amazones, il étoit d'un blanc pâle qui lui séïoit à merveille. Elle avoit le nez délicat, la bouche petite & vermeille, ornée des plus belles dents du monde: ses yeux étoient bleus, grands, & naturellement tendres & languissans.

A l'âge de quatorze ans, on la pouvoit dire une personne accomplie pour les façons. Elle sçavoit sourire nonchalamment, parler d'une voix foible & entrecoupée, comme si elle n'eût pas eu la force de prononcer. Elle se plai-

gnoit ſans ceſſe avec tout l'agrément imaginable de quelque indiſpoſition, & s'évanouiſſoit ſouvent le plus joliment du monde.

A l'égard de ſon humeur, on ne pouvoit connoître ſi elle étoit douce ou non, parce qu'on avoit toujours ſuivi ſes fantaiſies, & que perſonne ne lui avoit jamais réſiſté. Elle aimoit le plaiſir, & le plaiſir l'ennuyoit : quand elle étoit ſeule, elle vouloit compagnie; & au milieu d'une fête, elle alloit dans les jardins, ou ſe retiroit dans ſon appartement. Elle aimoit naturellement à plaire, mais il n'étoit pas de ſon rang de ſe donner aucune peine pour y réuſſir.

Prenany trouvoit tous les charmes poſſibles dans cette aimable nonchalance, & ſuivoit ſans ceſſe la Princeſſe. Tantôt il chantoit avec elle, tantôt ils jouoient enſemble à des jeux différens, & quelquefois ils s'amuſoient à ſe regarder ſans rien dire. Elle lui demandoit ſon avis ſur tout ce qu'elle entreprenoit, parce qu'il étoit toujours de ſon ſentiment. Quand Prenany quittoit la Princeſſe, elle déſiroit de le revoir;

& lorſqu'il étoit auprès d'elle, il étoit le ſeul qui ne l'ennuyât point.

Le jeune Prince, que les Amazones les plus rafinées avoient pris ſoin d'élever, apprit à la Princeſſe que ce qu'il ſentoit pour elle, étoit de l'amour; & en comparant leurs ſentimens, Feſlée reconnut qu'elle l'aimoit auſſi. Ils ſe garderent bien de réſiſter à un penchant ſi flateur: leurs cœurs au contraire ſe livrerent entiérement à une paſſion ſi douce; & le myſtere qu'ils firent de la volupté dont ils jouiſſoient, marqua que leur amour étoit véritable.

Ces deux jeunes Amans goûtoient tranquilement les charmes d'une premiere inclination, ( & c'eſt la ſeule qui ſoit vraie) tandis qu'un rival dangereux préparoit à Prenany des malheurs dont il fut long-tems la victime.



## CHAPITRE VI.

*Quel étoit le Rival de Prenany, & de l'explication que Prenany eut avec la Princeſſe.*

QUoique ce rival n'eût que dix-ſept ans tout au plus, ſuivant toutes les regles, il auroit dû être mort il y avoit long-tems. Il étoit fils d'Acariaſta, ſœur de la Reine; & c'étoit une loi parmi les Amazones, que l'on faiſoit périr dès l'inſtant de leur naiſſance tous les garçons de la Maiſon Royale, dans la crainte qu'ils n'uſurpaſſent un pouvoir que les femmes s'étoient réſervé dans cet Empire.

Mais Acariaſta voulant conſerver ſon fils, ſi elle en avoit un, s'étoit retirée pendant ſa groſſeſſe à un Château qu'elle avoit ſur les bords du Lac. Après être accouchée d'un fils, elle avoit envoyé à la Reine une fille nouvellement née dans les environs de ſon Palais, en lui mandant qu'elle étoit à elle. Son deſſein étoit d'échanger enſuite

cette petite fille contre ſon fils, & d'élever ce Prince ſous des habits contraires à ſon véritable ſexe.

Mais il arriva un grand malheur dans cette occaſion. On ne prit point garde que la petite fille que l'on porta à la Reine, ne voyoit que d'un œil : ce fut la Reine qui s'en apperçut la premiere. Ah, Face de Lune ! s'écria-t-elle, ma niece eſt borgne, c'eſt grand dommage ; ſans cela elle auroit les plus beaux yeux du monde. La nourrice voulut faire croire à la Reine qu'elle ſe trompoit ; mais la choſe fut avérée en préſence de toute la Cour. Ainſi, quand on reporta cet enfant à Acariaſta, & qu'elle voulut mettre ſon fils à ſa place, il fallut abſolument lui créver un œil.

La ſœur de la Reine eut un grand chagrin de ce défaut d'attention, elle gronda bien fort toutes ſes femmes : mais il n'y avoit pas moyen de faire autrement. On choiſit un homme habile, qui créva un œil au petit Prince le plus adroitement du monde ; & on donna à l'enfant le nom de *Solocule*, qui convenoit à un garçon auſſi-bien qu'à une fille.

Solocule, qui paſſoit pour la niece

de la Reine, fut élevé dans le Palais auprès de la Princesse Feslée, & leurs appartemens n'étoient pas éloignés. Il avoit une figure assez agréable : il étoit blond, délicat, fier de son rang & opiniâtre, comme le sont bien des gens, qui n'ont pas le sens commun.

Quand il eut atteint l'âge de quinze ans, le poil folet qui lui vint sur les jouës, commença à donner quelque soupçon de la tromperie que sa mere avoit faite. La Reine en parla à sa sœur; mais cette Princesse nia la conséquence avec hauteur, & dit qu'il y avoit bien des femmes qui avoient presque autant de barbe que les hommes, & que si elles se la faisoient raser, au lieu de se l'arracher, elle deviendroit pour le moins aussi rude.

Acariasta, pour calmer l'esprit de la Reine, fit publier, qu'elle donneroit des appointemens considérables à toutes les femmes barbuës qui voudroient venir à la Cour. Il en arriva un si grand nombre, que la Reine & la Princesse sa sœur eurent lieu d'être rassurées. On en retint quelques-unes des plus jeunes & des mieux fournies en

barbe, dans l'eſpérance qu'elle profiteroit encore ; & on renvoya les autres avec des récompenſes proportionnées à leur mérite.

Cependant le temps donnoit toujours de nouveaux ſoupçons, le menton de la prétenduë Princeſſe ſe garniſſoit de plus en plus, & le grand Barbier de l'Empire ſoutenoit au péril de ſa tête, que cette barbe étoit mâle. Le peuple même prenoit parti dans cette affaire : il y eut des paris conſidérables dans les caffés d'Amazonie ; les uns gageoient que Solocule avoit la barbe d'une fille ; les autres celle d'un garçon ; pluſieurs même qui n'avoient jamais vû la prétenduë Princeſſe, embraſſoient l'une ou l'autre de ces opinions, & la ſoutenoient vivement, pour ne pas demeurer neutres dans une ſi grande querelle.

Malgré tout cela, l'obſtination de la ſœur de la Reine l'auroit emporté ſur les bruits publics, & ſur le ſentiment du grand Barbier de la Couronne (qui comme on ſe le peut imaginer, n'avoit pas beaucoup de crédit à la Cour) ſans un petit accident qui ren-

dit public le ſecret du Prince. Ce malheur fut que deux femmes de chambre barbuës, que l'on avoit données à Solocule, devinrent groſſes en même temps, quoiqu'elles ne fuſſent jamais ſorties de ſon appartement.

Alors il ne fut plus queſtion que de fléchir la Reine : Solocule lui-même lui demanda la vie avec des expreſſions ſi touchantes, qu'elle en fut attendrie. L'ambition peut forcer une femme à ſacrifier un enfant ; mais un inſtint naturel l'empêche d'immoler un garçon de dix-ſept ans. Quand Solocule eut obtenu ſa grace, il prit les habits qui convenoient à un garçon ; on lui choiſit un appartement éloigné de celui de ſa couſine ; & comme l'affaire avoit bien tourné, on donna une penſion ſi conſidérable aux deux femmes de chambre dont la groſſeſſe avoit révélé le ſecret, que les autres furent fâchées de n'avoir pas contribué à une ſi belle découverte.

Cette reconnoiſſance ſi intéreſſante fut un coup de foudre pour Prenany : il s'apperçut que Solocule étoit amoureux de ſa couſine. Tandis que ce Prince

paſſoit pour fille, ſon appartement étoit fort proche de celui de la jeune Feſlée. La familiarité qui regne entre deux jeunes parentes, les fréquens évanouiſſemens de cette Princeſſe, l'accident arrivé aux deux femmes de chambre, & mille autres idées qu'un amant ſe met ordinairement dans la tête, l'inquiétoient à mourir.

Il trouva enfin la Princeſſe dans les jardins, & ſes femmes s'étant écartées, il réſolut de pénétrer ce qu'elle penſoit de Solocule, & de faire tous ſes efforts pour connoître s'il ne s'en étoit point fait aimer. Il aborda la Princeſſe d'un air rêveur, & ſe promena quelque temps ſans lui rien dire. La Princeſſe crut qu'il parleroit étant aſſis : elle entra dans un cabinet de chevrefeüil, où Prenany ſe plaça auprès d'elle ſur un lit de gazon; mais il ne diſoit mot, & ſe contentoit de la regarder.

Feſlée lui fit des reproches de ſon ſilence : Quoi ! lui dit-elle, ordinairement vous avez mille choſes à me dire, aujourd'hui vous rêvez, & gardez un ſilence qui m'étonne : Avez-vous quelque inquiétude, mon cher

Prenany ? Dites-moi ce qui vous attriſte. Je n'ai point de chagrin, répondit le Prince, je ſonge ſeulement que je voudrois être fille, pour que vous m'aimaſſiez davantage. Vous vous moquez, dit la Princeſſe, vous ſeriez auſſi fille que ma Gouvernante, que je ne vous en aimerois pas plus pour cela : Eſt-ce que l'on aime mieux les filles que les garçons ? Oui ſans doute, répartit le Prince : je ſuis perſuadé, par exemple, que quand Solocule paſſoit pour une fille, vous l'aimiez plus que vous ne faites à préſent. Oh ! je vous aſſure du contraire, reprit la Princeſſe : je le trouvois dans ce tems-là encore moins ſpirituel qu'à préſent : il me tenoit ſans ceſſe des diſcours auſquels je ne comprenois rien. Et quels étoient ces diſcours, dit Prenany allarmé ? Je ne ſçais, dit la Princeſſe, ſi je les aurai retenus. Il me diſoit que j'étois belle, mais qu'il n'auroit pas voulu être en ma place, à moins que je n'euſſe été à la ſienne : qu'il auroit voulu me confier un ſecret qu'il avoit, & qu'il auroit pourtant voulu que je n'en ſçuſſe rien. Vous voyez que ces entretiens

n'avoient pas de raiſon. Ces énigmes-là, dit Prenany, n'étoient pas faciles à deviner. Mais, ajouta le Prince, il étoit toujours auprès de vous : il paſſoit pour votre compagne. Qu'il étoit heureux ! Il vous rendoit tous les ſervices qu'on rend à une jeune amie. Il ne m'a jamais charmée par-là, répondit la Princeſſe. Il étoit ſi mal-adroit, qu'il ne pouvoit me lacer mon corps ſans paſſer des œillets : il falloit toujours recommencer deux ou trois fois. Un jour en entrant dans ma chambre le matin, tandis que j'étois au lit & toute ſeule, il fit tomber la clef en fermant la porte ; en ſorte que ma Gouvernante, qui revint ſur le champ, ne pouvoit plus entrer pour m'apporter à déjeûner. Il fallut qu'il lui allât ouvrir. Mais, dit Prenany d'un air agité, lorſque vous vous évanouiſſiez, n'étoit-il pas quelquefois auprès de vous, & n'aimiez-vous pas qu'il vous fît revenir ? Oh ! dit la Princeſſe, il ne s'eſt trouvé qu'une fois auprès de moi, lorſque je tombai en foibleſſe : mais ma Gouvernante y étoit, qui le pria d'aller chercher de l'eau de Meliſſe. Il vouloit qu'elle y allât elle-

même ; & tandis qu'ils diſputoient, je fus obligée de revenir toute ſeule, & ſans que l'on me donnât de ſecours. Depuis qu'il m'a joué ce tour-là, je ne le ſçaurois ſouffrir. On dit pourtant qu'il vous aime, dit Prenany un peu raſſuré. Vraiment, cela eſt vrai, reprit la Princeſſe: il me l'a dit lui-même, mais vous m'aimez bien auſſi. Oui, je vous le jure, dit le Prince, & je crois que vous n'en doutez pas. Eh bien, dit la Princeſſe, je n'aime que vous: & pour vous le prouver, je demanderai à la Reine qu'elle nous marie enſemble. Ah! ne lui dites rien, répartit le Prince avec vivacité: ne découvrons notre amour à perſonne. On nous empêcheroit peut-être de nous aimer, & j'en mourrois de deſeſpoir. Je n'en parlerai donc, dit Feſlée, que quand je ſerai plus grande; mais juſqu'à ce temslà ne m'abandonnez jamais. Je ne ſuis contente que quand je vous vois: dès que vous paroiſſez, une douce volupté m'anime agréablement: quand vous êtes près de moi, je voudrois m'approcher encore de vous. Une triſteſſe affreuſe vient m'environner dès que vous

vous éloignez; & pour obtenir de moi tout ce que j'ai de plus précieux, vous n'auriez qu'à me menacer de votre indifférence. Vous m'avez appris que c'étoit là de l'amour : ne ſoyez plus jaloux, mon cher Prenany; car c'eſt pour vous ſeul que je reſſens ces mouvemens qui me charment.

Prenany penſa expirer de joie en entendant ces paroles : il tenoit une des mains de la Princeſſe, qu'il baiſa cent fois pendant ce diſcours. Vous venez, dit-il, de peindre ma ſituation en m'expliquant la vôtre : une langueur mortelle m'accable dès que je ſuis la moitié d'un jour ſans vous voir. Lorſque je ſuis ſéparé de vous, je penſe ſans ceſſe à ce que vous faites; & c'eſt cette attention à tout ce qui vous touche, qui cauſoit la jalouſie que je viens de vous faire voir : je me repréſentois Solocule admirant vos charmes, étant à chaque moment du jour à portée de jouir de la vuë de tout ce que j'adore : je me repréſentois ma Princeſſe prête à accorder par erreur à ſa feinte amitié ce qu'elle ne devoit qu'à mon amour. Mais vous avez pris vous-même

le ſoin de diſſiper mes ſoupçons ; que votre amour eſt tendre, ma chere Princeſſe, & qu'il rend mon deſtin charmant ! Uniſſons nos ames pour jamais, mon cœur vole ſur ma bouche, pour vous aſſurer d'une fidélité éternelle. Feſlée s'étant penchée pendant ce diſcours ſur le bras de Prenany, l'ardeur qui le tranſportoit, lui fit porter ſans qu'il y ſongeât, ſes lêvres ſur celles de la Princeſſe ; mais dans cet inſtant il s'apperçut qu'elle étoit évanouie.

Il chercha auſſi-tôt dans la poche de la Princeſſe ſon ſel d'Angleterre, & fut très-allarmé de ne le point trouver : il appuya la tête de la jeune Feſlée ſur le lit de gazon, & ſortit avec précipitation pour appeller du ſecours. Par bonheur, la fidelle Gouvernante n'étoit pas éloignée ; & étant accouruë à ſes cris, elle fit revenir ſa jeune Maîtreſſe, à qui Prenany donna le bras pour la reconduire doucement au Palais.



## CHAPITRE VII.

*Comment on peut se venger d'un Borgne, & du danger que Prenany courut pour y avoir réussi.*

CEpendant Solocule amoureux de Feslée, s'étoit apperçu que Prenany ne lui étoit pas indifférent, & cherchoit tous les moyens possibles pour le chagriner. Il louoit d'un air de bonne fortune les appas de la Princesse, & affectoit d'en parler sans cesse en présence de son rival. Il vantoit la finesse de la jambe de Feslée, sa gorge naissante dont il paroissoit enchanté; & la Princesse, par une coquetterie naturelle au sexe, ne pouvoit se fâcher de ces louanges, quoiqu'elle n'aimât point celui qui les lui donnoit. Prenany, en songeant que Solocule avoit lacé la Princesse, étoit au desespoir.

De son côté, il faisoit au Prince toutes les malices qu'il pouvoit inventer. Comme Solocule étoit borgne, Prenany faisoit en sorte, quand ils se pro-

menoient avec la Princeſſe, qu'elle fût toujours du côté de ſon mauvais œil, afin qu'il ne pût la voir à ſon aiſe. Solocule ſe deſeſpéroit d'être toujours obligé de tourner le cou pour la regarder.

Il voyoit pourtant toujours la Princeſſe, quoiqu'il ne la vît que d'un œil, & Prenany en fut enfin ſi jaloux qu'il réſolut de l'aveugler tout-à-fait, quelque choſe qu'il en pût arriver. Pour exécuter ſon projet, il choiſit un jour que Solocule étoit d'une partie de chaſſe avec la Princeſſe ſa mere, la Reine & la Princeſſe Feſlée. Il pris ſa longue ſarbacane avec des pois plein ſa poche, & monta ſur un grand arbre dans l'endroit de la forêt où l'on devoit ſe raſſembler pour la colation.

Lorſque toute la Cour fut aſſiſe ſur le gazon, Prenany ſouffla un premier pois qui n'attrapa que le nez de Solocule. Il dit d'un air colere à la Princeſſe : Je vous prie de ceſſer, ma couſine, & de ne me point jetter des boules de pain au nez. Je ne vous ai rien jetté, dit la Princeſſe, vous rêvez aſſurément. Je l'ai bien ſenti, répliqua le

Prince. Pendant cette diſpute, Prenany avoit ſi grande envie de rire qu'il ne pouvoit plus ſerrer les lêvres pour ſouffler. Mais enfin ayant repris ſon ſérieux, il lâcha un ſecond pois, & fut aſſez heureux pour créver tout-à-fait le bon œil de Solocule.

Auſſi-tôt ce Prince jetta des cris perçans : Acariaſta ſa mere étoit au deſeſpoir : chacun s'empreſſoit à ſecourir le Prince, dont l'œil ſaignoit bien fort. Prenany fort content ſe tenoit ſur l'arbre, ſans faire aucun bruit, & perſonne ne l'auroit apperçu, ſi par malheur ſa poche n'eût pas été percée. Les pois qui étoient dedans, commencerent à ſortir par le trou, & à tomber ſur toute la Compagnie. Quelqu'un leva les yeux, & vit le pauvre Prenany perché ſur l'arbre.

La Reine ordonna auſſi-tôt qu'on l'arrêtât, & Acariaſta vouloit qu'on le fît mourir. Jugez de l'état auquel étoit la Princeſſe Feſlée, en voyant ſon Amant dans un ſi grand péril. Elle s'étoit évanouie cent fois dans des occaſions moins importantes; mais elle réſiſta cette fois-là.

Les Guerrieres qui gardoient la Reine, voulurent monter ſur l'arbre pour attraper le coupable; mais elles avoient toutes de ſi grands paniers, qu'elles n'en purent venir à bout. On envoya chercher les Pages de la Chambre, qui y grimperent; mais leurs efforts furent inutiles, parce que la forêt étant fort touffuë, quand on croyoit tenir Prenany, il ſaiſiſſoit les branches voiſines, & ſautant ainſi d'arbre en arbre, les pauvres Pages perdoient leur peine. Le reſte du jour ſe paſſa à cette pourſuite, & la nuit étant venuë, il fallut laiſſer là le criminel qui s'étoit caché dans un gros chêne. On fit reſter quelques Gardes dans le bois, & toute la Cour s'en retourna fort affligée, dans le deſſein d'envoyer prendre Prenany dès le lendemain.

Feſlée ſe retira dans ſa chambre, & quand elle fut ſeule avec ſa Gouvernante, qui ſçavoit ſon amour pour Prenany, elle donna un libre cours à ſes larmes : Mon cher amant va périr, diſoit-elle, la mere de Solocule ne lui pardonnera jamais; &, ce qui me deſeſpere, c'eſt pour m'avoir trop aimée,

qu'il ſouffrira la mort dont on le menace : il ne vouloit pas que Solocule me regardât, c'eſt moi ſeule qui ſuis la cauſe de cette entrepriſe téméraire.

Ne vous affligez point ſi vivement, dit la ſage Gouvernante, Prenany n'eſt point mort, puiſqu'il n'eſt pas encore au pouvoir d'Acariaſta : empêchons qu'il ne tombe entre ſes mains, & faiſons-le ſauver dès cette nuit : nous n'avons qu'à lui conduire un cheval, & tâcher de le trouver dans la forêt ; nous le ferons partir ſur le champ, & demain ce ſera en vain qu'on le cherchera.

La Princeſſe tranſportée de joie embraſſa la Gouvernante : elles deſcendirent toutes deux par un eſcalier dérobé, & prirent trois chevaux dans l'écurie. Le Palefrenier à qui la Princeſſe fit un préſent, les ayant préparés, les deux Amazones partirent, la Gouvernante tenant un cheval en main pour Prenany.

Feſlée que l'amour faiſoit ſonger à tout, avoit pris une bouteille de ratafiat & une grande galette qu'elle avoit miſe par morceaux dans un ſac, pour nourrir le malheureux Prenany pendant ſon

voyage, & elle avoit attaché cette provision à la selle du cheval qu'elle lui destinoit.

Quand la jeune Princesse fut dans la forêt, elle se mit à pleurer de peur du loup; ( car elle ne l'avoit jamais vû ) sa Gouvernante la rassura, & lui dit de ne pas faire de bruit, de peur d'être entenduë des Gardes qu'on avoit laissés dans le bois.

La Princesse s'étant un peu remise de sa crainte, alloit au petit pas, en disant tout doucement: Prenany! Prenany! Par bonheur elle passa auprès de l'arbre où il étoit, & il l'entendit. Est-ce vous, dit-il, ma Princesse? Eh oui! c'est moi, répondit-elle: Descendez. Aussi-tôt Prenany descendit si vîte qu'il pensa se casser les jambes. Ah! dit-il, ma chere Princesse, quel est mon bonheur de vous voir venir à mon secours! Que je chéris mon entreprise, puisqu'elle me donne le plaisir de connoître à quel point vous vous intéressez pour moi!

Oui, dit la Princesse d'un ton triste, vous avez fait là une belle affaire: il faudra ne nous plus voir: Ne valoit-il

pas mieux laiſſer à Solocule tous les yeux du monde, s'il les eût eu, que de faire une choſe qui cauſeroit votre trépas, ſi vous ne quittiez ces lieux. Quoi ! dit Prenany, il faudra donc m'éloigner, ma Princeſſe ? Sans doute, répondit aſſez rudement la Gouvernante, qui n'étoit point amoureuſe, & qui mouroit de peur que l'on découvrît la démarche qu'elle faiſoit faire à à la Princeſſe, montez ſur le cheval que nous vous amenons, & allez le plus loin que vous pourrez.

A ces mots Prenany & Feſlée ſe mirent à pleurer. Allez, mon cher Prenany, dit la Princeſſe, croyez que je ne vous oublierai jamais : Que je ſois de même toujours préſente à votre penſée, & ſans doute un temps plus heureux nous rejoindra. Je vous écrirai quand Acariaſta ſera morte, & ma mere qui vous aime bien, vous pardonnera. Le malheureux Prenany monta à cheval, baiſa tendrement la main de la Princeſſe, & s'éloigna d'elle. La Gouvernante ramena Feſlée au Palais, & toutes deux ſe coucherent juſqu'au lendemain, ſans qu'on s'apperçût de rien.

CHAPITRE

## CHAPITRE VIII.

*Comment Prenany se sauva dans un désert effroyable, & de la rencontre heureuse qu'il y fit.*

IL n'étoit pas encore tout-à-fait dix heures du matin, que toutes les Amazones étoient sur pied. On chercha encore Prenany par toute la forêt ; mais les peines que l'on se donna furent inutiles. Cela causoit autant de joie à Feslée, que cela donnoit de chagrin à Solocule & à sa mere : ce qui montre qu'il est bien difficile de contenter tout le monde.

Pendant cette recherche, Prenany avançoit toujours, tantôt triste de quitter la Princesse, tantôt gai de ce que Solocule ne la verroit plus. Au point du jour il avoit apperçu le sac qui pendoit à l'arçon de sa selle : il l'ouvrit, & trouva le gâteau que la Princesse y avoit mis, & la bouteille de ratafiat. Comme il avoit grand'faim, il mangea une grande part de sa galette, & dans

cette part il trouva la fève. Ah, dit-il, je ne pouvois manquer d'être Roy, puisque je devois manger ce gâteau-là tout seul; mais il n'importe, cela marque toujours la bonne intention de la Princesse. Il but de l'eau d'une fontaine qu'il rencontra, & un petit coup de ratafiat pour se fortifier le cœur; mais il n'eut pas le plaisir d'entendre crier: *Le Roy boit*, car il n'avoit que son cheval pour toute compagnie.

Prenany n'étoit jamais sorti d'Amazonie, & ne connoissoit point le pays: il s'engagea dans une solitude affreuse, d'où il ne sçavoit plus par où sortir. Il voyagea ainsi deux jours & deux nuits dans un désert épouvantable, il ne voyoit que des plaines d'un sable brûlant qui s'étendoient à perte de vuë. Cette vaste solitude n'étoit entrecoupée que par des rochers affreux, qui s'élevoient jusqu'aux nuës, & d'où sortoient des torrens effroyables. Ces eaux qui tomboient des montagnes avec rapidité, sembloient fuir avec autant de vîtesse un séjour si effrayant, & se précipitoient avec fureur dans les plus profonds abîmes.

Enfin le cheval de Prenany, outré de laſſitude & mourant de faim, tomba, & la bouteille au ratafiat, où il y en avoit encore, fut caſſée : ce qui cauſa au Prince un grand chagrin. Prenany, à force de coups, fit relever ſon cheval, qui le porta encore quelque tems : mais le pauvre animal étant tombé une ſeconde fois, ne put venir à bout de ſe relever, malgré toute ſa bonne volonté ; en ſorte que Prenany fut obligé de prendre ce qui lui reſtoit de gâteau, & de continuer ſon chemin à pied.

Quand il eut marché quelque temps, il s'aſſit au pied d'un rocher pour ſe repoſer. Il regardoit triſtement le Ciel ſans penſer à rien, tant il étoit accablé de ſon malheur, lorſqu'il ſe préſenta devant lui un Vieillard dont la maigreur & la figure auroient fait peur au Prince dans un autre temps : mais alors il étoit ſi triſte, qu'il ne s'appercevoit de rien. Le Vieillard s'arrêta quelques inſtans à conſidérer le jeune Prenany avec tous les ſignes de la plus grande joie, puis il lui dit en s'approchant de lui : Que je ſuis heureux de vous ren-

contrer, & quel bonheur pour vous de m'avoir trouvé ici ! Sans cet événement vous seriez sans doute mort de faim dans ce désert, dont vous ne connoissez pas les routes ; & sans vous, j'y aurois bientôt péri de misere : au lieu que je vais faire votre félicité, & vous allez faire ma gloire & mon bonheur.

Prenany demanda au Vieillard qu'il lui expliquât plus clairement comment ils alloient être tous deux si fortunés. Contentez-vous pour aujourd'hui, lui répondit le Vieillard, de sçavoir que vous êtes aussi-bien que moi assuré d'être heureux. Venez vous reposer dans ma grotte, demain je vous conduirai dans ma patrie, où vous jouirez de la plus brillante fortune, & je vous instruirai en chemin de ce que vous voulez sçavoir.

Le Vieillard conduisit Prenany dans un antre qu'il habitoit & que le hazard avoit creusé dans un grand rocher. Après un leger repas, qui consista en quelques racines qu'avoit le Vieillard, & le dernier morceau de galette qu'avoit le Prince, ils se coucherent sur des herbes seches, & la lassitude les fit dor-

mir d'un profond ſommeil.

Le lendemain, dès que l'Aurore commença à paroître, le Vieillard éveilla le Prince, qui croyant être encore en Amazonie, (car c'étoit la premiere fois qu'il s'étoit couché depuis qu'il en étoit ſorti) ſe mit à peſter contre le Vieillard, & à lui dire mille injures, dans la penſée que c'étoit quelqu'un de ſes camarades qui l'éveilloit par malice. Quand il ſe fut un peu frotté les yeux, il reconnut ſon erreur, & demanda pardon au Vieillard de ſa vivacité.

Le Vieillard & Prenany ſe mirent auſſi-tôt en chemin, & le dernier en ſortant de la grotte, ſe reſſouvint avec regret de la bouteille au ratafiat, dont ils auroient bien bu chacun un coup avant de commencer leur voyage. Prenany conta d'abord ſon hiſtoire au Vieillard, qui lui fit pluſieurs queſtions auſquelles le Prince répondit, de maniere que le Vieillard parut très-ſatisfait. Le jeune Prince pria enſuite le Vieillard de contenter à ſon tour ſa curioſité, & de l'inſtruire, comme il lui avoit promis de le faire, de l'en-

droit où il le conduisoit, & du bonheur qu'il devoit espérer.

A cette demande le Vieillard leva les yeux au Ciel, & jetta un profond soupir. Vous allez entendre, dit-il, l'histoire la plus funeste dont on puisse faire le récit. Je suis sûr que vous frémirez vous-même des malheurs dont ma famille a été accablée. Jugez par là de la peine que je souffrirai, en vous instruisant de mes infortunes. Mais enfin je vous l'ai promis, il faut bien vous satisfaire.

## CHAPITRE IX.

### *Histoire de Savantivane.*

L'Empire dans lequel j'ai pris naissance, dit le Vieillard, est d'une fort grande étenduë, & très-peuplé. La ville capitale de ce Royaume, où je compte que nous arriverons aujourd'hui, s'appelle *Azinie*. La Langue que l'on y parle, n'est pas la même que la vôtre; ainsi vous n'entendrez rien d'abord aux discours de nos citoyens.

Mais, dit Prenany, comment ferai-je donc, je m'ennuyerai à mourir: eſt-ce là cette félicité dont vous me flattiez? Cela ne fait rien au bonheur de la vie, reprit le Vieillard d'un air tranquile: il y a mille gens qui n'entendent pas ce qu'on leur dit, quoiqu'on s'exprime en leur Langue, & qui n'en ſont pas pour cela moins ſatisfaits. D'ailleurs, je vous expliquerai le ſoir en particulier ce que l'on vous aura dit pendant la journée; & de ne rien entendre à ce que l'on vous dira, c'eſt ce qui vous fera un mérite auprès de mes compatriotes.

L'ignorance eſt une des plus belles qualités de nos peuples, & il ſuffit de ſçavoir quelque choſe pour être ſuſpect à l'Etat, & expoſé au plus honteux ſupplice.

Cette loi générale de rien ſçavoir, a été introduite par un de nos plus illuſtres Monarques qui regnoit il y a environ cent ans ou mille ans: on ne ſçait pas bien au juſte cette époque; tout ce que l'on a pu retenir eſt que ce Roy aimoit fort à diſputer. Etant un jour entré en conteſtation avec un

de ſes Courtiſans ſur un point d'*Hiſtoire*, il ſoutint que l'on ne pouvoit connoître cette ſcience, ſans ſçavoir parfaitement la *Phyſique*. Toute la Cour ſe prit à rire : on eut beau lui proteſter que ce n'étoit pas de lui que l'on ſe moquoit, il conçut dans ce moment une telle haine contre la ſcience & les Sçavans, qu'il fit abbattre ſur le champ tous les Colleges, brûler tous les Livres, & détruire toutes les Inſcriptions qui étoient dans ſon Royaume. Il fit élever au milieu de la Place publique un grand Ane de cuivre rouge ſur un piédeſtal. C'eſt ce grand Ane qui a donné le nom d'Azinie à la Capitale, & qui depuis a été révéré comme la Divinité tutélaire de l'Empire.

Depuis la mort de ce Roy, ſes Succeſſeurs, & nos Peuples à leur exemple, ſe ſont infiniment perfectionnés dans l'ignorance. Mais mon pere, qui étoit demeuré veuf de bonne heure, n'ayant de ſon mariage que deux fils dont j'étois l'aîné, nous deſtina pour notre malheur à être ſçavans, malgré toutes les Loix qui s'oppoſoient à ſon projet.

Il me nomma *Savantivane*, & appella mon frere *Doctis*, pour marquer l'envie qu'il avoit de nous faire exceller en ſcience & en doctrine.

Pour nous donner lui-même les premiers élémens des belles connoiſſances, il apprit à lire & à écrire d'un Sçavant qui demeuroit caché dans la Ville; & lorſque nous fûmes en âge de voyager, il nous envoya dans les pays étrangers, pour nous inſtruire dans les Ecoles qui y étoient établies. Dans le cours de nos études, nous paſſâmes quelque temps à Amazonie, c'eſt dans cette occaſion que j'ai appris votre langage.

Mais mon frere, pour ſon malheur, réuſſit beaucoup mieux que moi : il apprit à entendre facilement deux Langues que l'on ne parloit plus depuis deux mille ans : il ſçavoit à cent ans ou deux cens ans près le temps auquel s'étoit donné une bataille à cinq ou ſix mille lieuës de nous : il ſçavoit alléguer des raiſons pour & contre ſur des choſes que perſonne ne peut ſçavoir au juſte. En un mot, il auroit paſſé pour un Oracle dans un pays dix fois plus éclairé que le nôtre.

Mon pere, quelque temps avant de mourir, le maria avec une femme jeune & aimable, & lui donna la meilleure partie de ſes biens. Pour moi, il ne voulut jamais me donner d'établiſſement ; parce qu'il me regardoit comme l'aîné, & le chef de ſa famille.

Si mon pere eût prévu les malheurs dans leſquels la femme de Doctis nous a plongés, il ſe ſeroit ſans doute bien gardé de faire entrer un pareil monſtre dans notre maiſon. Cette femme, orgueilleuſe d'être deſcenduë de parens qui s'étoient diſtingués dans l'Etat par leur profonde ignorance, traitoit mon frere avec le dernier mépris : quelquefois elle amenoit les plus aimables de ſes compagnes, qui par leurs railleries le détournoient de l'étude : quelquefois elle faiſoit des papillottes avec ſes écrits : ſouvent elle répandoit ſon encre juſqu'à la derniere goute. Mais voyant que ſes efforts étoient inutiles, cette Mégere eut la cruauté de dénoncer mon frere aux Magiſtrats, comme un Sçavant coupable de la plus haute expérience.

Par malheur pour mon frere, il

avoit ramaſſé de toutes parts les événemens les plus conſidérables des ſiécles paſſés : il avoit copié des piéces de pluſieurs Auteurs, qu'il avoit arrangées au hazard, ſans trop obſerver l'ordre des temps ni des lieux : il avoit couſu à cela des Diſſertations legeres ſur les differens Arts & ſur leur origine, & avoit donné le nom de Livre à toutes ces piéces rapportées. Quoiqu'il proteſtât à chaque page qu'il ne ſçavoit rien de la matiere dont il alloit parler ; les Juges auſquels ſa perfide femme le dénonça, lui firent ſon procès, & il fut condamné à la mort.

Que cet Arreſt me paroit injuſte, dit Prenany en interrompant le Vieillard ! ſi la choſe eſt comme vous le dites, on fit mourir votre frere bien legérement ; mais vous le flattez peut-être, & ſans doute il avoit mêlé à ces Ecrits des réflexions qui marquoient un profond génie, & qui montroient qu'il avoit beaucoup médité ſur le cœur humain.

Point du tout, reprit Savantivane, les réflexions qui ſe trouvoient de temps en temps dans ſon ouvrage, n'é-

toient que des lieux-communs usés sur la sagesse, le desintéressement, & la constance dans les adversités ; & cependant un jour que l'on célébroit une fête solennelle, (pardonnez aux soupirs que m'arrache encore le souvenir d'un malheur si funeste ) mon pauvre frere fut pendu à la queuë du grand Ane de cuivre rouge.

Pour moi, continua le Vieillard, après avoir gardé quelques momens le silence, je fus accusé d'être son complice; mais comme l'on ne trouva point de preuves de mon crime, on se contenta de m'exiler dans le désert où vous m'avez trouvé : il me fut défendu de revenir, sous peine d'éprouver le même sort que mon frere, à moins que je n'eusse oublié tout ce que je pouvois sçavoir, & que je n'amenasse avec moi, pour remplacer le frere que l'on m'avoit ôté, un homme de l'ignorance duquel on pût être content.

J'ai demeuré environ trois ans dans mon exil, ne vivant que de racines, & j'aurois couru risque d'y périr enfin, si je n'eusse pas eu le bonheur de vous rencontrer. Votre physionomie

heureuſe, & la ſituation où je vous ai trouvé, m'a donné de vous les plus hautes eſpérances, & le récit que vous m'avez fait de vos avantures, joint aux réponſes que vous avez faites aux queſtions que je vous ai propoſées, m'a confirmé dans mon opinion. Je vais vous préſenter à nos citoyens, comme un préſent digne de faire ma paix avec eux.

Mais, dit Prenany avec une eſpece de crainte, il me paroit que je m'expoſe en vous ſuivant à Azinie, je ne ſuis pas ſi ignorant que vous le dites : je ſçais, par exemple, jouer à la paume à merveille. Cette ſcience-là ne vous fera point de mauvaiſe affaire, reprit le Vieillard. Je ſçais, dit Prenany, nager comme un poiſſon, & comme vous l'avez entendu, grimper à un arbre mieux qu'un chat. Vous ne courrez encore aucun riſque pour cela, répondit Savantivane. Enfin, dit le Prince, je ſçais viſer ſi droit avec la ſarbacane, que j'ai crévé l'œil de mon rival : je ſçais danſer toutes les contre-danſes nouvelles, & même chanter aſſez bien pour m'amuſer tout ſeul

pendant une matinée. Croyez-moi, dit Savantivane, malgré cela, vous n'avez rien à craindre, & toutes ces belles connoiſſances n'empêcheront pas que vous ne parveniez aux premieres dignités de l'Empire.

En achevant ces diſcours, ils apperçurent la Ville que l'on ne voyoit que lorſqu'on étoit prêt d'y entrer, parce qu'elle étoit dans un fond. A cet aſpect ils reprirent un nouveau courage, & y arriverent bientôt.

## CHAPITRE X.

*Deſcription de la Ville d'Azinie, & de quelle maniere Prenany y fut reçu.*

PRenany fut enchanté du ſpectacle qui s'offrit à ſes regards en entrant à Azinie. Les maiſons étoient à la vérité bâties ſans ſymétrie, & les ornemens n'en étoient pas fort réguliers; mais leur variété & leur grandeur ne laiſſoient pas de faire plaiſir à la vuë. Les ruës étoient remplies de jeunes gens qui paroiſſoient animés de la plus

vive joie : les uns conduiſoient dans des chars magnifiques de jeunes beautés habillées de la maniere la plus galante : les autres ſous des berceaux de feüillages s'abandonnoient aux plaiſirs du vin & de la bonne chere : on entendoit de toutes parts des concerts où la gaité brilloit plus que l'harmonie ; mais qui auroient fait danſer le Prince, s'il n'eût pas été ſi fatigué de ſon voyage.

Comment, dit-il à Savantivane d'un air d'admiration, vous ne m'aviez pas dit que cette Ville étoit ſi brillante ni ſi peuplée, ce ſéjour me paroit charmant. Que dites-vous, reprit le Vieillard, cette Ville me ſemble aujourd'hui déſerte en comparaiſon de l'état où je l'ai laiſſée, lorſque j'en ſuis ſorti : il faut que quelque choſe d'extraordinaire attire bien du monde d'un autre côté ; je ne vois pas ici la moitié des habitans qui ſe promenent ordinairement dans les ruës.

Savantivane demanda à un jeune Azinien qu'il aborda, pourquoi il ne voyoit pas autant de monde qu'à l'ordinaire. Vraiment, répondit le jeune

homme, presque tous nos citoyens sont à la Place publique pour voir l'exécution d'un misérable Sçavant que l'on a rencontré : il doit être pendu à l'heure que je vous parle, à la queuë du grand Ane.

Ces paroles renouvellerent bien desagréablement dans le cœur de Savantivane le souvenir du malheureux Doctis, mais il se garda bien d'en rien faire paroître, de peur de se rendre suspect ; il dit au contraire à l'Azinien avec une joie affectée : Racontez-moi, je vous prie, quel est le crime de cet homme, afin que nous en rions ensemble.

Je ne sçais pas trop de quoi on l'accuse, répondit le jeune Azinien, j'ai seulement entendu dire qu'il copioit les Ecrits que nos citoyens font faire, quand ils ont quelque procès entr'eux, qu'il mettoit à la fin les Sentences que l'on avoit renduës, & qu'il envoyoit tout cela dans les autres Villes de l'Empire. On a eu peur que cela ne rendît les Juges de Province assez habiles pour décider les affaires semblables, quand il s'en trouveroit de tout-à-fait pareilles,

& on lui a fait ſon procès à cauſe de cela. A ces mots, l'Azinien quitta le Prince & ſon conducteur.

Savantivane répéta à Prenany ce qu'il venoit d'apprendre, & ſe déchaîna vivement contre la cruauté de ſes concitoyens, de faire périr un homme pour ſi peu de choſe. Quand ils eurent marché quelque pas, ils trouverent une foule de peuple qui revenoit de la Place publique. Un d'entr'eux, que Savantivane interrogea, lui dit que le coupable avoit eu ſa grace. Le Roy, dit cet homme, s'eſt fait lire quelques pages des Ecrits de l'accuſé, & n'ayant rien trouvé qui méritât la mort, a ordonné qu'on le renvoyât.

Savantivane & Prenany ſe réjouirent de cette nouvelle, & s'étant un peu avancés, ils trouverent les Juges qui s'en retournoient en bon ordre. Savantivane ſe préſenta à eux, & adreſſant ſa parole à celui qui paroiſſoit le plus conſidérable: J'oſe, dit-il, revenir en cette Ville après avoir ſatisfait au Jugement que vous aviez rendu contre moi; depuis le temps que j'ai vécu dans le déſert où vous m'aviez exilé,

j'ai ſi parfaitement oublié tout ce que je pouvois ſçavoir, que je ne ſçais pas ſi je retrouverai ma porte. Je ſuis à préſent très-digne de demeurer parmi vous.

Cela eſt excellent, répondit gravement le Juge. Mais, dites-moi, continua-t-il en parlant au Greffier, n'y avoit-il pas une autre condition que cet homme devoit accomplir en revenant de ſon banniſſement. Je ne m'en ſouviens pas bien, dit le Greffier, mais je crois qu'il y avoit quelque choſe. J'étois condamné, reprit Savantivane, à vous amener pour remplacer mon frere, un homme excellent en ignorance : le voilà, dit-il en préſentant le jeune Prince qui n'entendoit rien à tout ce diſcours, & je puis vous vanter ce jeune homme pour le meilleur ſujet que vous puiſſiez connoître : il n'a jamais lu dans aucun livre ſérieux, il ignore ſon véritablee nom, il ne connoit ni ſon pere ni ſa mere, & ne ſçait pas dans quel pays il eſt né : il n'a nulle connoiſſance du chemin par où il eſt venu ici, ni de combien cette Ville eſt éloignée de celle d'où il eſt parti : enfin, il ne ſçait pas

notre Langue, & ainsi il n'entendra pas un mot de ce qu'on lui voudra dire.

A ces derniers mots, tous les jeunes Senateurs sauterent au cou de Prenany, chacun lui témoigna la plus sincere amitié & la plus parfaite estime, & le plus apparent des jeunes Sénateurs fit monter dans son char Savantivane & Prenany, pour les mener à son Palais.

Le Vieillard pria secrettement le jeune Prince de ne lui point parler Amazonien lorsqu'ils seroient en compagnie, ou de ne pas trouver mauvais s'il faisoit semblant de ne l'entendre pas. S'il paroissoit, lui dit-il, que je sçusse encore la Langue d'Amazonie, cela seroit capable de me faire retourner dans le désert que nous quittons.

Lorsque l'on fut arrivé au Palais du jeune Sénateur Azinien, il s'y assembla nombreuse compagnie, & le souper que l'on servit peu de temps après, fit voir à Prenany qu'il n'y avoit que les Cuisiniers de sçavans impunément dans ce pays-là. Comme ce Prince n'entendoit rien à la conversation, il s'occupoit à réparer la diéte qu'il avoit faite pendant trois jours, & buvoit fré-

quemment pour s'amuser. Il y avoit à table trois jeunes beautés que quelques jeunes Seigneurs Aziniens avoient amenées, qui paroissoient de l'humeur la plus enjouée & la plus vive. Une d'elles surpassoit les autres en gaité : elle avoit les yeux vifs, les cheveux & les sourcils noirs comme du geais, & le visage peint à l'Amazonienne; ce qui lui donnoit un petit air effronté, dont tout le monde étoit charmé.

Elle avoit remarqué que Prenany parloit Amazonien, elle sçavoit aussi cette Langue en perfection : elle lui fit signe de ne pas témoigner qu'il l'entendoit, pour donner plus de plaisir à la compagnie, & chanta plusieurs airs Amazoniens, avec des roulemens admirables, qui charmerent tous les conviés, parce qu'ils n'entendoient rien aux paroles. Prenany chanta aussi quelques airs tendres, & comme il les avoit faits lui-même, sa passion lui fit prononcer le nom de Fessée, dont l'idée le suivoit partout : il n'y eut que Savantivane, qui sçavoit déja son amour, & la jeune Brune, qui l'entendirent : les autres admirerent les chansons, sans y rien comprendre.

Pour rendre cette fête complette, on fit venir au deſſert des inſtrumens qui jouerent pluſieurs airs d'un ancien Muſicien, qui n'étoient pas bien étendus, & qui n'alloient pas trop vîte; & après que l'on eut ainſi diverti le Prince & ſon conducteur, on chercha la maiſon de Savantivane, & chacun s'alla coucher.

---

## CHAPITRE XI.

*Qui paroîtra peut-être auſſi ennuyeux que les choſes dont on y parle.*

LEs jours ſuivans, les plus conſidérables Seigneurs d'Azinie vinrent chez Savantivane viſiter le jeune Etranger. Le Vieillard qui ſembloit avoir abjuré la ſcience, obtint par le crédit de Prenany la confiſcation des biens de ſon frere : il ſe trouva par ce moyen en état de faire une figure brillante, & de fournir à Prenany dequoi paroître avec éclat. Le Prince & Savantivane donnerent à leur tour des fêtes aux Principaux de la Ville : on enga-

geoit tous les jours le Prince dans des parties de Bal, où il faiſoit admirer ſa legéreté & ſa grace : on le conduiſoit à l'Opera, où la Muſique le divertiſſoit aſſez, mais il n'entendoit rien aux paroles.

Etant un jour en particulier avec Savantivane, il lui expliqua combien cela le fâchoit. Je vois, lui dit-il, des Acteurs qui ſe parlent tendrement en chantant, & qui parlent ſouvent en même temps, comme s'ils penſoient préciſément la même choſe; ils ſe prennent enſuite par la main, & s'aſſéient réguliérement cinq fois dans chaque Piéce, à l'un des côtés du Théatre, pour voir danſer. J'en vois d'autres qui s'avancent, tandis que les Danſeurs reprennent haleine, & qui diſent des choſes que l'on applaudit quelquefois. Cela me fait juger que vos poëmes ſont tout-à-fait intéreſſans, j'ai bien du regret de ne pouvoir en profiter.

Ah, dit Savantivane, ſi vous ne comprenez rien aux paroles de nos poëmes lyriques, vous n'y perdez pas beaucoup. Quoique ce ſoient les principaux ignorans d'entre nous qui y travail-

lent, & qu'ils ne les compoſent qu'en s'amuſant, c'eſt la choſe du monde la plus fade. Quand on en ſçait un, on les ſçait tous, c'eſt preſque toujours le même plan, & toujours les mêmes penſées. Vous verrez dans ces ouvrages une jeune Princeſſe amoureuſe d'un jeune Guerrier, une Magicienne eſt amoureuſe du jeune homme; & quelquefois, pour rendre la choſe plus touchante, un Enchanteur aime la Princeſſe. Les deux jeunes Amans ſont tourmentés pendant cinq Actes par ceux qui les aiment ainſi malgré eux, & s'uniſſent à la fin malgré leurs efforts, ou quelquefois ſe tuent: c'eſt ce que l'on connoit par le poignard que la jeune Princeſſe porte à ſon côté dans le cinquiéme Acte.

A l'égard de ceux qui chantent deux enſemble, s'ils s'expriment vivement, ils diſent qu'il faut ſe venger, qu'il faut ſuivre la fureur & la rage; que le deſeſpoir eſt une choſe charmante pour eux: s'ils chantent tendrement, ils ſe diſent qu'il faut s'aimer, que rien n'eſt ſi doux que l'Amour: ils prient ce Dieu de lancer ſur eux ſes traits, d'allumer

ſes plus belles flammes, & de reſſerrer leurs chaînes.

Mais, dit Prenany, les Acteurs qui viennent au bord du Théatre, tandis que l'on laiſſe reſpirer les Danſeurs? Je vais vous expliquer tout ce qu'ils diſent, reprit Savantivane : Si vous voyez un Berger, c'eſt toujours qu'il faut aimer, que l'Amour eſt charmant, & que ſes conquêtes ſont autant de fêtes pour les Bergers : s'il paroit un Guerrier ou une Guerriere, ce qu'ils chantent, ſignifie qu'il faut mêler les myrthes aux lauriers, que l'amour eſt une eſpece de guerre, qu'il faut être un peu téméraire, & triompher de la réſiſtance d'une Beauté. Lorſque vous voyez des Matelots, ils diſent qu'en amour il ne faut pas craindre l'orage, qu'un ſort charmant les attend au port, & que malgré la crainte du naufrage, il faut s'embarquer avec l'Amour. Enfin, ſi vous voyez des démons, ils crient qu'il faut ſuivre la fureur & la rage : & les Ombres heureuſes habillées de blanc, chantent doucement que l'Amour regne juſqu'aux Enfers, & que ſon flambeau les éclaire juſques dans

dans le féjour ténébreux. Je ne vous parle point du fommeil qui perfuade qu'il faut dormir, on comprend tout d'un coup fa penfée. On ne met ordinairement fur le Théatre que ces cinq ou fix fortes de perfonnages : ainfi par leur habit & le ton qu'ils prendront, vous entendrez tout ce qu'ils voudront dire.

Je fuis au fait à préfent, dit Prenany, & j'entens vos opéra à merveille. Mais je vous dirai que je ne trouve pas votre mufique affez frapante ; ce font toujours les mêmes tons qui fe fuivent, & vos airs n'ont point cette vivacité ni cette variété qui regne dans ceux d'Amazonie. Nos Concerts vont d'une telle rapidité, & montent fi haut, qu'ils vous emportent hors de vous-mêmes ; & quelquefois ils defcendent fi bas, qu'ils vous effraient. On donne quelquefois cinquante coups d'archet dans une mefure, & l'on tombe gravement d'un Fa dieze fur un La B mol : cela fait dreffer d'horreur les cheveux à la tête. On joint à cela un accompagnement qui répete en bas ce que l'on a entendu fur les tons hauts : cela fait

que tout le monde chante ; & quelquefois au milieu d'un air on entend ſubitement un violon, qui fait le même effet que ſi l'on marchoit par hazard ſur la queuë d'un chat. Vous m'avouërez de bonne foi que cela vaut mieux que toute votre muſique.

Ho, répondit Savantivane, un homme aſſez ſçavant pour inventer de pareils accords, ſeroit écartelé dans cet Empire.

Mais, dit Prenany, vous avez ici une Comédie, pourquoi n'y avons-nous pas été? Puiſque l'on entend vos poëmes ſans ſçavoir votre Langue, cela m'auroit diverti.

Ha, dit Savantivane, vous n'entendriez rien à nos Tragédies. Les Acteurs récitent les vers preſque toujours ſur le même ton : en ſorte que par leur voix on ne ſçauroit entendre la différence des ſentimens qu'ils expriment. Je les comprendrois par leurs geſtes, répondit le Prince. C'eſt là, répondit le Vieillard, où vous vous tromperiez preſque toujours : leurs geſtes ne répondent point à la paſſion qu'il faut faire ſentir. Ils étendent les bras, remuent

leur chapeau, ou le tiennent ſur le poing, comme on fait un oiſeau de proie, ſans que cela ſignifie rien : ils avancent le corps, & font trembler leur jaret, lorſqu'ils ſont épouvantés, ou en colere, ou tranſportés d'amour. La haine, la frayeur, le deſeſpoir, l'amour violent, tout cela s'exprime de la même maniere.

Vous ne me parlez là, dit Prenany, que des Acteurs; je ſuis ſûr que les Actrices ont plus de goût : le beau ſexe eſt naturellement ſenſible, & marque bien mieux la paſſion qu'il reſſent.

Vous auriez raiſon, reprit Savantivane, ſi nos Actrices étoient capables de concevoir ce qu'elles récitent : mais la plûpart n'en entendent rien. On connoit ſeulement ſi elles ſont affligées par un grand mouchoir, qu'elles prennent au lieu de leur éventail; & alors elles font une grimace qui n'eſt point amuſante. Il n'y en a qu'une entre elles qui varie ſes intonations. Elle en prend de graves, quand elle veut exprimer la colere; de douces, quand elle veut inſpirer la tendreſſe. Ses yeux & ſon viſage marquent la joie ou la triſteſſe : on

connoit ſi elle menace, ou ſi elle s'appaiſe; & lorſqu'elle feint quelque paſſion, ſon viſage montre au ſpectateur que ce qu'elle dit même n'eſt qu'une feinte.

Voilà une grande Actrice, dit Prenany. Auſſi, répliqua le vieux Savantivane, chacun s'eſt d'abord déchaîné contre elle; & ce n'eſt que par un hazard étonnant qu'elle a été reçuë.

Prenany ſe feroit informé des autres ſpectacles d'Azinie, mais Savantivane lui avoit dit d'abord que quand il entendroit parfaitement la langue, ils ne valoient pas trop la peine d'être vus.

## CHAPITRE XII.

*Comment Prenany apprit la ſituation de la Princeſſe depuis ſon abſence, & de quelle maniere il quitta les Aziniens.*

IL y avoit déja ſix mois que le jeune Prince étoit à Azinie; & quoiqu'il fût toujours dans les fêtes & dans les plaiſirs, il étoit cependant ſans ceſſe occupé de ſa Princeſſe. Mais il ne pou-

voit en avoir de nouvelles, parce qu'elle ignoroit de quel côté il avoit porté ses pas, & il ne pouvoit lui écrire, parce qu'on ne vendoit ni encre ni papier à Azinie.

Un jour que Prenany étoit sorti seul de la Ville dès le grand matin, & qu'il avoit pris sa longue sarbacane pour s'amuser dans la campagne, il crut reconnoître un des Pages de la Princesse Feslée. Il courut à lui avec précipitation: Est-ce toi, mon cher Agis, lui dit-il en l'embrassant? Quel heureux hazard fait que je te rencontre en ces lieux? Viens-tu par l'ordre de la Princesse? Dans quelle situation est-elle? Qu'est devenu Solocule? Feslée m'aime-t-elle toujours? La sœur de la Reine est-elle encore vivante? Ne me pardonnera-t-on point à la Cour? Y puis-je retourner, ou suis-je condamné à un exil éternel? Répons-moi donc, mon cher Agis: tu me fais mourir d'impatience.

Je ne sçaurois, dit Agis, répondre à tant de questions à la fois: reposons-nous ici, & avant qu'il soit deux petites heures, vous sçaurez tout ce que

vous voulez apprendre.

Le lendemain que vous eûtes crévé si adroitement l'œil de Solocule, ( dit le jeune Page après qu'ils se furent assis sur l'herbe ) on vous chercha encore vainement dans la forêt : on y alluma des feux pour vous enfumer, si vous étiez encore sur quelque arbre. Mais je sçavois bien que toutes ces peines étoient inutiles : car la Gouvernante de la Princesse, qui, sans me vanter, me veut du bien, & qui compte m'épouser quand ma fortune sera faite, m'avoit instruit de votre fuite.

Les Chirurgiens les plus experts guérirent parfaitement l'œil de Solocule, à l'exception qu'il n'en voyoit point du tout. Depuis cet accident, ce jeune Prince, ne pouvant plus s'appliquer à la chasse ni aux jeux d'adresse, s'adonna aux sciences, & sa mere lui fit apprendre à jouer de la vielle, comme d'un instrument qui lui convenoit le mieux du monde.

Il s'y appliquoit si vivement, qu'il parvint en moins de quatre mois à en jouer à merveille. Comme il étoit toujours amoureux de la Princesse, il se

faisoit conduire chez elle, & la faisoit danser en lui jouant toutes sortes d'airs: ce qui la réjouissoit si fort, qu'elle faisoit au Prince mille amitiés.

La Gouvernante, qui est entiérement dans vos intérêts, appréhenda cette nouvelle passion : elle n'osoit la combattre ouvertement, parce qu'elle sçavoit qu'il entre beaucoup de contradiction dans les désirs des filles. Voici le moyen qu'elle trouva pour empêcher le progrès de cette inclination dangereuse.

Un jour que Solocule venoit à son ordinaire rendre visite à la Princesse, elle lui dit que Feslée seroit charmée s'il lui jouoit quelques *Concerto*. Le Prince en joua deux ou trois. La Princesse n'osoit pas lui dire de cesser, de peur de manquer à la politesse : elle bâilloit sans que le Prince s'en apperçût, elle frappoit du pied d'impatience; il croyoit qu'elle battoit la mesure: enfin, elle s'évanouit tout-à-fait, & depuis ce tems-là elle n'a plus voulu entendre parler de la vielle ni de celui qui en jouoit.

Solocule s'en est consolé en disant

qu'elle étoit de mauvais goût de ne pas aimer les *Concerto* ſur un inſtrument ſi plein d'harmonie, & s'eſt retiré dans un Château de la Princeſſe ſa mere, où il ne s'eſt appliqué qu'avec plus d'ardeur à y exceller.

Mais à peine ce Rival a-t-il été bani, qu'il s'en eſt préſenté un bien plus redoutable pour vous.

Quelques-uns de mes camarades & moi nous promenant un jour à une demie lieuë d'Amazonie, trouvâmes trois petits hommes, qui paroiſſoient avoir environ quarante ans. Ils étoient tous trois boiteux de la jambe gauche, & portoient ſur le dos une boſſe qui leur montoit juſqu'au milieu de la tête. Nous nous approchâmes d'eux pour en rire à notre aiſe, & nous commençâmes la converſation par leur donner quelques croquignoles. Il y en eut deux à qui le jeu déplut, & qui s'enfuirent en boitant. Nous ne nous ſouciâmes pas beaucoup de les pourſuivre, mais le troiſiéme tourna la choſe en raillerie, & nous dit d'un air gai, que nous lui paroiſſions de bonne humeur, & qu'il vouloit bien venir avec nous.

Nous consentîmes à souffrir sa compagnie, & nous l'emmenâmes au Palais dans le dessein d'en faire rire la Reine & la Princesse; & en effet nous l'introduisîmes au souper dès le soir même.

Quand il fut dans la salle, il tira de sa poche un petit manteau de tafetas jaune, qu'il mit sur sa bosse, & une couronne qu'il mit sur sa tête, & dit d'un ton grave en s'adressant à la Reine : Madame, vos Pages m'ont insulté, mais je leur pardonne parce qu'ils ignoroient mon rang. Je suis le Roi Dondin, dont l'Empire est à cinquante lieuës d'ici du côté du midi. Sur le bruit qui est venu jusqu'à moi des graces de la Princesse Feslée, je suis devenu amoureux d'elle. La vuë de cette Princesse confirme dans mon esprit l'opinion que j'en avois conçuë, & augmente dans mon cœur l'amour que sa réputation y avoit fait naître. Je viens vous la demander en mariage.

Ce n'est point mal parler pour un bossu, dit la Reine. Hé! il est boiteux, ma mere, dit la Princesse: je ne m'étonne pas qu'il ait tant d'esprit. Dès que les Dames de la Cour virent que la

Reine vouloit ſe divertir aux dépens de l'Etranger, chacune le fit pirouetter dans la ſalle. Ah ! dit le petit homme outré de colere, je jure que je me vengerai. J'ai cinquante mille hommes qui ne ſont pas éloignés, & je mettrai tout à feu & à ſang, ou j'épouſerai la Princeſſe.

Eh bien, dit la Reine d'un air tranquile, en attendant que vos troupes ſoient prêtes, allez ſouper à l'office, mes Pages auront ſoin de vous. A ces mots, nous emmenâmes le petit Monarque, en lui donnant quelques coups de poing pour nous amuſer; mais il ne voulut point ſouper avec nous. Il remit fort proprement ſon manteau & ſa couronne dans ſa poche, & ſe ſauva de la ville.

On rit pendant quelque tems à la Cour de cette avanture; mais au bout de huit jours les vivres commencerent à renchérir conſidérablement, & les payſans qui venoient aux marchés diſoient qu'ils trouvoient toutes les terres ravagées à dix lieuës à la ronde. Il étoit ſurtout impoſſible de trouver un ſeul petit pois dans les campagnes, &

on ſe ſouvint que Feſlée avoit marqué une grande paſſion pour ce mêts en préſence du Roi Dondin. Cela fit juger aux plus ſages que c'étoit lui qui ſe vengeoit.

Quelques jours après, les conjectures ſe changerent en certitude, & nous vîmes arriver au pied de nos rempars une armée nombreuſe de ſoldats tous ſemblables aux trois Etrangers que nous avions trouvés.

La crainte fut générale par toute la Ville, qui manquoit de vivres, parce qu'on n'avoit point prévu cette guerre. Les repas ne pouvoient plus être qu'à cinq ſervices chez la Reine, & à trois ou quatre chez les particuliers : on ne pouvoit plus aller montrer ſes équipages dans les promenades qui ſont hors de la Ville, on étoit obligé de ſe contenter du bal & des ſpectacles. Cependant la Princeſſe ne vouloit point entendre parler de la paix à condition d'épouſer Dondin : ainſi, on réſolut de ſe défendre juſqu'à la derniere extrêmité.

Nos Guerrieres ont fait pluſieurs ſorties ſur les ennemis ; mais quoique

les Dondiniens leur allassent tout au plus à la hanche, elles ont toujours été repoussées avec perte. Dans cette désolation générale, Feslée étoit au desespoir de ne point avoir de vos nouvelles: elle a fait déguiser trois de ses Pages ainsi que moi, & nous a envoyés de différens côtés pour vous chercher. Je vous dépeignois à tous ceux que je rencontrois, & leur demandois s'ils ne vous avoient point vu. Il n'y a qu'une jeune paysane qui me dit hier qu'elle vous connoissoit, que je n'avois qu'à aller toujours du côté de l'occident, & que je vous trouverois. Je ne puis exprimer la joie que je ressens de ce qu'elle ne m'a point trompé. Venez délivrer la Princesse, & vous venger d'un Rival aussi redoutable que Dondin.

Prenany avoit écouté tranquilement le récit d'Agis: mais comme chacun est ému de différens objets, une seule circonstance le frapa. Quoi! dit-il, Feslée ne peut manger de petits pois, elle qui les aime à la folie? Tu me dis là une chose qui me chagrine plus que tout le reste. C'est la vérité, dit le Page, & la saison s'en passera sans qu'elle

ait eu la ſatisfaction d'en avoir. Je veux lui en porter, dit le Prince, ( il ſçavoit l'effet que produit ſur le cœur d'une femme une petite fantaiſie ſatisfaite ) nous en achéterons au premier village, & je trouverai bien moyen de les lui faire tenir malgré tous les Dondiniens du monde. Allons, partons dès ce moment, ajouta le Prince, & courons mériter ma grace & la Princeſſe, en délivrant Amazonie.

Cependant, dit Agis, n'avez-vous pas quelques adieux à faire dans la Ville que vous quittez ? Ma foi non, dit le Prince, cela nous retarderoit. Mais, reprit le Page, cela ne ſera pas trop poli. Bon, répondit Prenany, ce ſont des gens qui font gloire de ne rien ſçavoir, il faut leur laiſſer le plaiſir d'ignorer ce que je ſerai devenu. A ces mots, le Prince ſe leva, & ſe mit en marche avec Agis.

En chemin il demanda au Page s'il y avoit bien loin du lieu où ils étoient à Amazonie, & s'il ne falloit point paſſer par un déſert impraticable. Il y a au plus trente lieuës d'ici à la Ville, répondit Agis, & ſi vous avez paſſé par

un désert, vous avez pris le mauvais chemin. La route que j'ai suivie en venant ici, est charmante : on y trouve des bois, des fontaines & quelques villages, où l'on peut se reposer.

J'en suis charmé, dit Prenany : cela me faisoit de la peine de traverser ce détestable désert par où je suis venu. Ils arriverent peu de temps après dans un village, où ils se reposerent, & le Prince acheta un demi boisseau de pois verts, qu'il mit dans ses poches.

---

## CHAPITRE XIII.

*De la rencontre que fit Prenany en retournant à Amazonie.*

A Peine Prenany & Agis eurent-ils perdu de vuë le village où ils s'étoient reposés, qu'ils entrerent dans un grand bois, dont les arbres garantissoient du soleil le plus ardent. Les herbes à l'abri de ces épais feuillages conservoient toute leur fraîcheur, & les fleurs champêtres mêloient leur émail à cette tendre verdure. Le silence qui

regnoit dans ce beau séjour n'étoit intérompu que par le doux frémiſſement des feuilles que les zéphirs agitoient, & par le chant de mille oiſeaux animés par le printemps.

Quelle différence il y a, dit Prenany enchanté, entre ces ombrages charmans & les rochers affreux que j'ai trouvés en quittant Amazonie! Que les chemins qui conduiſent vers l'objet que l'on aime, ſont remplis d'attraits, & que ceux qui en éloignent, ſont triſtes!

Nos Voyageurs ayant marché quelque tems, entendirent le murmure d'un ruiſſeau, qui les attira. Ils trouverent une eau plus claire que le criſtal, qui formoit, en tombant d'un rocher, le bruit qu'ils avoient entendu. Ils virent un jeune homme habillé legérement, qui dormoit étendu ſur l'herbe: il avoit à côté de lui un tambourin, & tenoit une flute dans la main gauche. A quelques pas de lui dormoit auſſi une jeune fille charmante. Ses cheveux blonds étoient ornés de fleurs & de pierreries, ſa robe legere marquoit une taille déliée, & laiſſoit voir tout ce qu'on pouvoit montrer d'une gorge naiſſante &

plus blanche que la neige ; sa jupe, qui s'étoit relevée par hazard, laissoit paroître à moitié une jambe délicate & parfaitement bien chaussée: & elle avoit sous sa main une jaretiere, qu'elle avoit apparemment ôtée lorsqu'elle avoit voulu s'endormir.

Le Prince & son compagnon demeurerent charmés de ce spectacle. Prenany s'approcha doucement de la Nymphe, il tira la jaretiere de dessous sa main, sans qu'elle le sentît, & la baisa avant que de la laisser considérer à Agis. Il oublia sans doute pour ce moment sa chere Feslée, & voilà comme sont faits tous les amans. Quelqu'épris qu'ils soient d'une maîtresse, l'objet présent les séduit d'abord. Ils ne croient pas être infideles pour cela, & pensent que sans cette legéreté il faudroit renoncer au monde. Mais s'ils y faisoient réflexion, ils sentiroient que cela n'est point pardonnable, & que quand on a fait un choix, il ne faut plus regarder qui que ce soit dans l'univers.

Le jeune Page n'étoit pas moins ému que le Prince à la vuë de cette jeune personne. On ne sçauroit deviner quel

étoit ſon deſſein, & ce qu'il auroit prétendu faire : mais il ſouhaitoit de tout ſon cœur que le jeune homme qui dormoit à quelque diſtance d'eux, n'y eût pas été. Son cœur lui conſeilloit d'éveiller la Nymphe, mais il craignoit de la perdre, ſi elle les appercevoit : il falloit donc ſe contenter de la regarder ; & c'eſt ce qu'il faiſoit avec des yeux pleins de feu, lorſque Prenany & lui entendirent rire derriere eux, & battre des mains. Ils tournerent auſſitôt la tête, & virent un Satyre, qui les effraya ſi fort, qu'ils firent un cri. Ne vous étonnez point, leur dit le Faune d'un air railleur : je regarde cette Nymphe auſſi-bien que vous, cela ne diminuë point votre part.

Au bruit que fit cette converſation la Nymphe & le jeune homme s'éveillerent. La Nymphe chercha d'abord ſa jaretiere, & voyant Prenany qui la tenoit, elle s'approcha de lui galamment, la prit de ſa main avec une grace charmante, la remit adroitement, tandis que Prenany & le jeune Page ſe baiſſoient pour lui aider, & fit ſigne au jeune homme qui l'accompagnoit, de jouer.

Il n'eut pas plûtôt commencé, qu'elle se mit à danser avec toute la legéreté & toute la grace imaginable. Prenany & son compagnon ne purent s'empêcher de sauter aussi en la voyant, & trois Satyres, qui se joignirent au premier qui avoit paru, acheverent de faire un ballet charmant.

Cette danse avoit déja recommencé trois fois, & la Nymphe alloit encore faire signe au tambourin de continuer, lorsque le Prince lui dit tout essouflé : Votre danse est divine en vérité; mais il est fatiguant de vous voir, si l'on est obligé de danser en même temps que vous. Il faut pourtant qu'il y ait un charme inconnu qui y contraigne : car je ne puis m'en empêcher. Donnez-nous quelque relâche, je vous prie : vous devez avoir besoin de vous reposer aussi-bien que nous.

Je le veux bien, répondit gracieusement la Nymphe ; mais c'est seulement pour vous faire plaisir : car à mon égard j'aime si fort la danse, & j'y suis si accoutumée, que je ne puis me lasser. Cependant, dit-elle, en changeant de discours, je sens que j'ai appétit : vous

mangerez bien aussi un morceau. Allons, dit-elle aux Satyres d'un ton de Maîtresse, apportez-nous ici des rafraîchissemens.

Les Satyres disparurent aussi-tôt, & revinrent un moment après avec des plats chargés des viandes les plus délicates; les patisseries les plus exquises, & les plus beaux fruits : ils apporterent aussi des flacons remplis de vins différens & de diverses liqueurs; & après qu'ils eurent étendu un tapis sur l'herbe, la Nymphe se mit entre Prenany & le jeune Page; le Joueur de flute & les Satyres se placerent vis-à-vis d'eux.

## CHAPITRE XIV.

*Qui étoit la Nymphe que Prenany avoit rencontrée, & de la nouvelle maniere de voyager qu'elle lui enseigna.*

PEndant le repas, la jeune Nymphe donna l'essor à tous ses charmes, & fit briller son esprit en plusieurs Langues différentes : elle parla Azinien au jeune Prince, qui commençoit à enten-

dre ce langage, & elle rioit de ce que les autres qui ne l'avoient jamais appris, n'y comprenoient rien, comme si c'eût été la plus belle chose du monde. Elle versoit du vin & des liqueurs au jeune Prenany & à Agis, & tâchoit par son exemple d'exciter tout le monde à la joie. Elle chanta les chansons les plus vives & les plus gaies, & fit voir que si elle dansoit à merveille, elle s'acquittoit aussi bien du reste lorsqu'il le falloit.

Prenany & le jeune Page étoient enchantés. Pour le Joueur de flute, il ne disoit mot, non plus que les Satyres, qui se contentoient de regarder la Nymphe avec des yeux ardens, & que le vin & les liqueurs enflamoient encore.

Après que l'on eut passé un temps considérable dans ces plaisirs, la Nymphe prit soudain un petit air triste qui fit évanouir toute la joie. Elle se frotta un peu le front avec le bout des doigts, & dit aux Satyres avec un souris languissant : Je me sens un violent mal de tête : je vous prie, laissez-moi un peu tranquile. Pour vous, dit-elle au Prin-

ce & à son compagnon, demeurez, j'ai affaire de vous. Les Satyres, sans répliquer, se retirerent en faisant chacun une grande révérence avec leur pied de bouc.

Dès qu'ils furent partis, la Nymphe reprit toute sa gaité. Le jeune Prenany en fut surpris : Quoi ! lui dit-il, je craignois pour vous une migraine violente. Bon, dit la Nymphe, ne voyez-vous pas que ces vieux Bouquins m'ennuyoient : on les souffre tant qu'ils sont nécessaires ; dès qu'ils ne sont plus bons à rien, on les congédie.

Outre cela, ajouta la Nymphe, j'ai bien des secrets à vous révéler : C'est pour vous seul que je suis dans ces lieux, j'ai connu votre amour pour Feslée dans un des premiers repas que vous donna un jeune Magistrat d'Azinie : vous pouvez vous souvenir d'une jeune Brune qui chantoit alors avec vous. Je ne vous aurois pas assurément reconnuë, dit Prenany, vous aviez ce jour-là les cheveux extrêmement noirs : aujourd'hui vous êtes d'un blond argenté le plus beau du monde. C'étoit pourtant moi-même, reprit la Nymphe, & c'est l'a-

grément des cheveux blonds, de pouvoir être déguisés : les Brunes n'ont point ce privilege.

Lorsque j'eus donc appris votre passion, continua la Nymphe, j'ai voulu connoître votre Maîtresse, & l'ai trouvé si digne de vous, que j'ai résolu de vous réunir. Tandis que je formois ce projet, j'ai sçu que vous aviez un rival dans le Roi Dondin, & qu'il tenoit votre Princesse assiégée. La témérité de ce petit Monarque m'a révoltée. Je veux délivrer votre Princesse, & renvoyer Dondin dans son Royaume.

Cela vous sera facile, dit Agis avec précipitation, vous n'avez qu'à vous offrir aux yeux de Dondin, il sera si charmé de vous qu'il abandonnera la Princesse, & la cédera à Prenany.

Vous raisonnez comme un Page, dit la Nymphe d'un air de pitié, vous ne songez pas que vous me mettez au-dessus de Feslée, & que vous l'offensez aussi-bien que son Amant.

Agis rougit de la mauvaise réception que fit la Nymphe à son discours galant. Lorsque j'ai vu, reprit-elle, que Feslée vous faisoit chercher, j'ai ensei-

gné à ce jeune homme l'endroit où vous étiez .... Quoi ! dit Agis en l'interrompant, vous êtes cette jeune villageoiſe que je trouvai hier au ſoir? Hé, taiſez-vous, dit la Nymphe en hauſſant les épaules, je m'étois métamorphoſée en payſane, je ne l'étois pas pour cela: j'ai bien d'autres ſecrets que vous ignorez, & je fais bien d'autres changemens.

Vous ne douterez pas de mon pouvoir, dit-elle au Prince, quand vous ſçaurez que je ſuis la Fée Cabrioline, la plus vive & la plus adroite de toutes les Fées qui aient jamais paru: je ſçais changer tous les métaux en or, le criſtal & le verre en diamans & en rubis, je rajeunis un vieillard, je rends un jeune homme plus caduc que ſon ayeul, & cela ſans emprunter le ſecours de la Magie, mais par la force d'un génie ſupérieur qui m'anime.

Que ces talens ſont adorables, dit Prenany, & que je vous ai d'obligation de les vouloir employer pour moi ! Mais je meurs d'impatience de revoir ma Princeſſe, que faut-il que je faſſe pour obtenir ce bonheur?

Il faut que nous partions tout-à-

l'heure, dit Cabrioline, mon Joueur de flute va nous exciter par la vivacité de ſon tambourin, & tout en danſant nous arriverons à Amazonie : nous n'avons que pour cinq heures de chemin. Je ne vous dis pas les moyens que j'emploierai pour vous défaire de Dondin, mais croyez que vous ſerez content.

Ah ! dit Agis, qui craignoit la Fée, parce qu'elle l'avoit repris deux fois, pardonnez-moi la liberté que je prens, ſi je vous fait remarquer que nous allons nous fatiguer ſi fort que nous n'en pourrons plus. Quoique nous ayons fait un bon repas, une danſe de cinq heures dont vous nous menacez, nous donnera une faim effroyable, & l'on ne trouve pas toujours des Satyres en ſon chemin.

Hé bien, dit la Fée, ſi vous êtes ſi délicat, prenez les maſſepains qui ſont dans cette corbeille, & les emportez. Nous autres Fées danſantes, avec un biſcuit & deux verres de vin, nous danſons la valeur de quinze lieuës.

En achevant ces paroles elle ſe leva, tandis qu'Agis exécutoit ſon conſeil; elle fit ſigne de la main au Joueur de flute,

flute, qui commença une Provençale, & chacun en battant l'entrechat, prit le chemin d'Amazonie.

Ils avoient voyagé de cette ſorte pendant quatre heures, & avoient fait plus de vingt lieuës, lorſque le jeune Page tout hors d'haleine ſe laiſſa tomber ſur l'herbe, & s'écria qu'il n'en pouvoit plus. Le Tambourin ceſſa un moment de jouer, & la Fée auſſi-bien que le Prince s'arréterent.

Ah! dit Agis d'un ton lamentable, n'allons pas plus loin, je vous prie, je ſuis prêt à mourir de laſſitude : je vois que Prenany ne peut plus ſe ſoutenir ſur ſes jambes, & votre Joueur de flute lui-même eſt tout en eau.

Il eſt vrai, dit le Prince, qu'il y a long-temps que nous ſautons : j'ai grande envie de rejoindre ma Princeſſe; mais il vaut mieux arriver plus tard, que de nous livrer aux ennemis quand nous n'en pourrons plus. Vous êtes en vérité plus foibles que des femmes, dit en riant Cabrioline, c'eſt un jeu pour nous de danſer depuis cinq heures juſqu'à neuf, & nous nous repoſons après cela à courir dans une promènade.

Mais puiſque vous voulez vous arrê-ter, nous ſommes tout proche du Château d'un de mes amis; je ne crois pas qu'il y ſoit, mais cela n'empêchera pas que nous n'y ſoyons bien reçus.

Allons-y, dit Prenany, je ne crois pas que nous ſoyons loin d'Amazonie; & quand nous nous ſerons un peu tranquiliſés, nous y ſerons bientôt.

Amazonie, dit la Fée, eſt tout au plus à quatre lieuës d'ici, & nous y ſerions dans une petite demie-heure, ſi vous vouliez. Non, non, dit Prenany, ce n'eſt pat tant à cauſe que je ſuis las, que je déſire de me repoſer, que parce que j'ai des pois verts dans mes poches pour donner à la Princeſſe, & que de ſauter ſi long-temps, cela pourroit les flétrir. Dès que cela eſt ainſi, dit la Fée, il faut aller au Château. C'eſt bien dit, répondit le Page, demain nous ferons une petite journée, & cela ſera dans la regle : on danſe tout au plus quatre fois par ſemaine de la force dont nous avons danſé aujourd'hui, s'il falloit recommencer tous les jours, il n'y a perſonne qui pût y réſiſter.

Auſſi-tôt la Fée alloit faire ſigne au

jeune homme de recommencer à jouer; mais le Page l'arrêtant par le bras: Ah! marchons, dit-il, de grace, à l'ordinaire jusqu'à la maison de votre ami: supposez pour un moment que ce soit là la promenade à laquelle vous vous reposez, après avoir dansé toute l'après-dînée.

La Fée y ayant consenti, le jeune homme mit sa flute dans sa poche, tourna son tambour derriere ses épaules; & nos Voyageurs s'étant un peu détournés du chemin qu'ils suivoient, ils arriverent bientôt à un Château magnifique.

---

## CHAPITRE XV.

*Choses intéressantes qui se passerent au Château où la Nymphe conduisit Prenany, & dans lesquelles il n'eut que peu de part.*

QUand ils furent dans la cour, il se présenta quelques domestiques qui connoissoient la Fée, & qui vinrent au-devant d'elle. Je sçais, leur dit Cabrioline, que votre Maître n'est pas ici,

mais cela n'empêchera pas que nous ne nous y reposions cette nuit : ouvrez-nous les appartemens, & faites-nous apprêter à souper.

Nos Voyageurs furent introduits dans un grand sallon, où les meubles les plus précieux & les bijoux les plus rares éclatoient de toutes parts : ils se mirent chacun sur un grand canapé : pour l'infatigable Fée, elle s'amusoit devant une glace de quatre-vingt-seize pouces, à répéter un nouveau pas qu'elle avoit inventé en chemin.

La nuit ne tarda pas à venir : on aluma tous les lustres, & la lumiere fit paroître dans tout leur éclat les peintures les plus rares & les dorures les plus recherchées dont le plafond étoit orné. Le souper que l'on servit presque aussi-tôt, fit cesser tout-à-fait la danse de Cabrioline, & l'on se mit à table. Prenany tout occupé du plaisir que l'on ressent quand on approche de l'objet qu'on aime, ne mangeoit presque pas : pour le Page, il faisoit à merveille honneur à la fête; le Joueur de flute bûvoit comme quatre; & Cabrioline ne faisoit que ronger de petits os, de peur de se gâter la taille.

La charmante Fée auroit animé le deſſert encore plus qu'elle n'avoit fait le repas du matin, ſi Prenany n'avoit pas demandé permiſſion de ſe retirer. La Fée le congédia gracieuſement juſqu'au lendemain, & on le conduiſit à un appartement magnifique, où il ſe mit au lit, & s'endormit en penſant à ſa Princeſſe.

Pour Agis, il étoit, malgré ſa laſſitude, charmé des attraits de Cabrioline. Elle recevoit mieux ce qu'il diſoit, qu'elle n'avoit fait le matin. Un deſſert illuminé eſt un temps bien favorable auprès d'une Belle. L'éclat des bougies éveille le plaiſir qui ne va jamais ſans la liberté, tout s'anime, tout rit dans ces momens vifs : il eſt impoſſible qu'un bel objet prenne alors ſon ſérieux contre un homme aimable qu'elle a vu toute la journée, les moindres ſaillies ſont ſpirituelles, & tous les geſtes ſont galans. La Fée ayant ſecoué au nez d'Agis ſon verre nouvellement rinſé, il lui lança avec le bout des doigts qu'il trempa dans le ſien, quelques goutes de vin de Champagne, & lui eſſuya la gorge, moitié avec la main, moitié avec ſa ſer-

viette, tandis qu'elle s'essuyoit le visage : s'étant avisée de le chatouiller pour le punir, il voulut avoir sa revanche; & leurs visages s'étant approchés à force de rire, la Fée ne fit pas semblant d'en rien sentir.

Sans le Joueur de flute, qui étoit toujours assis au bout de la table sans dire mot, le jeune Page imaginoit des malices bien plus jolies; mais enfin il fallut se séparer jusqu'au lendemain. Le Page se retira dans la chambre où on le conduisit, & la Fée dans l'appartement qu'elle occupoit ordinairement dans le Château.

Agis fut quelque temps occupé des attraits de Cabrioline ; mais enfin le sommeil l'emporta sur l'amour, & il s'endormit. S'étant éveillé d'assez bonne heure le lendemain, il résolut de la chercher, & de connoître jusqu'à quel point il lui pourroit être agréable. La vivacité de la jeune Fée, sa bonne humeur, les petites libertés qu'elle lui avoit permises la veille à la fin du repas, le remplissoient d'espérance. Plein de ces idées charmantes, il s'habilla promptement, & sortit de sa chambre, dans

le desſein de viſiter tous les appartemens du Château.

Dans la premiere chambre qu'il rencontra, il trouva le Joueur de tambourin, couché tout habillé ſur un lit de repos, & qui ronfloit de toute ſa force : il ſe garda bien de l'éveiller. Maudit Fifre ! dit-il en lui-même, puiſſes-tu dormir toute la journée, & nous laiſſer marcher à notre aiſe. S'il n'eût pas eu peur de fâcher Cabrioline, il lui auroit dérobé ſa flute qui ſortoit de ſa poche ; mais il n'en fit rien, parce qu'il ne ſçavoit pas comment elle prendroit la choſe.

Ayant quitté doucement le Fluteur, il entra dans un appartement composé d'une enfilade de pluſieurs chambres. Les rideaux des fenêtres n'étoient qu'à moitié fermés, & n'ôtoient que ce que le jour a de trop ébloüiſſant. Son cœur fut agité à cette vuë : Ah ! dit-il en lui-même avec une douce émotion, c'eſt ici ſans doute l'appartement de la Fée : je vais revoir cet objet aimable, mais je vais peut-être m'attirer ſa colere. Il s'avança pourtant en faiſant le moins de bruit qu'il lui fut poſſible, & ſe trouva

dans une chambre toute dorée, mais qu'il ne s'amusa pas à considérer : il vit dans un petit lit d'été des plus riches & des plus galans, la charmante Fée endormie.

Les rideaux du lit étoient suspendus en l'air avec des cordons d'or & de soie, & la courtepointe legere qui couvroit la Fée, avoit pris une forme dont Agis étoit enchanté. Il considéra quelque temps ce charmant spectacle; mais comme il étoit seul, il se hazarda de toucher la Fée, dont l'épaule nuë paroissoit hors du lit.

Cabrioline se réveilla à moitié, & ses bras qu'elle étendit en se retournant, laisserent voir la gorge charmante qu'Agis avoit si fort admirée la veille. Il marchoit sur la pointe du pied, incertain s'il devoit se retirer, lorsque la Fée demanda d'une voix foible, qui étoit dans sa chambre ? Le jeune Page trembla, ne sçachant quel accueil elle alloit lui faire; mais il se rassura bientôt, quand la Fée soulevant sa tête sur son bras, lui dit avec un souris gracieux : Quoi ! c'est vous, Agis ? Vous vous êtes levé de bon matin, pour un homme aussi fa-

tigué que vous me le parûtes hier.

Charmante Fée, dit Agis, ne me faites plus la guerre : ce que vous me dites hier pendant la journée, m'a fait toutes les peines du monde : mon ſeul déſir eſt de vous plaire, & rien ne me chagrinera plus que de n'y pas réuſſir. Ah ! dit la Fée d'un air riant, je ne voulois que badiner : toutes les femmes n'ont-elles pas leurs petits caprices ? Mais ſi je vous ai fâché, faiſons la paix, ajouta-t-elle, en lui tendant la main : quelles conditions voulez-vous y mettre ? Si je vous demandois, dit Agis en s'approchant, la permiſſion de baiſer cette belle main que vous me préſentez ? . . . . Vous l'avez tant baiſée hier, dit la Fée, je ne vous la refuſerois pas davantage aujourd'hui. Si j'étois plus téméraire, dit Agis, & que votre belle bouche. . . . . N'achevez pas, dit la Fée, cela ne ſe permet jamais ; cependant, comme vous êtes jeune, on pourroit vous pardonner. Il faudra donc que vous me pardonniez, dit Agis en l'embraſſant avec tranſport. Mais, dit la Fée en lui prenant le bras, votre main ſur ma gorge, n'eſt pas de notre marché ;

voyons, aſſeïez-vous ſur mon lit, & ſoyez ſage, je veux ſçavoir un peu quelle eſt votre conduite : vous êtes jeune, vous êtes beau comme l'Amour, je parie que quelque vieille de la Cour d'Amazonie eſt amoureuſe de vous. Vous avez deviné, dit Agis en s'aſſeïant près de la Fée: la Gouvernante de Feſlée eſt amoureuſe de moi, elle me fait mille careſſes, me prend tout l'argent que je puis avoir pour me le ménager, & m'aſſure que quelque jour..... Ah ! vous êtes trop charmant, mon cher Agis, dit la Fée en éclatant de rire, ne parlons plus de cet amour-là : je vois, ſans que vous m'en diſiez davantage, que c'eſt là votre premiere inclination. C'eſt la vérité, dit le Page, comme je n'ai jamais vu qu'elle, elle eſt la premiere que j'aie aimée. Vous avez le cœur naturellement tendre, dit la Fée, je vous en eſtime davantage. Mais regardez-moi, ajouta-t-elle, n'aimeriez-vous pas mieux une jeune perſonne, vive, enjouée, qui me reſſemblât, par exemple ? Ah ! répondit Agis en prenant les mains de la Fée, une perſonne qui vous reſſembleroit, me ſeroit plus chere que

ma vie : je ferois tout pour elle ; & si j'espérois d'en être aimé, rien ne seroit comparable à mon bonheur. Mais prenez garde, dit la Fée, en montrant à Agis une de ses jambes à moitié découverte, vous ne vous appercevez pas que vous glissez de dessus mon lit, & que vous emportez toute la couverture avec vous. Pardonnez-moi, charmante Nymphe, dit Agis : auprès de vous, on ne se connoit plus ; pour expier ma faute, il faut que je baise ce petit pied qui danse si bien. Mais en vérité, vous n'êtes pas sage, dit la Fée : je me fâcherai, si vous n'y prenez garde. Puisque vous êtes levé, dit-elle en changeant de discours, voyez-donc à la pendule, quelle heure il est. Il est près de neuf heures, dit Agis, après y avoir regardé. Ah ! dit Cabrioline d'un air languissant, c'étoit bien la peine de m'éveiller si-tôt pour des folies ! On n'entre jamais dans mon appartement qu'à midi : vous m'obligerez de me lever, quoique j'aie encore envie de dormir : allons, retirez-vous, dit-elle foiblement, que je sonne, afin qu'on vienne m'habiller. Pourquoi vous lever plûtôt

qu'à l'ordinaire, dit Agis ? Vous n'avez qu'à vous rendormir, je me tiendrai dans votre appartement, ſans faire de bruit, & j'aiderai enſuite à votre toilette. Oh ! dit la Fée, ſi vous reſtez, il faudra que vous ſortiez avant que l'on entre ici. Je ſortirai quand vous voudrez, dit le Page. Vous avez donc envie de me voir dormir, reprit la Fée : je ſuis preſque curieuſe d'éprouver ſi vous ſerez tranquile. Mais cet appartement eſt tout ouvert : ſi quelqu'un venoit par hazard, que diroit-on de vous trouver auprès de moi ? Allons, il faut que vous vous en alliez. Hé bien, dit Agis avec vivacité, je m'en vais fermer la porte, perſonne ne pourra nous ſurprendre. Tirez-donc la clef ſans faire de bruit, dit la Fée, que l'on ne s'apperçoive pas que vous êtes entré ici. Agis plein de joie alloit à la porte pour la fermer, lorſque le Joueur de flute entra, toujours avec ſon tambour & ſon fifre.

Les bras en tomberent de dépit au pauvre Agis. La Fée demanda, d'un air qui marquoit qu'elle n'étoit pas trop contente, ce qu'il vouloit. Prenany demande ſon compagnon, dit le Fluteur

d'une voix rauque & d'un air bête, & qui le parut encore plus qu'il ne l'étoit à Agis : il a quelque chose à lui dire, & m'a envoyé ici, tandis qu'il va d'un autre côté, pour tâcher de le trouver. Et sçavez-vous ce qu'il lui veut, dit Cabrioline d'un air impatient ? Il demande, reprit le Tambourin, qu'il vienne avec lui dans les jardins, pour vous cueillir un bouquet. Hé morbleu, dit le Page, n'étiez-vous pas assez de deux pour cela ? Croyez-moi, mon cher, allez choisir des fleurs avec lui : la Fée ne veut que des roses, mais qu'elles aient toutes les feuilles en nombre impair. Ayez soin de les bien compter, & vous les lui apporterez ensuite.

Le Joueur de flute alloit partir ; la joie & l'espérance renaissoient dans le cœur du jeune Page, quand Prenany se présenta à son tour. Pardonnez-moi, dit-il, charmante Fée, si j'entre sans votre permission, il y a une heure que je cherche Agis : j'ai prié ce jeune homme de l'avertir, & il ne vient point me rejoindre. Hé bien, dit la Fée en riant, le voilà enfin trouvé : vous devez être hors d'inquiétude. En disant ces mots,

elle tira le cordon de la ſonnette ſi fort, qu'elle penſa tout rompre : deux femmes de la maiſon entrerent, la Fée congédia les trois jeunes gens, & leur promit qu'elle iroit les rejoindre dans le parterre, dès qu'elle ſeroit habillée.

Quand ils furent dans les jardins, Prenany, qui voyoit l'air triſte du jeune Page, & qu'il hauſſoit de temps en temps les épaules, lui demanda ce qui pouvoit cauſer ſon chagrin. Ah, dit Agis d'un air bruſque, ne parlons pas toujours de la même choſe. Mais, dit Prenany, c'eſt la premiere fois ... Hé bien, changeons de diſcours, dit Agis en l'intérompant, & cueillons donc un bouquet pour la Fée, puiſque cela eſt ſi preſſé.

Le dépit d'Agis ſe diſſipa pourtant par le plaiſir qu'il goûtoit en ſongeant que la Fée ne le haïſſoit point : la vuë des beaux lieux où il étoit, lui rendit bientôt toute ſa gaité. Prenany n'étoit pas moins enchanté que lui de la beauté & de la grandeur des jardins où ils étoient. Le parterre ſeul pouvoit occuper tout un jour : la variété & l'aſſortiment des fleurs étoient incroyables: des

orangers auſſi blancs que la neige répandoient une odeur délicieuſe : les ſtatuës du marbre le plus rare ſembloient des perſonnes vivantes, que l'art magique avoit rendu immobiles : enfin, les eaux qui paroiſſoient ſous mille formes différentes, mêloient un continuel murmure au chant d'un nombre infini d'oiſeaux de couleurs ſi belles & ſi variées, qu'il ſembloit que les fleurs ſe miraſſent dans leurs plumes.

Quand Prenany & ſon compagnon eurent cueilli des fleurs en ſe promenant, ils virent paroître la Fée ſur le perron du Palais. Elle étoit encore plus éclatante que la veille; un corps étroit lui marquoit la taille, & elle avoit une jupe de couleur de roſe garnie de réſeau vert & argent, dont les feſtons étoient attachés avec des boutons d'émeraudes entourés de carats : elle avoit ajouté des diamans à ſa cœffure, & l'avoit ornée d'une guirlande de fleurs qui badinoit ſur ſon ſein. Sa chauſſure répondoit à ſon ajuſtement, & n'ôtoit rien à la fineſſe du plus joli pied du monde.

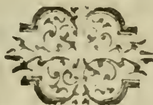
Quand elle parut, le Joueur de flute

s'éloigna ſans rien dire : ce qui fit grand plaiſir à Agis, qui ne pouvoit le ſouffrir. Prenany & le jeune Page s'avancerent au-devant de la Fée, & lui préſenterent chacun un bouquet : elle les prit d'un air obligeant. Elle ſentit celui d'Agis ; il crut même remarquer qu'elle le baiſa : & les ayant joints enſemble, elle les attacha à ſon côté, pour finir ſon ajuſtement.

Prenany impatient de délivrer ſa Princeſſe, demanda s'ils alloient bientôt partir. Nous n'avons pas beſoin de nous preſſer ,dit la Fée : nous n'aurions que pour une demie-heure de chemin, ſi nous le faiſions à pied ; nous n'en aurons que pour deux heures dans le char du Maître de ce Palais. Nous n'irons donc pas comme hier, dit le Page avec vivacité ? Non, dit la Fée, & c'eſt une bonne nouvelle que j'ai à vous annoncer. Le Maître de ces lieux a ici des équipages dont je puis diſpoſer : nous partirons tard, & il ſuffira d'arriver au Camp des ennemis quand le jour finira. J'en ſuis ravi, dit Agis en ſautant ; voilà la derniere cabriole que je ferai de la journée. Prenany

marqua aussi une grande joie de cette nouvelle, parce que cela devoit empêcher que le présent qu'il portoit à Feslée ne fût si fort cahotté.

Lorsque la Fée & ses Compagnons furent rentrés au Palais, on servit un dîner beaucoup plus superbe que n'avoit été le souper de la veille, qui n'avoit pas été prévu. On passa la meilleure partie du jour dans les plaisirs les plus vifs; jusques-là que l'on joua un Médiateur avec la Couleur favorite, les As noirs, le petit Chien, M'amie Margot, & les autres ornemens de ce jeu, sans oublier la Queuë. La Fée gagna plus de trois cens fiches, dont Agis perdoit la plus grande partie: mais la Fée refusa galamment de prendre son argent, & lui conseilla de le garder pour la Gouvernante de la Princesse.



## CHAPITRE XVI.

*Arrivée de la Nymphe & de Prenany au Camp du Roi Dondin, & où l'on voit que les gueux ſont auſſi contens que les riches.*

LOrſque le Soleil eut perdu un peu de ſon ardeur, la Compagnie monta dans une calêche, & ſur le ſoir elle arriva au Camp du Roi Dondin.

Les Sentinelles avancées demanderent le *Qui vive.* La Fée répondit qu'elle ſouhaitoit voir le Roi Dondin, & repréſenta que les Etrangers qui étoient avec elle, étant en ſi petit nombre, & deſarmés, ne devoient donner aucune crainte. On conduiſit la Fée & ſa ſuite à la tente du Monarque, mais il fallut qu'il fit les premiers pas, malgré ſa dignité, & qu'il en ſortît : car elle étoit ſi baſſe, qu'il n'y avoit que les Dondiniens qui y puſſent entrer.

La Fée lui fit un compliment ſur ſa valeur & ſur le motif de la guerre qu'il

avoit entreprise. Les autres Monarques, lui dit-elle, donnent des batailles, assiegent des villes, pour satisfaire leur orgueil ou leur cruauté : ces monstres inhumains, dignes d'être étouffés dès le berceau, sont l'horreur de la terre & les foudres les plus redoutables que les Dieux irrités font tomber sur les humains. Mais pour vous, Grand Roi, vous faites la gloire de votre siecle, & vous êtes pour les mortels le plus cher présent des Cieux. Vous n'entreprenez que la conquête d'un Cœur, & du Cœur d'une Princesse adorable. L'Amour seul arme votre bras, ce Dieu seul anime votre courage : que votre motif est noble, & que votre projet est galant ! C'est pour admirer des exploits entrepris dans une vuë aussi belle, que nous venons dans ce Camp du plus fameux Guerrier de l'univers, dans l'espérance que sa bonté pour nous égalera la grandeur de ses actions.

Le Roi parut flatté de ce compliment, que la Fée prononça sans rire, quoiqu'elle en eût grande envie. Le Monarque proposa aux Etrangers de

ſouper à ſa table, & ils accepterent cet honneur avec grand reſpect. Je ne vous ferai pas, dit le Roi, fort grande chere; mais vous ſçavez que dans un Camp les traiteurs ſont très-rares : au reſte, comme on dit : A la guerre comme à la guerre, le vin ne nous manquera pas, & nous nous mettrons de bonne humeur.

Auſſi-tôt on éleva, par ordre de Dondin, une tente plus haute que les autres; & le Roi y étant entré avec ſes principaux Seigneurs, la Fée y introduiſit Prenany & le jeune Page, & le Joueur de flute qui ſuivoit toujours. On ſervit le ſouper qui conſiſtoit en un gros dindon. C'eſt là mon mêts favori, dit Dondin, on dit même que nous aimons cette viande de pere en fils, & que c'eſt de là que nous tirons notre nom. On apporta des cruches pleines de vin, & le Roi s'étant mis au haut bout de la table, fit placer la Fée à côté de lui, & le reſte de la Compagnie s'aſſit chacun ſelon ſa fantaiſie.

Vous voyez, dit le Roi, que je vous tiens parole, & que nous ne ferons pas grande chere; mais vous m'avez ſur-

pris, & je n'ai pas eu le temps de faire des cérémonies : nous nous récompenserons sur le dessert. La Fée & ses compagnons qui sortoient d'un grand dîner, assurerent le Roy que ce qu'il leur présentoit, étoit suffisant; & le Joueur de flute, qui voyoit de quoi boire, ne s'embarrassoit pas du reste.

Pendant le repas, le Roi Dondin vanta fort la vie heureuse qu'il menoit, & prit à témoins ses Courtisans, pour sçavoir s'ils n'avoient pas tout sujet de se louer de leur sort. Je ne suis pas riche, dit-il, ni mes Sujets non plus; mais nous sommes contens de nous-mêmes : que nous faut-il davantage? Feslée a le plus grand tort du monde de refuser ma main & ma Couronne : en prenant bien notre systême, elle seroit la plus heureuse Princesse du monde.

Elle n'a pas raison, dit Prenany, avec un homme aimable les richesses sont inutiles.

Oh! vous voulez dire, reprit Dondin, que je ne suis pas beau; mais l'agrément du corps ne consiste que dans l'imagination : d'être fait d'une façon

ou d'une autre, cela n'eſt-il pas tout-à-fait indifférent ? Les boſſus ne ſont point à la mode dans de certains pays, les gens droits & grands ne ſont point de miſe dans le nôtre : de ſçavoir ſi nous avons raiſon ou non, c'eſt ce que perſonne ne peut décider ; parce qu'il ſera intéreſſé dans la diſpute, étant infailliblement droit ou tortu. Si Feſlée m'épouſoit, elle auroit un petit Prince boſſu : je ſuis ſûr qu'elle l'aimeroit à la folie, & qu'elle le trouveroit le plus joli du monde. Pourquoi ne veut-elle pas ſe donner ce plaiſir-là ?

Ces diſcours impatientoient ſi fort Prenany, qu'il n'oſa répondre, de peur de dire au Roi quelque bruſquerie.

Je ſuis de votre avis, dit Cabrioline, ſi tout le monde étoit ce que quelques gens appellent beau, il n'y auroit point de variété : on ne juge des choſes que par comparaiſon ; ſans la laideur ; il n'y auroit point de beauté. Les humains forment un grand tableau ; & les ombres dans une perſpective, ſont auſſi eſtimables & auſſi difficiles à ménager, que les jours & les couleurs éclatantes.

La penſée eſt juſte, dit Agis, & le

Roi qui fait l'ombre du tableau que nous repréſentons ici, eſt auſſi beau en ſon genre que cette Nymphe qui en fait le coloris le plus vif.

Cela eſt vrai, dit le Roi, & ce que l'on appelle un bel homme qui ſe croiroit au-deſſus d'un autre par cette raiſon, ſeroit auſſi ridicule que ſi le rouge ſe croyoit au-deſſus du noir.

Mais, dit Cabrioline, j'ai peine à être de votre avis ſur la richeſſe : l'opulence fournit occaſion de rendre ſervice aux autres ; elle fait naître une confiance qui fait briller l'eſprit; elle donne même un air de ſanté qui réjouit tout le monde.

Je trouve, dit le Roi, la richeſſe aſſez inutile : ſi nous ne rendons point de ſervice aux autres, en récompenſe nous n'avons d'obligation à perſonne : pour ce qui eſt de la confiance que donne la richeſſe, nous ſommes auſſi fiers que les autres, quoique nous ne ſoyons pas riches : à l'égard de la ſanté, c'eſt un préjugé, avec du vin de mon pays & un repas tel que celui-ci, je dors auſſi-bien que ſi j'avois ſoupé comme une Amazone.

Le bonheur, dit Agis, n'eſt pas quand on dort : un Empereur endormi n'eſt pas différent d'un miſérable qui dort auſſi; mais c'eſt quand on eſt éveillé, & que l'on boit, que l'on ſent la différence.

Parbleu! dit le Roi, qui penſa ſe fâcher, mon vin eſt excellent, même quand on eſt éveillé; demandez à ce galant qui eſt aſſis au bout de la table, (il parloit du Fluteur qu'il voyoit boire à coups redoublés : ) N'eſt-il pas vrai qu'il eſt bon ? Ah ! dit Agis, au lieu du Muſicien qui ne répondoit point, il l'auroit hier au ſoir trouvé bien meilleur encore : aujourd'hui il eſt malade, il n'a pas fait ſon exercice ordinaire.

Tout ce que je puis vous dire, reprit Dondin, c'eſt que nous nous trouvons aimables, nous nous eſtimons nous-mêmes, & cela nous ſuffit.

Il ne s'agit pas de s'eſtimer ſoi-même, dit Agis qui vouloit diſputer, cela n'eſt pas difficile : il faut ſçavoir ſi les autres s'en moquent. Je trouve, dit la Fée, que le Roi a raiſon : que ſert-il de charmer les autres, & de plaire à des

gens que nous ne connoiſſons point ? Chacun n'eſt-il pas à ſoi-même ſon meilleur ami ? Et quand on plait à ſes amis, ne doit-on pas être content ? Voilà ma penſée dans tout ſon jour, dit le Roi. Puiſque cela eſt ainſi, dit le Page, buvons-donc pour faire plaiſir à nos bons amis.

Pendant cette converſation, le dindon ne laiſſa pas de diſparoître. Allons, dit le Roi, que l'on change de ſervice. On exécuta aiſément ſon ordre, & le deſſert qui ſuivit le premier plat, étoit auſſi bien entendu que le reſte : il conſiſtoit en un grand fromage & un panier de noix. Le jeune Page tira de ſa poche les maſſepains qu'il avoit pris en quittant les Satyres, & en fit préſent au Monarque : ils étoient un peu broïés, mais on connut au viſage du Roi, que ce préſent lui faiſoit plaiſir ; il les mangea preſque tous, en diſant par un reſte de fierté, que cela n'étoit pas fort excellent, & qu'il s'en feroit très-bien paſſé.

Mais malgré les amuſemens que la Fée faiſoit naître à chaque moment par ſes diſcours & ſes chanſons, le petit

Monarque laiſſoit tomber ſa tête ſur ſon eſtomac, à force d'avoir envie de dormir. Cabrioline, qui avoit deſſein de paſſer la nuit à table, lui en fit la guerre : Quoi ! lui dit-elle, un Guerrier, & un Guerrier amant, doit-il connoître le ſommeil ? Songez que les actions des Rois ne peuvent être cachées ; & ſi la Princeſſe ſçait que vous ayez dormi ſi près d'elle, ſa froideur pour vous ſera bien fondée. Allons, dit-elle en prenant ſon verre, à la ſanté de la Princeſſe Feſlée. Chacun fit raiſon à Cabrioline, & on recommença à ſe mettre en joie.

Tandis que tout le monde étoit animé, Prenany toujours occupé de ſa Princeſſe, quitta la table ſous quelque prétexte, & alla au pied du rempart où il ſe mit à ſouffler de toute ſa force avec ſa ſarbacane les pois verts qu'il avoit apportés : il en tomba quelques-uns dans le foſſé, mais il en parvint plus de deux litrons dans la ville. Il avoit preſque vuidé toutes ſes poches, & il n'y en avoit plus qu'une où il en reſtoit quelques-uns, lorſque l'aurore commença à paroître. Prenany crai-

gnant d'être découvert s'il demeuroit plus long-temps, alla rejoindre le Roi, & se remit à table, sans que l'on s'apperçût de rien.

Dès que le jour parut, les Amazones allerent visiter le rempart, pour voir si les ennemis n'avoient pas fait quelque entreprise pendant la nuit, & trouverent les petits pois qui étoient semés. On courut sur le champ annoncer cette nouvelle à Feslée, qui vint elle-même voir cet événement extraordinaire : on les ramassa l'un après l'autre ; & après les avoir bien lavés, on en fit un plat pour le dîner de la Princesse.

Personne ne pouvoit deviner d'où ces pois étoient venus : les uns attribuoient ce présent à quelque prodige ; les autres croyoient que c'étoit une galanterie du Roi Dondin ; d'autres disoient qu'il ne faisoit ce présent à la Princesse, que pour lui donner plus de regret, quand elle s'en trouveroit privée, après en avoir eu une fois. Mais Feslée fut la seule qui devina juste : Ah, dit-elle à sa Gouvernante, je vois des petits pois, Prenany sçait

que je les aime, Prenany eſt certainement dans ces lieux.

---

## CHAPITRE XVII.

*Maniere de vaincre les ennemis ſans les battre. La Nymphe quitte Prenany après ſa victoire.*

CEpendant le Soleil ayant répandu ſa lumiere juſques dans la tente où le Roi Dondin étoit encore à table, il ſe leva à moitié endormi, & dit à la Fée qu'il vouloit abſolument s'aller coucher. J'y conſens, dit Cabrioline, mais je vous demande une grace, c'eſt d'entendre un moment un Joueur de flûte excellent que j'ai avec moi, & de me voir danſer un tambourin : dès que cela ſera fini, nous irons nous repoſer. On ne peut rien vous refuſer, dit le Monarque; mais ſongez que je ſuis très-délicat. Auſſi-tôt la Fée fit ſigne de la main au jeune homme, qui commença à faire raiſonner ſon tambour & ſon fifre.

Dès qu'Agis vit le ſigne que faiſoit

la Fée, & que ce maudit Tambourin alloit commencer, il ſortit de la tente avec précipitation, & ſe ſauva juſqu'à la Ville, où les ſentinelles l'ayant reconnu, le laiſſerent entrer.

Cependant Cabrioline ayant d'abord danſé ſeule un menuet dont le Roi fut enchanté, commença, ſans ſe repoſer, une Provençale très-vive avec Prenany, qu'elle prit par la main. Cela anima le Roi boiteux, il ſe mit auſſi à ſauter malgré lui, tous ſes Courtiſans l'imiterent; enfin, avant qu'il ſe fût paſſé un quart d'heure, toute l'armée étoit en branle, & les Capitaines & les ſoldats danſoient comme des perdus, ſans ſçavoir pourquoi. Les Amazones voyant ce ſpectacle de deſſus les remparts, étoient dans un étonnement extrême: mais Agis, qui ſurvint en ſe bouchant les oreilles, de peur d'entendre ce malheureux Fifre, leur donna une grande joie, en leur expliquant la vertu de la flute qui faiſoit danſer le Roi & ſon armée. J'ai, leur dit-il, danſé quatre heures de la ſorte, & nous avons fait plus de vingt lieuës pendant ce tems-là. J'en ai penſé cré-

ver, quoique j'aie de bonnes jambes. Comptez que si le Monarque boiteux ne meurt pas de lassitude, il sera si malade, qu'il n'aura plus envie de nous attaquer.

L'événement singulier de cette danse, où cinquante mille bossus sautoient tous ensemble, s'étant répandu dans Amazonie, le peuple accourut en foule sur les remparts, & on s'apperçut avec plaisir que l'armée s'éloignoit de la Ville. En effet, tous les Dondiniens étant boiteux du côté gauche, partoient toujours de ce pied-là, qui se trouvant plus court que l'autre, les entraînoit malgré eux du côté de leur pays.

Les Amazones les eurent bientôt perdus de vuë, & Cabrioline, que le Roi ne pouvoit quitter, menoit l'armée si grand train, qu'en moins de sept heures ils avoient fait plus de trente lieuës. Le chemin étoit semé de soldats moins robustes que leurs camarades, qui étoient tombés presque morts de lassitude. Prenany, qui avoit pris une leçon deux jours auparavant, & que la joie transportoit en songeant qu'il dé-

livroit ſa Princeſſe, étoit preſque auſſi infatigable que la Fée : mais enfin, Dondin n'en pouvant plus, tomba à terre de foibleſſe. Ah ! charmante Nymphe, dit-il d'une voix mourante, ceſſons cet exercice, je vous prie ; malgré ma complaiſance je ne ſçaurois vous ſuivre plus loin, & je ſerai malade plus de ſix ſemaines d'en avoir tant fait. Je croyois vous faire plaiſir, dit la Fée en faiſant ceſſer le Fluteur, Feſlée aime les bons danſeurs à la folie : je voulois vous apprendre une ſcience qu'elle chérit ; mais vous n'êtes pas digne d'elle, puiſque vous n'avez pas de goût pour cet art charmant. Ne revenez jamais à Amazonie, ajouta-t-elle d'un air fier, ou bien comptez que je vous ferai danſer.

Le Roi vit bien que la Nymphe ſe moquoit de lui, mais il n'eut pas la force de lui répondre, encore moins de la faire arrêter. Ainſi Cabrioline, Prenany & le Joueur de flute ſortirent ſans obſtacle d'entre ces miſérables Boſſus, & retournerent du côté d'Amazonie.

Quand ils furent un peu éloignés, ils ſe repoſerent ſur l'herbe à l'ombre

d'un petit bois qui se trouva dans leur chemin. Prenany remercia la Fée avec les expressions les plus vives, du service qu'elle lui avoit rendu. Je suis naturellement bienfaisante, dit la Fée, & je m'intéresse surtout pour les jeunes Amans. Je vous ai mis en état de fléchir la colere de la Reine d'Amazonie. C'est par vous que sa Capitale est délivrée d'un siege dangereux : elle ne pourra vous refuser le prix d'un si grand service. Mais je ne puis en faire davantage pour vous : il faut que je vous quitte, mon cher Prenany. Quoi ! vous voulez m'abandonner, dit le Prince, avant que je sois à Amazonie. Que deviendrai-je seul & sans votre secours ? Vous n'avez rien à redouter ici, dit Cabrioline ; quand vous rencontreriez quelques restes des troupes de Dondin, personne ne vous connoit pour ennemi de ce Monarque. Depuis que vous êtes sorti d'Amazonie, vous avez changé d'habit, & presque de langage : ainsi vous ne courez aucun danger. Pour moi, une affaire indispensable m'appelle en d'autres lieux. Adieu, mon cher Prenany, je puis vous assurer d'un

ſort heureux avec Feſlée, & vous ne devez pas deſeſpérer de me revoir encore. En diſant ces mots, elle préſenta la main au jeune Prince, qui la baiſa tendrement. Cabrioline prit enſuite la baguette dont le Joueur de flute battoit ſon tambour ; & lui en ayant donné un petit coup ſur l'épaule, elle diſparut avec lui.

---

## CHAPITRE XVIII.

*Du malheur que cauſa à Prenany ſon defaut d'attention, & comment il ſe trouva dans le pays des Vieilles.*

PRenany reſta ſeul, & quoiqu'il fût un peu fatigué de ſa victoire, mille penſées agréables ſe préſentoient à ſon eſprit. Il ſe figuroit la joie qu'auroit Feſlée de le revoir : il ſe flatoit d'être bien reçu de la Reine, & qu'elle ne pourroit lui refuſer le prix qu'il lui demanderoit. Au milieu de ces charmantes idées, le ſommeil s'empara de ſes ſens.

Mais à ſon réveil, il fut effrayé de ſe

trouver entre dix ou douze Dondiniens aſſis en rond ſur l'herbe, qui mangeoient un pâté. Ils ſe raſſura néanmoins en ſongeant que s'ils avoient voulu lui faire du mal, ils n'auroient pas attendu ſon réveil. En effet, celui qui paroiſſoit le plus conſidérable d'entre eux dit à Prenany d'un air familier: Hé bien, notre ami, avez-vous fait de beaux ſonges pendant votre ſommeil? Nous vous attendions toujours en buvant, voulez-vous prendre votre part de notre repas? Prenany, qui ne manquoit point d'appétit, accepta l'offre du Boiteux, & s'approcha de la compagnie. Comme il mangeoit avec vivacité, un des Dondiniens lui dit en riant: Vertuchou! comme vous avalez: il ſemble que vous ayez danſé comme nous, tant vous êtes affamé. Prenany parut ignorer ce qu'il vouloit dire, & là-deſſus on lui conta l'avanture de la danſe, qu'il ſçavoit auſſi bien qu'eux. Il parut en colere contre la Fée, & dit que ſi le Roi vouloit retourner à Amazonie pour ſe venger, il s'offroit à l'accompagner. Il y reviendra tout ſeul, s'il veut y retourner, dit le principal

de la troupe : pour moi, ſi on m'y retrouve jamais, je conſens de danſer le reſte de ma vie.

Après qu'on eut entiérement achevé les proviſions des Dondiniens, & vuidé un outre plein de vin, qu'ils avoient apporté, chacun ſe leva pour continuer ſa route. On demanda à Prenany de quel côté il portoit ſes pas ; il dit qu'il prétendoit aller du côté d'Amazonie ; les Boiteux dirent qu'ils retournoient dans leur pays. Ainſi, ils ſe diſoient adieu, & alloient ſe ſéparer bons amis, quand par malheur Prenany, en tirant ſon mouchoir, fit ſortir quelques petits pois, qu'il avoit laiſſés dans ſa poche, en quittant les rempars d'Amazonie.

Auſſi-tôt le Capitaine des Boſſus lui demanda d'un air bruſque, ce que cela ſignifioit. Prenany rougit & ſe troubla ; ſon embarras le perdit. Dondin avoit défendu, dit le Capitaine, qu'on portât des petits pois à Amazonie : il faut que vous ſoyez d'intelligence avec nos ennemis. Allons, dit-il à ſes ſoldats, conduiſons ce jeune homme à notre Roi. Tous les Boſſus ſauterent

aussi-tôt sur le pauvre Prenany, qui faisoit tous ses efforts pour se débarrasser de leurs mains. Il donnoit à droite & à gauche avec sa longue sarbacane, & seroit venu à bout de dissiper ces avortons, si l'un d'eux ne l'eût blessé par derriere avec sa pique. Prenany tomba sans connoissance & baigné dans son sang, & les Bossus fiers de leur victoire continuerent leur route pour arriver à Dondinie.

L'infortuné Prenany auroit infailliblement perdu la vie, si le hazard n'eût conduit dans cet endroit quelques paysans charitables, qui le porterent dans un hameau qui n'étoit pas éloigné. Le jeune Prince, en revenant de sa foiblesse, se trouva dans un petit lit au milieu de six vieilles femmes, dont la plus jeune avoit au moins soixante ans.

Ah! dit-il d'une voix foible, dites-moi, je vous prie, mes bonnes meres, qui m'a transporté ici, & apprenez-moi dans quels lieux je suis. Ne vous inquiétez point, mon fils, dit une des Vieilles en lui passant la main sous le menton; vous êtes ici en sure-

té, & rien ne vous manquera. Nous avons pansé votre blessure, qui n'est pas dangereuse, & avant qu'il soit trois mois, vous serez en état de marcher. Comment trois mois ! dit Prenany, j'aimerois autant mourir. Oh, cela n'ira pas là, dit une autre Vieille : je sçais ce que c'est que les blessures, & ma mere même sçavoit la recette d'un onguent qui guérissoit une coupure en moins de huit ou dix jours. Oh, j'ai raison, reprit la premiere Vieille, & je sçais par expérience qu'une pareille plaie est long-tems à guérir. J'ai vu le fils d'une de mes intimes amies, que vous avez aussi connuë, dit-elle à une de ses compagnes, nous avons tant joué à la Madame ensemble dans notre enfance, à telles enseignes, qu'elle avoit marié sa fille à un jeune homme dont le pere avoit un bien considérable, mais qui ne donna pas à son fils ce qu'il lui avoit promis en mariage. C'est ce qui fit que ce jeune homme se dérangea furieusement, & sa femme de son côté fit beaucoup parler d'elle : ce qui montra ce que peut le mauvais exemple. Car étant fille, c'étoit la personne

du monde la plus vertueuſe; mais il ſe peut que le monde eut tort de l'accuſer de coquetterie, car bien ſouvent on aime à gloſer ſur la conduite d'autrui, & l'on dit toujours plûtôt le mal que le bien, & cela par envie : ce qui eſt pourtant très-condamnable ; mais le monde eſt ainſi fait, & ne changera pas ſi-tôt. C'eſt donc pour vous dire que le jeune homme dont je vous parlois, fut bleſſé par un de ſes amis, je ne me ſouviens plus dans quelle rencontre : car les jeunes gens ſont ſi écervelés, qu'il leur arrive toujours quelque accident, on a beau leur repréſenter ..... Ah, Grands Dieux ! dit Prenany, je ſerai mort ou guéri avant que vous ayez fini votre hiſtoire. Hé bien, dit la Vieille, puiſque vous êtes ſi impatient, ce jeune homme fut cinq ſemaines ſans pouvoir ſortir. Cela ne prouve point que je ſerai trois mois, dit le Prince. Mais, ajouta-t-il, n'y auroit-il pas moyen de me tranſporter chez un Chirurgien ? j'ai peur de vous incommoder. Ho, vous ne nous faites aucune peine, dit la Vieille : ſoyez ſeulement tranquile, & tout ira

bien : nous vous tiendrons compagnie, & vous n'aurez pas beſoin de parler. Accroupie, dit-elle, en montrant une de ſes compagnes, ſçait toutes ſortes d'hiſtoires, qu'elle vous racontera, & Griſonante, ajouta-t-elle en montrant une autre Vieille, a eu dans ſon temps la plus belle voix du monde, & vous chantera toutes ſortes de chanſons.

La nuit vint pendant ces diſcours, les Vieilles allumerent de la chandelle : quelques-unes ſe mirent à jouer, & penſerent s'arracher le peu qui leur reſtoit de cheveux dans une querelle qui arriva ſur un coup. Accroupie s'endormit en repaſſant les hiſtoires qu'elle ſçavoit ; & Griſonante, pour amuſer le Prince, lui chanta quelques chanſons ſur l'entrée d'un Ambaſſadeur, qui s'étoit faite il y avoit plus de cinquante ans.

Accroupie s'éveilla à une nouvelle querelle qu'eurent les Vieilles pour le paiement de leur perte, & ayant entendu la fin des chanſons de Griſonante, elle vouloit conter au Prince les avantures de cet Ambaſſadeur, qu'elle

diſoit avoir vu à la Cour; mais la converſation fut interrompuë par l'arrivée d'une jeune Eſclave noire qui ſervoit les Vieilles.

La jeune Moreſſe dreſſa une table qu'elle couvrit d'une nappe & de ſix couverts avec autant de grands gobelets à l'antique : elle ſervit enſuite un ſouper aſſez abondant. Les femmes ſe mirent chacune à leur place; mais Accroupie, au lieu de s'aſſeoir ſur ſa chaiſe, prit un peu trop à côté, & tomba ſur le croupion.

La jeune Eſclave courut derriere elle pour la relever pardeſſous les bras, mais la Vieille en colere lui donna un coup de coude dans l'eſtomac, qui la la fit reculer cinq ou ſix pas. Vous êtes une maladroite, dit la furieuſe Accroupie, vous ne mettez jamais ma chaiſe à ſa place : je ſçais bien d'où cela vient, ajouta-t-elle en pleurant, j'ai promis quelque choſe après ma mort à cette miſérable fille, elle voudroit déja me voir bien loin : voilà ce que c'eſt que de faire du bien aux ingrats.

La vieille cependant vint à bout de ſe relever, & s'étant miſe à table, elle

ne cessa de gronder qu'elle n'eût chapitré toutes les Vieilles qui vouloient excuser la Moresse.

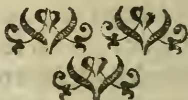
Sur la fin du repas, elles se mirent en belle humeur; & le vin leur ayant donné dans la tête, elles parloient toutes ensemble, & contoient chacune une histoire différente.

Accroupie, qui parloit des attraits de sa jeunesse, se fâcha de ce que l'on ne l'écoutoit pas: elle voulut montrer à Prenany combien elle avoit eu la gorge belle étant jeune, & en seroit venuë à bout, si elle n'eût été surprise par une toux violente, qui pensa la faire créver sur le champ. Ses amies se leverent pour la secourir: elle tenoit son gobelet plein de vin, qu'elle ne vouloit pas remettre sur la table, quoique ses compagnes lui criassent de le faire: elle en répandit la moitié sur l'une d'elles, qui lui arracha le gobelet de colere, & lui jetta le reste au visage.

La furieuse Vieille ne pouvant parler, voulut donner un coup de poing à celle qui l'avoit insultée. Mais l'autre en se reculant, renversa la table, & la chandelle qui tomba, fut éteinte. La

jeune Moresse l'ayant ramassée, souffla dessus, & la raluma. Chacune s'alla coucher, en disant qu'on le lui paieroit le lendemain ; & la jeune Esclave par l'ordre des Vieilles, demeura auprès de Prenany, pour le veiller pendant la nuit.

*Fin de la premiere Partie.*





# TABLE
# DES CHAPITRES
## Contenus dans la premiere Partie.

Fin de la Table de la premiere Partie.

HISTOIRE

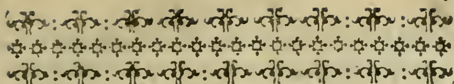
# HISTOIRE
## DU
# PRINCE SOLY,
*SURNOMMÉ*
# PRENANY,
## ET DE LA PRINCESSE
# FESLÉE.

*SECONDE PARTIE.*



A AMSTERDAM,
Aux dépens de la Compagnie.

M. DCC. XL.



# HISTOIRE DU PRINCE SOLY, SURNOMMÉ PRENANY, ET DE LA PRINCESSE FESLÉE.

## SECONDE PARTIE.

### CHAPITRE PREMIER.

*Comment Prenany fut guéri de sa bleßure, de quelle maniere il quitta les Vieilles, & revint à Amazonie.*

QUAND Prenany se trouva seul avec la jeune Esclave, il auroit ri de bon cœur du caractere de ces femmes, s'il n'eût pas été si ac-

cablé de sa foiblesse. Voilà, lui dit-il, une des belles sociétés que j'aie vuës de ma vie, c'est grand dommage qu'elle soit sur le point d'être détruite : demain sans doute ces Vieilles vont se séparer. Point du tout, répondit l'Esclave, elles se querellent ainsi presque tous les jours, & sont le lendemain meilleures amies que jamais. Je les en aime davantage, dit Prenany : si elles ont de la bile, en récompense on peut dire qu'elles n'ont point de fiel. Mais, instruisez-moi, continua-t-il, quelle est cette engeance de femelles ? Y en a-t-il beaucoup de semblables dans ce canton ? Tout ce hameau en est peuplé, répondit la Moresse, & elles ont des Domaines considérables aux environs. Celles qui viennent habiter ces lieux, ont gardé le célibat, ou sont demeurées veuves sans enfans : elles attirent auprès d'elles leurs neveux ou leurs autres parens, & leur promettent de leur laisser tout leur bien après leur mort, & jusques-là elles les font travailler à cultiver leurs terres, & exigent d'eux toutes sortes de complaisances. Mais depuis six mois que je

demeure parmi elles, j'ai vu ſouvent arriver qu'en mourant elles laiſſent ce qu'elles ont à leurs vieilles compagnes, pour qu'elles ſoient encore ſervies par ceux qui attendoient leur ſucceſſion; & ainſi ces pauvres parens, après bien des travaux & de l'ennui, ſe trouvent avoir perdu leur temps & leur peine.

Ils ſont bien dupes, dit Prenany, pour moi, je les abandonnerois bien vîte. C'eſt ce que ces jeune gens font quelquefois, reprit l'Eſclave; mais dans le grand nombre elles en trouvent toujours aſſez pour les ſervir, & lorſqu'on a paſſé quelque temps avec elles, on a de la peine à les quitter, parce qu'on s'imagine toujours qu'il n'y a plus que peu de temps à attendre pour être riche. Pour moi, ajouta la Négreſſe, elles me promettent de m'enrichir après leur mort, & en revanche elles me font enrager pendant leur vie; mais ſi je ſçavois où porter mes pas en les quittant, elles ne me trouveroient pas ici demain matin.

Si je n'étois pas bleſſé, dit Prenany, je vous offrirois un aſile à Amazonie, qui n'eſt pas éloignée d'ici. J'allois dans

cette Ville, lorſque j'ai été attaqué en chemin, & réduit dans l'état où vous me voyez. S'il n'y a que votre bleſſure qui vous retienne, dit la Moreſſe, je vais dans l'inſtant vous rendre auſſi vigoureux & auſſi ſain que vous étiez avant de l'avoir reçuë, mais promettez-moi que nous partirons tout-à-l'heure, & que vous ne m'abandonnerez point.

Prenany ne pouvoit croire que l'Eſclave eût le pouvoir de le guérir ſi promptement : il n'héſita point cependant à lui jurer qu'il ne la quitteroit pas, & qu'il ne demandoit pas mieux que d'abandonner pour toujours ces miſérables Vieilles. Auſſi-tot la jeune Eſclave tira de ſon ſein une petite pierre noire, qu'elle donna à Prenany, & lui dit de la mettre dans ſa bouche. Le jeune Prince exécuta l'ordre de l'Eſclave, & ſentit auſſi-tôt un frémiſſement inconnu, qui ſe répandit dans ſes veines; ſa bleſſure fut refermée, & ſa main, qu'il y porta, ne trouva plus aucune douleur : enfin, la force lui revint entiérement. Dans le tranſport de joie qui l'agita, il ne put s'empêcher d'em-
braſſer

braſſer la jeune Eſclave, en lui rendant le tréſor qu'elle lui avoit confié. Je vous dois la vie, lui dit-il, comptez ſur une éternelle reconnoiſſance. Ne faites point de bruit, dit l'Eſclave; je vais voir ſi nos Vieilles ſont endormies: habillez-vous pendant ce tems-là, & partons.

Dès que la jeune Eſclave fut ſortie, Prenany ſauta du lit, & s'habilla ſi fort à la hâte, qu'il mit ſes bas à l'envers. Il eut pourtant la préſence d'eſprit de retourner ſes poches, & d'ôter tous ces malheureux petits pois qui avoient penſé cauſer ſa perte. Il y a bien des gens qui, comme lui, ſongent aux accidens après qu'ils ſont arrivés. Il rencontra en ſortant de ſa chambre la jeune Eſclave, qui lui dit que les Vieilles ronfloient de toutes leurs forces: ils paſſerent ſans faire de bruit, & ſe mirent en chemin.

Quand ils furent un peu éloignés, & que Prenany ne craignit plus ces déteſtables Vieilles, il renouvella ſes remercimens à la jeune Moreſſe, il lui conta ſon hiſtoire, & l'inſtruiſit de ſon amour pour la Princeſſe Feſlée, auprès

de qui il lui promit de la placer. Il lui demanda ensuite quel étoit son nom, & de qui elle tenoit cette pierre inestimable dont elle s'étoit servie pour le guérir.

Ne me demandez point, lui dit l'Esclave, l'histoire de mes malheurs : elle n'auroit pas pour vous assez de charmes pour balancer la douleur que je ressentirois en vous racontant mes infortunes. Qu'il vous suffise de sçavoir que mon nom est *Zaïde*, & mon destin a été d'être esclave dès mon enfance. J'ai perdu par un malheur funeste un amant de même nation que moi, qui m'aimoit, & que j'adorois. Le desespoir que je ressentis de cette perte me fit détester la vie à tel point, que j'empruntai le secours du fer pour la terminer. Mes vœux alloient être remplis, je m'étois percé le sein, & je n'avois plus de connoissance, quand une Fée ( dois-je dire bienfaisante ou cruelle ) me rappella des portes du trépas en me mettant cette même pierre dans la bouche. Elle m'en fit présent, & m'assura que le temps me rejoindroit à mon amant. Depuis un an qu'el-

le m'a fait cette promesse, le maître que je servois m'a donné la liberté : j'ai cherché pendant quelque temps cet Esclave, qui ne sortira jamais de mon cœur, mais tous mes soins ont été inutiles : enfin, ne trouvant point d'autre asyle, je me suis retirée chez les femmes que nous quittons, où il semble que le Ciel m'ait placée pour vous sauver la vie.

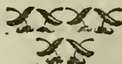
Prenany tâcha de consoler la Moresse, en lui rappellant la promesse que la Fée lui avoit faite qu'elle seroit un jour réunie à son Amant. J'ai éprouvé, dit-il, quel est le pouvoir des Fées, & si j'avois eu un peu plus d'attention, je serois à présent à Amazonie. Mais je ne me repens plus de ma faute, puisqu'elle est cause que je vous ai tirée d'entre ces misérables Vieilles, dont nous pouvons rire à présent que nous sommes sortis d'entre leurs mains.

Le Prince & la jeune Esclave se reposerent dans une cabane qu'ils trouverent sur le chemin, & dans laquelle ils furent reçus par un pauvre Pêcheur qui l'habitoit. Prenany, que les accidens qu'il avoit essuyés avoient rendu

prudent, ne vouloit pas y entrer. Mais il ſemble que le deſtin prenne plaiſir à tromper les humains : le Maître de la cabane les reçut le mieux qu'il lui fut poſſible : il leur donna à coucher, & il ne leur arriva rien d'extraordinaire.

Ils ſe remirent en marche le lendemain, après que Prenany eut généreuſement reconnu les ſoins de ſon hôte, & arriverent aux deux tiers du jour à Amazonie.

Prenany, qui avoit encore ſon habit à l'Azinienne, entra dans cette ville ſans être reconnu. Il n'oſa ſe préſenter d'abord à la Reine, ſans ſçavoir quels étoient ſes ſentimens à ſon égard. Ainſi il entra avec Zaïde dans les jardins du Palais, eſpérant d'y trouver Agis ou la Gouvernante de la Princeſſe, qui l'intruiſiſſent du ſort qu'il devoit attendre. Dans ce deſſein, il ſe cacha dans le détour d'un petit bois, où la Princeſſe venoit quelquefois rêver, & Zaïde s'aſſit à quelques pas de lui.



## CHAPITRE II.

*Comment Prenany fut reçu par la Princeſſe & par la Reine. Projet de ſon Mariage avec Feſlée.*

APrès tant de travaux ſoufferts & tant de périls ſurmontés, qui auroient laſſé le courage du Héros le plus aguerri, le jeune Prince ſe voyoit enfin dans les lieux qui renfermoient l'objet de ſa tendreſſe, & s'y croyoit à l'abri des orages. Rien ne provoque mieux au ſommeil que la fatigue du corps jointe au repos de l'eſprit. Ainſi Prenany ne fut pas long-temps au pied de l'arbre où il s'étoit couché, qu'il éprouva les charmes d'un agréable ſommeil.

Feſlée vint par hazard ſe promener auprès du bocage où il étoit avec la Moreſſe : elle étoit ſeule, & ſa Gouvernante s'étoit arrêtée à quelque diſtance d'elle avec Agis, dont elle étoit toujours charmée. La Princeſſe, qui badinoit avec ſon petit épagneul, le vit

courir devant elle, & l'entendit abboyer, elle voulut le ſuivre, & détourna dans l'allée où Prenany étoit avec Zaïde.

La jeune Moreſſe entendant quelqu'un, ſe leva avec précipitation, & fit ſi grande frayeur à Feſlée, qu'elle recula quelques pas, & tomba évanouie entre les bras de Prenany, qu'elle n'avoit point apperçu. Il ſe réveilla auſſitôt : mais quelle fut ſa ſurpriſe, & en même temps ſa joie, de retrouver ſa Princeſſe ! Son évanouiſſement ne l'inquiétoit pas, parce qu'il ſçavoit qu'elle y étoit fort ſujette : il lui fit reſpirer l'odeur d'un flacon qu'il avoit dans ſa poche, & Feſlée revint aiſément. Mais elle penſa retomber en foibleſſe, quand elle vit ſon cher Prenany : Eſt-ce vous, lui dit-elle toute étonnée, & êtes-vous au nombre des vivans? j'ai vu à l'inſtant auprès de vous une Divinité infernale, qui me fait juger que vous n'êtes plus en vie.

Je ſuis vivant, reprit le Prince, & je ſuis toujours fidéle : celle qui vous a fait peur, eſt une créature humaine, & à qui je dois la vie. Elle eſt à la vé-

rité d'une couleur différente de la vôtre; mais c'eſt la mode dans de certains pays d'avoir de ſemblables perſonnes à ſa ſuite : il y a des femmes qui ſont folles de ces figures-là. Puiſque c'eſt la mode, dit Feſlée, je la trouverai charmante : faites-la venir, je n'en aurai plus de peur. Prenany appella auſſi-tôt Zaïde, qui s'étoit éloignée en voyant la frayeur de la Princeſſe : elle s'approcha, & ſe jetta aux pieds de Feſlée.

Dans ce moment ſurvint la Gouvernante avec Agis : ils embraſſerent Prenany avec toute la joie poſſible. Quand ils eurent ſatisfait leurs premiers tranſports, Agis demanda tout bas à Prenany, ſi cette perſonne noire n'étoit point Cabrioline, qui s'étoit déguiſée pour venir à la Cour. Prenany lui répondit que ce n'étoit point elle, & raconta à la Compagnie comment la Fée l'avoit quitté, où il avoit rencontré la jeune perſonne qu'ils voyoient, & le ſervice qu'elle lui avoit rendu. Chacun baiſa de bon cœur le viſage noir de la Moreſſe, & la Princeſſe elle-même l'embraſſa, après avoir bien regardé ſi les

autres ne s'étoient point barbouillés à ſa peau.

Feſlée, pour jouir de l'entretien du tendre amant qu'elle retrouvoit, voulut ſe promener dans une allée du bocage où ils étoient. Ces deux jeunes Amans ne pouvoient exprimer la joie qu'ils ſentoient de ſe revoir : il n'y avoit pas juſqu'au petit chien de la Princeſſe, qui penſa faire caſſer le nez à Prenany deux ou trois fois, en ſe fourrant entre ſes jambes pour le careſſer.

Après que Prenany eut remercié la Princeſſe de la maniere tendre avec laquelle elle le recevoit, il s'informa dans quelles diſpoſitions étoit la Reine à ſon égard : je tremble, dit-il, d'apprendre ſes ſentimens. Oh vraiment ! dit Feſlée d'un air de confiance, vous n'avez plus rien à craindre : elle a pris une ſi forte haine contre le Roi Dondin, que quand elle a appris que c'étoit vous qui le faiſiez danſer, elle a témoigné qu'elle vous aimoit à la folie. Mais, ajouta Prenany, que penſe la ſœur de la Reine ? On lui a fait entendre raiſon, reprit Feſlée, & je vais vous conter comme tout cela s'eſt paſſé.

Quand vous fûtes parti, dit la Princeſſe, ſans que l'on ſçût que nous vous euſſions fait échapper, je ne ceſſois de pleurer. La Reine me demandoit la cauſe de mes larmes; tantôt je lui diſois qu'un de mes ſerins s'étoit envolé; d'autres fois, que j'avois perdu quelqu'un de mes bijoux; quelquefois que mon petit épagneul étoit malade. Mais à la fin, la Reine me dit : Je vois bien, Princeſſe, que vous pleurez la perte de Prenany; mais il faut prendre votre parti, car il ne reviendra plus. Je me mis alors à verſer tant de larmes, que je penſai étouffer : la Reine s'attendrit, & pleura auſſi. Peu de temps après, Dondin eſt venu nous aſſiéger. Je dis alors à la Reine : Eh bien! Madame, ſi vous m'aviez mariée à Prenany, ce vilain Roi ne voudroit pas m'épouſer. Cela eſt vrai, dit la Reine, s'il étoit ici, je vous le donnerois. Auſſi-tôt j'ai fait déguiſer quatre de mes Pages, que j'ai envoiés pour vous chercher. Vous ſçavez qu'Agis vous a trouvé, & que vous avez fait retourner Dondin dans ſon Roiaume. Tandis que tout le peuple regardoit de deſſus les rempars la

danse des Boiteux, Agis dit à la Reine, que ce n'étoit qu'à vous que nous devions notre délivrance. Aussi-tôt je lui demandai votre grace; mais Acariasta, qui étoit présente, se mit en colere, & pria la Reine de vous punir. Nous fîmes tous nos efforts pour l'appaiser, & pour l'engager à consentir que vous revinssiez à la Cour. Il n'y aura, lui dis-je, qu'à n'en point parler à Solocule, comme il ne le verra pas, il n'en sçaura rien. Cela persuada la Princesse, qui consentit à votre retour.

La Reine me dit ensuite en particulier: Je vois bien que vous aimez Prenany. Cela est vrai, lui répondis-je, je l'aime de tout mon cœur. Mais, ajouta la Reine, sçaurez-vous faire la maîtresse, & l'obliger en tout à faire votre volonté? Oh, pour cela oui, dis-je aussi-tôt: s'il me contredit en quelque chose, ou s'il ne prévient pas même mes fantaisies, je pleurerai ou je crierai si fort, que tout le monde prendra mon parti: enfin, je ferai comme vous faites avec le Roi. Dès que cela est ainsi, répondit la Reine, aussi-tôt qu'il sera de retour, je vous marierai

avec lui. Depuis ce temps-là j'étois dans une impatience mortelle de vous revoir.

Prenany ne trouva point étrange que Feslée ne lui parlât point des plaisirs que Solocule lui avoit procurés avec sa vielle : il sçavoit bien qu'il ne faut pas tout dire aux Amans ; mais il fut frapé du dessein qu'elle témoignoit avoir, d'imiter la Reine sa mere. Quoi ! dit-il, quand je serai votre mari, vous comptez donc me faire enrager ? Ah, répondit Feslée, vous vous allarmez mal-à-propos : je vous aime, & je vous aimerai toujours ; mais ne falloit-il pas dire cela à la Reine, afin qu'elle me mariât bientôt ? Prenany fut plus charmé que jamais de l'esprit de Feslée. Et en effet, on reconnoissoit dans tout ce qu'elle avoit raconté au Prince les traits de cette politique sage & éclairée, dont il n'y a que les grands génies qui soient capables.

Le soir étant venu, la Princesse avec sa suite revint au Palais dans le dessein de présenter à la Reine Prenany & la jeune Moresse, dont elle étoit enchantée, à cause de la nouveauté. La Rei-

ne étoit occupée avec les Dames de sa Cour à un ouvrage de broderie, où chacune tâchoit de se surpasser. Acariasta étoit de l'assemblée, & travailloit avec la Reine.

Cette Princesse, dont il faut dépeindre le caractere, avoit alors près de cinquante ans : elle avoit l'humeur fiere, & ne la dissimuloit point ; ses regards les plus affables auroient passé pour orgueilleux dans une autre personne. Elle étoit d'une taille avantageuse, & se croyoit belle, parce qu'une peau d'une blancheur extrême enveloppoit un embonpoint extraordinaire. Elle auroit eu de l'esprit, si elle eût sçu comprendre ce qu'on lui disoit ; mais sa fierté l'empêchoit d'entendre juste, parce qu'elle appréhendoit toujours qu'on ne lui voulût manquer de respect, & cette crainte banissoit toute autre attention.

Lorsque Feslée entra, tout le monde se leva par respect, à l'exception de la Reine & d'Acariasta. Prenany fut reçu avec toutes les marques de la plus grande joie : la Reine lui commanda de s'asseoir, & s'informa de ses avan-

tures, qu'elle trouva très - intéressantes. Tout le monde admira sur - tout la vertu de cette pierre merveilleuse que la jeune Moresse avoit en sa possession.

Acariasta, qui dissimuloit la haine qu'elle portoit à Prenany, lui fit un compliment forcé sur son heureux retour : mais comme elle enrageoit au fond du cœur, son impatience fit qu'elle se piqua vivement le doigt avec son éguille. Elle pressa aussi-tôt la blessure, il en sortit une grosse goute de sang, & elle témoigna ressentir une grande douleur.

Prenany s'avisa de lui conseiller qu'elle essayât sur le champ la vertu de la pierre noire : la jeune Esclave la lui présenta aussi-tôt, & Acariasta la mit dans sa bouche.

Mais il arriva un grand accident en cette occasion. Acariasta étoit malheureuse, & il lui arrivoit toujours, aussi-bien qu'à son fils, des choses qui n'arrivent à personne. Quelque lecteur croira d'abord qu'elle avala la pierre, & qu'elle fut perduë, ou qu'elle n'avoit point la vertu de guérir les piqû-

res d'éguille, mais ce n'eſt point cela.

Acariaſta avoit ſous chaque jaret une fontaine de beauté, pour entretenir la fraîcheur de ſon teint. La pierre ne ſçut pas diſcerner les bleſſures faites exprès d'avec celles qui étoient arrivées par accident. Le doigt de la Princeſſe fut à la vérité guéri ſur le champ, mais les autres ouvertures furent auſſi refermées en même temps, malgré tous les obſtacles que l'art y avoit mis. Acariaſta, qui s'apperçut de cet effet étrange, dès qu'elle eut rendu la pierre, en eut un chagrin qui lui fit lever les yeux au plafond, en faiſant la grimace, & elle fut obligée d'entendre l'éloge de cette pierre, ſans pouvoir marquer ſon dépit: car elle n'avoit garde de révéler le mauvais tour qu'elle lui avoit joué. Cependant cette Princeſſe en fut quitte pour ſouffrir le lendemain que ſon Médecin, par une nouvelle opération, remît les choſes en leur premier état.

Cette fâcheuſe avanture aigrit encore la haine d'Acariaſta contre Prenany. Elle la diſſimula pourtant en perſonne de Cour, & applaudit au deſſein de la Reine, qui propoſa ſur le champ la

mariage de la Princesse avec lui.

On appella les Prêtresses de la Lune, pour consulter dès le soir même cette grande Divinité adorée à Amazonie. On se servit, pour la considérer, de lunettes les plus excellentes que le Roi eût inventées : & enfin, après un sérieux examen, les Prêtresses déclarerent que cet hymen seroit agréable à la Déesse, mais qu'elle ne vouloit pas qu'il s'accomplît tandis qu'elle fuyoit de dessus leur hémisphere ; qu'ainsi, il falloit différer d'une huitaine, après laquelle elle devoit recommencer un nouveau cours.

---

## CHAPITRE III.

*Par quel malheur Prenany fut enlevé la veille de ses nôces, & de la peine singuliere à laquelle il fut condamné par la mere de Solocule.*

LEs plus pompeux apprêts occuperent toute la Cour, pendant ce temps, qui paroissoit un siecle à l'amoureux Prenany. Ces deux jeunes Amans ne se quittoient plus, & commençoient

à n'avoir plus rien à ſe dire ; leurs tendres ſentimens preſque épuiſés appelloient des plaiſirs plus ſenſibles, & plus ils voyoient approcher le doux moment qui devoit amener ces plaiſirs, plus ils ſentoient redoubler leur impatience.

Mais le jour qui devoit précéder cet hymen ſi déſiré, Prenany ſe promenant avec la Princeſſe & ſa Gouvernante, vit paſſer auprès de lui un homme inconnu, qui tenoit ſa chere ſarbacane. (Il venoit de l'oublier ſur l'herbe, où il s'étoit aſſis avec Feſlée) Prenany alla à lui pour la reprendre ; mais l'homme en s'éloignant, prit un pois qu'il lui ſouffla au viſage, & ſe mit à s'enfuir. Prenany en colere le pourſuivit, l'autre lui ſouffloit des pois, dès qu'il s'arrêtoit : enfin, Prenany ayant ſuivi cet homme fort loin de la Ville, fut ſaiſi par quatre Amazones maſquées. On le fit monter dans un char, & après lui avoir bandé les yeux, on le conduiſit dans un Château qui lui étoit inconnu.

Quand il fut dans les appartemens, on lui ôta le bandeau qu'il avoit ſur les yeux, & bientôt après il vit entrer

la sœur de la Reine. Il trembla à cet aspect, & se jetta à ses genoux pour lui demander grace. Levez-vous, dit Acariasta d'une voix fiere : enfin vous êtes en ma puissance, & je puis me venger de l'outrage que vous avez fait à mon fils : mais votre mort ne répareroit point la perte qu'il a faite, & ne lui rendroit point la vuë. Je vous condamne donc à voir pour lui : vous le suivrez sans cesse, & lui direz, sans qu'il le demande, quels sont les objets qui se présenteront. Il y aura toujours deux personnes préposées pour vous punir, si vous le trompez.

Aussi-tôt on conduisit le pauvre Prenany dans l'appartement de Solocule, qui se mettoit à table pour souper : on fit asseoir Prenany à côté de lui, & on l'avertit de tourner toujours la tête du côté vers lequel Solocule tourneroit la sienne. Prenany commença par lui nommer tous ceux qui étoient dans la salle, & à chaque mêts que l'on servoit, Prenany les nommoit : Voilà, disoit-il, des pigeons romains, voilà des cailles, voilà des perdrix. Quand le Prince demandoit à boi-

re, & qu'on lui en ſervoit, voilà, diſoit Prenany, un verre avec de l'eau à moitié, on vous verſe du vin, votre verre eſt ſur la ſoûcoupe, voilà qu'on le remporte, le Page qui vous a ſervi, boit avec le gouleau de la bouteille en la reportant ſur le bufet. Quand il y manquoit, deux hommes qui étoient à ſes côtés, lui donnoient des coups de baguette ſur les doigts.

Au deſſert Solocule demanda à Prenany des nouvelles de Feſlée, & ſi elle avoit toujours la gorge auſſi belle qu'elle l'avoit ſix mois auparavant. Je ne vois point ici la Princeſſe, répondit Prenany. Mais vous l'avez vuë, reprit le Prince: vous pouvez me dire ſi elle eſt toujours auſſi charmante. Je ne ſuis obligé de vous dire que ce que je vois, repartit Prenany, & non pas ce que je ſçais: ainſi, avec votre permiſſion, je ne vous en apprendrai rien que quand je la verrai ici.

Après le ſouper, Solocule s'alla coucher. Prenany, qui l'accompagnoit, fut encore obligé de lui faire la deſcription de tout ce qui étoit dans ſa chambre: il lui expliquoit juſqu'aux

moindres mouvemens de ceux qui le deshabilloient. Mais tandis que Solocule, prêt à entrer dans ſon lit, tournoit le dos à une table de marbre ſur laquelle étoient des confitures, Prenany en prit, & les mangea. Un des correcteurs qu'il avoit, dit tout haut, en lui donnant des coups de baguette: Prenany mange les confitures, & n'en dit rien. Prenany lui donna auſſi-tôt un coup de pied, qui le jetta à la renverſe, en lui diſant: Vous êtes un impertinent; le Prince auroit eu deux yeux, qu'il n'en auroit rien vu, car il tournoit le dos: & je ne ſuis obligé de lui dire que ce qu'il pourroit voir. Solocule s'étant retourné à ce bruit, voilà, dit Prenany, un homme par terre, le voilà qui ſe releve, voilà qu'il vient à moi pour me battre; mais vous allez voir qu'il ſera roſſé comme il faut, s'il eſt aſſez hardi pour me toucher. Allons, dit Solocule en ſe mettant dans ſon lit, ſoufflez la bougie, que je ne voie plus rien. Prenany éteignit auſſitôt la lumiere en diſant: Vous ne voyez plus goute ni moi non plus, & s'en alla ſouper avec les Pages, & ſe coucher.

## CHAPITRE III.

*Du glorieux projet que forma la Princesse Feslée, de vaincre les Soliniens, & par quel accident elle fut prise.*

TAndis que Prenany étoit dans cette triste occupation, sa perte causoit un chagrin extrême à la Cour d'Amazonie. La Princesse étoit rentrée au Palais avec sa Gouvernante; & quand la nuit fut venuë, sans que l'on vît paroître Prenany, la consternation fut générale. Feslée sur-tout étoit désolée: Quoi! disoit-elle, faut-il que le destin nous sépare, quand nous sommes prêts d'être unis pour jamais? Ah, misérable sarbacane, vous ferez tous les malheurs de ma vie!

Le jour qui suivit cette funeste avanture, fut aussi triste qu'il devoit être rempli de joie: les salles préparées pour les festins & pour les spectacles, les Arcs de triomphe élevés dans la ville, & qui devoient embellir cet heureux hymen, étoient devenus autant de mo-

numens qui renouvelloient la douleur, en rappellant l'idée des plaiſirs dont on s'étoit flaté, & qui s'étoient évanouis.

On fit chercher Prenany par tout le Royaume; mais on ne ſe douta point qu'il fût chez la ſœur de la Reine, parce qu'elle avoit paru lui pardonner ſincérement. Elle étoit même venuë à la Cour par politique, dans le deſſein, diſoit-elle, d'aſſiſter aux nôces de la Princeſſe, & elle parut très-fâchée du malheur qui étoit arrivé. Ainſi, dans toutes les recherches que l'on fit, on ne penſa point que Prenany fût captif dans ſon Palais.

Cependant la jeune Feſlée, pour détourner ſon eſprit des chagrins que lui cauſoit la perte de ſon Amant, réſolut d'entreprendre quelque exploit conſidérable. Je ſuis née Princeſſe, dit-elle un jour à ſa Gouvernante, je ſuis deſtinée à regner ſur un grand Empire, & je ne me ſuis encore ſignalée par aucune entrepriſe. Le jeune Prenany a vu les pays éloignés; il a ſurmonté les dangers d'un déſert effroyable, & où il étoit tout ſeul; il s'eſt inſtruit des mœurs & des coutumes des Aziniens,

& a dansé pendant deux jours entiers avec Cabrioline; il a reçu des blessures de la main de nos ennemis; & enfin il nous a délivrées du redoutable Roi Dondin. Mais moi, qu'ai-je entrepris qui me distingue? J'ai vécu dès mon enfance dans une Cour voluptueuse au milieu des jeux & dans le sein de la mollesse: Que je suis peu digne de lui! Sans doute les Dieux qui me séparent de ce jeune Héros, témoignent qu'il faut que je mérite d'être à lui. Entreprenons donc quelque chose de considérable: remportons une victoire signalée sur quelques-uns de nos Ennemis; mais choisissons les plus redoutables, pour faire mieux éclater notre courage. Armons un vaisseau, & allons attaquer les Soliniens. Triomphons de ces Ennemis qui osent mépriser la Lune. Notre victoire me rendra cette Divinité propice, & me fera retrouver le jeune Guerrier que nous avons perdu.

La sage Gouvernante voulut en vain détourner la Princesse de son dessein. Feslée prit avec elle les Guerrieres les plus braves; & sans en avertir la Reine,

elle monta ſur un vaiſſeau qui étoit au port, & arriva bientôt aux rivages de Solinie, accompagnée de ſa Gouvernante, qu'elle avoit enfin perſuadée.

La Princeſſe avoit laiſſé ordre d'avertir ſa mere de ſon projet, après qu'elle ſeroit partie. La Reine parut d'abord inquiette de ce départ. Mais des gens ſages lui perſuaderent qu'elle ne devoit point s'allarmer : Qu'il étoit glorieux pour elle d'avoir donné la naiſſance à une Héroïne dont la valeur ſurpaſſeroit celle des Reines ſes ayeules, en ſorte que la Reine calma ſes inquiétudes.

Quand on eut publié dans Amazonie, que la Princeſſe étoit partie pour la guerre, on fit des Sacrifices dans tous les Temples. Toute la ville retentiſſoit des louanges de Feſlée, & des vœux que l'on faiſoit pour ſa victoire. Triomphez, diſoit-on, jeune Guerriere, des ennemis les plus redoutables : Vengez une Déeſſe qui vous comble de ſes bienfaits : Que les eaux qui vous conduiſent à la victoire, s'appaiſent devant vous, & vous portent où tendent vos déſirs : Que les Ennemis que vous at-

taquez tombent ſous vos coups, ou gémiſſent dans vos chaînes. L'encens fumoit de toutes parts, & les chiens même aboyoient à la Lune, pour lui demander le retour de Feſlée.

Tandis que chacun marquoit ainſi ſon zele pour la Princeſſe, cette jeune Guerriere avoit déja débarqué; & ayant fait déployer ſes tentes, elle avoit placé ſon camp auprès de Solinie. En Guerriere prudente, elle attendoit la nuit, pour ſurprendre les Soliniens: mais ces peuples ayant apperçu les Amazones, avoient tenu conſeil, pour prévenir le danger qui les menaçoit. Un eſpion leur avoit rapporté qu'il y avoit une jeune Guerriere qui paroiſſoit commander les troupes ennemies. On réſolut de ſe ſervir de ruſe pour la vaincre & la prendre captive, au lieu d'employer le fer, & de répandre du ſang.

On choiſit les plus belles femmes des Soliniens, qui ſe parerent d'un air modeſte, & en-même temps de leurs habits les plus ſuperbes. Elles allerent au Camp de la Princeſſe chargées des plus beaux préſens, & elles étoient

accompagnées de femmes esclaves, qui portoient les liqueurs les plus précieuses dans des vases d'or ornés de pierreries. La jeune Princesse les voyant s'approcher, fut aussi enchantée de leur modestie & de leur beauté, qu'elle fut touchée des présens qu'elles lui apportoient. Pourquoi, jeune Héroïne, dit une Solinienne en s'adressant à Feslée, venir avec des Guerrieres aussi courageuses que celles qui vous suivent, pour soumettre les Soliniens? Vos charmes seuls en ont triomphé. Recevez avec bonté l'hommage qu'ils vous rendent, & le tribut qu'ils s'engagent de payer à la plus aimable Guerriere de l'univers.

La Princesse répondit qu'elle n'avoit entrepris cette guerre que pour se signaler, & que c'étoit un exploit assez glorieux pour elle, que d'avoir gagné l'estime de femmes aussi aimables qu'étoient celles qui lui présentoient le tribut de leurs peuples.

Quelques Amazones porterent dans le vaisseau les présens que les Soliniennes venoient d'offrir, & la Princesse retint les Dames de Solinie pour les ré-

galer. Elles ne pouvoient ſe laſſer d'admirer les graces & l'eſprit de Feſlée. Le jeune cœur de cette Princeſſe, accoutumé aux flateries des Amazones, s'épanouiſſoit à ces louanges nouvelles. Mais pendant ce temps-là, les Soliniens, qui ſe couloient dans le Camp, ſans qu'on s'en apperçût, crierent: *Aux armes*. Les Dames de Solinie arrêterent la Princeſſe allarmée: les Amazones regagnerent leur vaiſſeau, & partirent avec précipitation, en abandonnant la Princeſſe, qui fut conduite avec ſa Gouvernante dans la Citadelle de Solinie.

Ces fameuſes Guerrieres, qui avoient ſuivi la Princeſſe, revinrent heureuſement à Amazonie, & chacun courut ſur le rivage pour les recevoir. La Reine, qui y vint elle-même, tira un heureux augure du murmure qu'elle entendit dans le vaiſſeau, (comme ſi les femmes ne faiſoient pas autant de bruit dans la triſteſſe que dans la joie.) Les plus conſidérables Guerrieres deſcendirent ſur le rivage: elles offrirent à la Reine les préſens que l'on avoit faits à la Princeſſe, comme un tribut que l'on

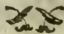
rendoit à sa puissance. Les pierreries les plus brillantes éclatoient sur des vases d'or, & ne surpassoient point en beauté les précieuses étoffes dont on admiroit encore plus le travail que la richesse. Que j'embrasse donc, dit la Reine, cette charmante Héroïne, que je voie celle qui a vaincu avec tant de gloire. Ah ! dit une des Amazones, vous ne pouvez la voir : elle est victorieuse, mais elle est demeurée avec les vaincus aussi-bien que sa Gouvernante. A ces mots, le visage de la Reine changea tout d'un coup. Au reste, ajouta l'Amazone, elle ne court aucun danger; car elle est avec les plus aimables femmes du monde, & qui paroissent d'une douceur & d'une modestie charmante.

Quoi ! dit la Reine d'un air étonné, vous appellez cela une victoire ? Ah, Grande Lune, ma fille est captive ! Et vous, lâches Sujettes, dit-elle en s'adressant aux Amazones, vous avez abandonné votre Maîtresse ! Ne falloit-il pas mourir cent fois, plûtôt que de la laisser entre nos ennemis ? Vraiment, répondit une Amazone, s'il n'eût

fallu que périr pour la dégager, nous n'aurions pas ménagé notre vie; mais on ne nous auroit pas tuées, on nous auroit ſeulement emmenées avec elle. Ne vaut-il pas mieux qu'elle ſoit reſtée toute ſeule, & que nous ſoyons venuës vous dire de ſes nouvelles, & vous apporter le tribut qui lui a été offert?

Pendant ce diſcours, la Reine regardoit ces malheureuſes Guerrieres avec des yeux pleins de fureur. Vous périrez toutes, dit-elle, ſi vous ne me ramenez la Princeſſe : Partez, & que je ne vous revoie point ſans elle. Mais plûtôt, ajouta la Reine en ſe calmant un peu, allons nous-mêmes avec toutes nos forces pour la délivrer. Pourrois-je me fier à ces ames lâches qui m'ont trahie.

La Reine retourna au Palais; & malgré ſa triſteſſe, elle fit ſerrer avec ſoin les préſens des Soliniens. Elle donna en même temps les ordres néceſſaires pour équiper une flotte conſidérable, dans le deſſein d'aller elle-même délivrer la Princeſſe.



## CHAPITRE V.

*De quelle maniere Acariaſta voulut faire voir le monde à Solocule, quoiqu'il fût aveugle, & du quiproquo qu'elle fit.*

TAndis que cette funeſte avanture occupoit tous les eſprits à Amazonie, la mere de Solocule étoit enfermée avec ſon fils dans ſon Château. La Reine étoit ſi occupée des préparatifs de la Guerre, qu'elle ne ſongea pas à la faire avertir de la perte de Feſlée. Acariaſta ſe livroit toute entiere aux douceurs de la vengeance, & au plaiſir de voir l'embarras du jeune Prenany.

Il y avoit près d'un mois qu'il ſuivoit toujours le Prince Solocule, qui ſe ſentoit preſque conſolé de n'avoir plus l'œil qu'il avoit eu en propriété, en ayant deux d'emprunt dont il ſe ſervoit. Rien ne paroiſſoit devant lui qu'il ne le connût comme s'il l'avoit vu lui-même. Sa vielle l'amuſoit infiniment; & quand Prenany lui chantoit

un air en le ſolfiant, il jouoit ſur la Muſique : il excelloit auſſi au trictrac ; Prenany lui nommoit les dez, lui diſoit combien il gagnoit de points, & quelle caſe il falloit faire : avec cela, il plaçoit ſes dames à merveille.

Mais comme perſonne n'eſt borné dans ſes déſirs, il vint un jour un regret à Solocule, ce fut de ne pouvoir voyager. Je ſçais, dit-il à la Princeſſe ſa mere, tout ce qui eſt dans ce Palais & dans ces jardins : je connois tous les objets qui s'y préſentent, & tout ce que l'on y apporte ; mais je n'ai nulle connoiſſance des pays étrangers, je voudrois y aller, & Prenany m'expliqueroit ce qui y eſt. Acariaſta tâcha de lui faire comprendre les dangers d'une pareille entrepriſe ; mais il inſiſta ſi fort, & parut ſi triſte de ce que la Princeſſe ne vouloit pas qu'il ſatisfit ſon envie, qu'elle fut prête de lui accorder ſa demande.

Une des Confidentes d'Acariaſta, qui avoit élevé Solocule, trouva un moyen pour ſatisfaire ce Prince ſans danger. Quand vous iriez vous-même courir le monde, (lui dit-elle un jour qu'il preſ-

ſoit ſa mere de conſentir à ſon départ) cela ſeroit abſolument inutile : Envoyez-y Prenany tout ſeul, il verra tout auſſi bien que ſi vous étiez avec lui ; & quand il reviendra, il vous en rendra un compte ſi exact, que ce ſera comme ſi vous y aviez été vous-même. Un homme ne ſeroit-il pas charmé d'envoyer ſes yeux dans un pays qu'il voudroit voir, & de pouvoir demeurer tranquile chez lui, ſans expoſer ſa perſonne aux fatigues du voyage, ni aux périls que l'on peut courir ?

Le Prince goûta très-fort ce raiſonnement, & il fut réſolu que Prenany voyageroit pour lui, toujours accompagné des deux hommes qui le corrigeoient, pour lui faire écrire exactement ce qu'il verroit. Mais, dit Prenany, je ne ſerai obligé de vous rapporter que ce que j'aurai vu, & non pas ce que j'aurai appris; car je ne vous ai pas rendu ſourd, je ne ſuis pas obligé d'entendre pour vous. J'y conſens, dit Solocule, il y a mille gens qui ne font que voir dans leurs voyages, & qui ne laiſſent pas d'être très-contens.

Cependant on demanda à Solocule

par quel pays il vouloit commencer ſes voyages. Je n'ai, dit-il, jamais vu Solinie : c'eſt un pays très-beau, à ce que l'on dit, je ſerois curieux de le connoître. Vous n'y penſez pas, dit Acariaſta, voulez-vous vous livrer entre les mains de ces Barbares avec qui nous ſommes en guerre depuis l'origine de cet Empire ? Si j'y allois moi-même, répondit Solocule, j'y courrois riſque de la vie : les Soliniens, je le ſçais, ſont nos mortels ennemis : mais je ne cours aucun danger d'y envoyer mes yeux : ſi l'on tuë celui qui les porte, j'en ſerai quitte pour en prendre d'autres : je ne riſque rien de commencer par ce pays-là.

La mere de Solocule ſe rendit à cette réponſe, & fit monter Prenany dès le lendemain ſur un vaiſſeau qu'elle avoit au bord du Lac. Solocule le ſuivoit, & Prenany lui expliquoit encore tout ce qui ſe préſentoit. Enfin le vaiſſeau partit, tandis que Prenany crioit encore au Prince : *On tire la rame : On hauſſe la grande voile : Nous ſommes à cent pas du bord.* Juſqu'à ce que Solocule ne l'entendant plus, les deux Cor-

recteurs firent prendre la plume à Prenany, pour écrire tout ce qu'il voyoit.

Quelques jours après que Prenany fut parti, la mere de Solocule voyant son fils fort content de son voyage, & qui croyoit voir sur le Lac & dans les lieux où Prenany étoit, les plus belles choses du monde, le quitta pour aller à la Cour.

Elle fut dans une surprise extrême en arrivant, de voir les préparatifs que la Reine faisoit faire pour son expédition. Quand la Reine l'eut instruite de la captivité de Feslée chez les Soliniens, Acariasta ne put s'empêcher de s'écrier : Ah, que je viens de faire une grande sotise ! Et quelle est-elle, je vous prie, dit la Reine, d'un air obligeant ? Apprenez, dit la Princesse, que j'avois en ma puissance le jeune Prenany que vous cherchiez : je le punissois du crime qu'il a commis d'ôter la vuë à mon fils : je me vengeois de ce qu'il étoit son rival, & je viens de l'envoyer à Solinie où est sa Maîtresse. Vous croyez n'avoir fait qu'une sotise, (pardonnez-moi ce mot, dit la Reine, c'est l'expression dont vous vous servez) & vous

en avez fait deux. Et quelle eſt l'autre, dit Acariaſta ? Sçachez, dit la Reine, que Prenany eſt le fils du Roi des Soliniens : il y a ſeize ans que nos Guerrieres ſe ſont expoſées au dernier péril pour l'enlever, & vous le leur rendez. Oh ! pour celui-là, dit la ſœur de la Reine, ne doit pas être compté : que ne m'inſtruiſiez-vous qui étoit Prenanany ? Et qui pouvoit prévoir, dit la Reine, que vous feriez enlever ce jeune homme, & que vous l'envoyeriez dans un pays où vous ne connoiſſez perſonne ? Il n'y a là que du mal-entendu, répondit Acariaſta, & c'eſt ce qui fait le dénouëment des plus belles Tragédies. Voilà un beau raiſonnement, dit la Reine en hauſſant les épaules, vous voulez que l'hiſtoire de votre vie ſoit auſſi ridicule que les Poëmes d'à préſent ? Enfin, dit Acariaſta d'un air impatient, c'eſt une choſe faite : la premiere fois que cela arrivera, je ne tomberai plus dans une faute pareille. La Reine ne goûta point toutes ces raiſons, (qui ne laiſſoient pourtant pas d'être bonnes) & quitta ſa ſœur avec dépit, de peur d'en venir à une querelle véritable.

## CHAPITRE VI.

*Qui vaut bien la Descente d'Enée aux Enfers : Comment Prenany arriva sur les bords de Solinie.*

CEpendant le jeune Prenany avoit déja fait les trois quarts du chemin, & voyoit déja les rivages de Solinie, lorsqu'il s'éleva une tempête furieuse. Les vagues portoient le vaisseau jusqu'aux nuës, & le replongeoient ensuite dans des abîmes épouvantables. Les mats s'étoient rompus, & le gouvernail qui s'étoit brisé, laissoit les matelots sans guide. Les Correcteurs de Prenany vouloient qu'il décrivît cette tempête, mais la plume lui tomba des mains. Solocule, dit-il, est assez heureux de n'être pas ici : quand il ignorera comment une tempête est faite, il n'y perdra pas beaucoup : au reste, si j'en échappe, je m'en souviendrai assez bien, sans l'écrire, pour lui en faire la description.

Pendant ce discours, le vaisseau se

brisa sur un écueil, & tout l'équipage fut submergé. Prenany seul nagea quelque temps, & ne trouva point d'autre asyle contre les flots en fureur que le rocher même qui avoit causé son naufrage.

La crainte le fit monter jusqu'au sommet de ce roc escarpé. Quand il y fut arrivé, il trouva un homme d'une taille médiocre, & dont l'habillement & la figure le surprirent. Il avoit pour chaussure des brodequins ornés de galons & de pierres fausses, qui paroissoient beaucoup trop grands pour lui, parce qu'aparemment il étoit beaucoup diminué depuis qu'il les avoit : il portoit un haut-de-chausse à l'Espagnole, & avoit par-dessus un habit à la Françoise d'un drap brun avec des boutons d'or, & doublé d'un tafetas bleu : sa tête étoit ornée d'un turban, & son visage étoit transparent, aussi-bien que ses mains; ce qui faisoit juger que l'on voyoit le jour au travers du reste de son corps, lorsqu'il n'étoit pas habillé.

Prenany lui demanda d'abord s'il entendoit son langage. J'entends & je parle toutes les Langues du monde,

lui répondit l'Inconnu, je m'applique même à les perfectionner, & à inventer de nouveaux mots & de nouvelles phrases, pour embellir les pensées, & les mettre dans tout leur éclat.

Le jeune Prenany lui demanda ensuite si ce rocher étoit sa demeure ordinaire. Non, reprit l'Inconnu, je n'ai nulle demeure assurée : je me transporte en un moment dans tous les lieux de l'univers : je vois non seulement tout ce qui y arrive, mais encore tout ce qui peut y arriver. Lorsque je le veux, je mets sur pied une armée d'un million d'hommes, & je les fais exterminer par un seul Guerrier. Je fonde un grand Empire, & je le détruis selon ma fantaisie. Je forme un Roi avec toutes les vertus dignes de briller sur le Trône, & quelquefois je fais un Tyran capable d'inspirer l'horreur. Je fais quelquefois des Princesses plus belles que toutes les créatures qui aient jamais existé, & je suis si fort le maître de leur personne, & même de leurs sentimens, que je les fais aimer ou haïr, selon que je le désire. Vous-même, qui me parlez, vous êtes soumis à ma

puissance : c'est moi qui vous ai inspiré tout ce que vous avez pensé depuis que je vous ai fait naître : c'est moi qui ai conduit toutes vos actions. En un mot, vous me devez tout ce que vous êtes : Ne m'avez-vous pas bien de l'obligation ?

Pas beaucoup, répondit Prenany : je ne dirois pas à d'autres ce que je vais vous avouer, car il ne faut se plaindre de ses défauts qu'à ceux qui nous les ont donnés, ou qui peuvent y remédier. Mais il me paroit que vous ne m'avez pas donné beaucoup d'esprit ; & que vous n'avez pas mêlé un grand intérêt dans mes avantures.

Comment, ingrat, dit l'Inconnu, je ne vous ai pas donné un génie supérieur ! Et en aviez-vous besoin ? Ne vous êtes-vous pas tiré à merveille de toutes les occasions où vous vous êtes rencontré? Vous n'avez pas voïagé bien loin ; mais si vous aviez vu les autres Héros à qui j'ai donné la naissance, vous les trouveriez aussi fades que vous. Les plus distingués n'ont que des pensées communes, & qu'ils répetent sans cesse ; qu'il faut préférer l'honneur à

l'amour ; qu'il faut affronter le trépas d'un œil ſérein ; & que c'eſt un bonheur de mourir pour la gloire ou pour ſa maîtreſſe. Si je leur ai donné plus de courage qu'à vous, cela ne me coûte rien : ſi vous m'euſſiez dit cela, je vous aurois fait vaincre dix ou douze Rois en bataille rangée, & plus encore, ſi vous euſſiez voulu.

Je ne parle pas du courage, reprit le Prince, je me plains de l'eſprit : il y a de petits bourgeois qui penſent mieux que moi, & qui parlent beaucoup plus joliment.

Ho ! dit l'Inconnu, ſi vous approfondiſſiez leurs penſées, vous n'y trouveriez rien du tout : il eſt vrai que quand je veux, je leur fais dire une choſe bien ſimple d'une maniere ſi étenduë & ſi fort embarraſſée, qu'on leur trouve de l'eſprit, parce qu'il a fallu en avoir pour deviner ce qu'ils ont voulu dire.

Ecoutez, par exemple, un de ces Héros, il parle ainſi à une Dame :
„ Ne voilà-t-il pas comme vous êtes ?
„ On ne ſçait avec vous à quoi s'en te-
„ nir, on eſt comme l'oiſeau ſur la

„ branche, on ne ſçait ſur quel pied
„ danſer. L'amour auprès de vous rit
„ toujours à bon compte du mal qu'il
„ m'a fait : ſes regards n'ont pourtant
„ rien d'inſultant, il prend un air qu'on
„ ne ſçauroit trouver mauvais, je vois
„ que je ſympatiſerois avec lui. Le déſir
„ eſt à côté qui me fait ſigne d'avan-
„ cer : il voudroit m'apprivoiſer, il
„ ſemble qu'il y aille du ſien, tant il
„ s'empreſſe à m'appeller ; mais il fau-
„ droit que l'eſpérance le ſecondât : elle
„ eſt là comme une grande indolente
„ qui ne fait ni bon ni mauvais viſage :
„ elle a un air d'indifférence qui dé-
„ ſole, ſon maintien ne dit pas le moin-
„ dre petit mot : ſi elle ne finit, elle
„ mettra l'embarras de la partie, la
„ crainte paroîtra, & elle n'a qu'à dire
„ une parole, qu'à prononcer une ſyl-
„ labe, qu'à faire un ſigne de tête,
„ voilà l'eſpérance qui s'affoiblit, elle
„ tombe, elle s'évanouit, elle diſpa-
„ roit. Le déſir a beau faire, tous ſes
„ geſtes ſont inutiles, ils ne ſignifient
„ plus rien, c'eſt autant d'argent per-
„ du. „ Devinez, dit l'Inconnu, ce
que cela ſignifie. Il faudroit, dit Pre-

nany, que cela fût écrit, & avoir le livre à la main pour l'entendre; mais avec un quart-d'heure d'application, je parie que j'en viendrois à bout.

Cela ſignifie, dit l'Habitant du rocher : *Je vous aime, mais je n'oſe vous le dire.* Cela eſt vrai, dit Prenany : *Je ſens de l'amour pour vous ; mais votre air ſévere m'intimide, & m'empêche de le déclarer*

Hé bien, continua l'Inconnu, (qui avoit encore un reſte de ces expreſſions dans la cervelle) que votre raiſon entre dans ſon tribunal, qu'elle mette un moment devant ſoi ſon attention, la ſéance ne ſera pas longue : l'impatience a beau être à la porte, elle n'aura pas le temps de la ſurprendre. Dites-moi, cela a-t-il plus d'eſprit que ſi l'on s'exprimoit tout ſimplement ?

Oui ſans doute, dit Prenany, cela eſt bien plus long & bien plus joli que tout ce que l'on peut dire au monde. Avec ce langage-là, on eſt trois heures à lire une avanture qui n'en aura duré que deux : on a plus de plaiſir par conſéquent que ſi on l'avoit vuë ſoi-même.

Je veux bien vous céder, dit l'In-

connu : puiſque vous le voulez, je conviens que cela eſt plus ſpirituel ; mais vous n'étiez pas né pour ces ſortes de phraſes, vous tenez un peu du cothurne dont je ſuis chauſſé ; & ce langage mignon, figuré, étendu, eſt fait pour ceux qui portent l'habit que vous me voyez.

Et comment appellez-vous ceux qui ſont vêtus de cette maniere, repliqua le Prince ? Cela s'appelle des *Bourgeois*, dit l'Habitant du roc : j'en ai engendré depuis peu qui ſont les délices de tout le monde; comme ils ſont ſimples en eux-mêmes, qu'il leur arrive des avantures fort communes, & qu'ils diſent des choſes très-ordinaires, s'ils n'étoient pas recherchés dans leurs expreſſions, s'ils n'embarraſſoient pas un peu l'eſprit, s'ils ne l'amuſoient pas par le déſir de les entendre, on les laiſſeroit là. Mais leurs diſcours ſont autant de petites énigmes, dont le mot eſt familier à tout le monde, & qu'il y a ſeulement plaiſir à deviner.

Il faut avouer, dit Prenany, que vous êtes un homme extraordinaire, & je ſuis curieux d'apprendre qui vous

êtes. Je veux bien contenter votre curiosité, dit l'Inconnu : je suis le Pere des Dieux & des Demi Dieux, je suis le Frere de l'Histoire, & cependant souvent je me marie avec elle, comme faisoit Jupiter avec sa sœur Junon : presque tous ses enfans ont quelque chose de moi. En un mot, je suis le Génie des Romans.

Ah, Génie adorable ! reprit Prenany, je reconnois que je vous dois la vie, & que c'est à vous à décider de mon sort. C'est la vérité, dit le Génie, je puis vous faire dévorer tout-à-l'heure par un Monstre qui sortira du Lac : je puis faire transporter ici votre Princesse dans un un char traîné par des dragons volans, & vous faire conduire tous deux dans une Isle déserte. Si je me mets en colere, je puis vous faire tuer tout-à-l'heure d'un coup de poignard ; mais je vous aime, & peut-être serez-vous heureux avec Feslée : c'est ce que je ne veux pas encore approfondir.

Vous me feriez pourtant grand plaisir, dit Prenany, de me dire précisément si j'épouserai ma Princesse ou

non, cela me feroit ſupporter avec plus de patience les malheurs auſquels je ſerai ſans doute expoſé. Il doit naturellement arriver que vous l'épouſerez, dit le Génie; mais je ſuis un peu bizare, il ſe pourroit faire que vous ne la retrouvaſſiez jamais. Cela ſeroit pourtant triſte, car elle eſt bien aimable, & vous aime plus que tout autre. Mais, reprit le Prince, dites-moi ſeulement ſi elle m'aimera toujours. Vous en demandez trop, dit le Génie, je ne veux pas ſçavoir moi-même ce qui arrivera. Il faut que je vous quitte, j'ai une grande Tragédie à laquelle je veux donner la naiſſance: je vais me retirer dans ma grote pour y travailler: avec votre amour tranſi, je vous défens de venir me détourner. Quoi! dit Prenany, vous étes auſſi le Pere des Tragédies? J'avois entendu dire qu'elles devoient le jour à l'Hiſtoire votre Sœur. Cela étoit vrai autrefois, dit le Génie, mais elle a eu tant d'enfans, qu'elle eſt devenuë ſtérile. C'eſt de moi qu'elles naiſſent à préſent; & ſans me vanter, elles ſont bien plus belles que leurs ſœurs aînées. Je leur donne l'air, les manieres &

l'esprit que je veux : je suis le maître de les faire au gré du spectateur. Si je prétens, par exemple, inspirer la pitié par une mort tragique, je fais nommer à une Princesse pendant la nuit son frere, par son nom propre : *Est-ce vous, un tel ?* Sur le champ un Amant jaloux la poignarde. Si elle eût dit : *Mon frere, est ce vous ?* ( comme cela se doit faire naturellement, parce qu'elle l'a appellé ainsi toute la journée, & qu'outre cela c'est la regle que dans l'obscurité on ne nomme pas les masques, ) on ne la tuë point, & le spectateur est privé de la plus belle catastrophe du monde. Dans une autre, c'est un Sauvage bazanné, & même un peu de couleur de maron, qui prend l'habit d'un des Gardes du Roi, lequel n'a jamais été fait pour lui : il le quitte en effet dès qu'il a fait son coup, parce qu'une culotte ne peut aller à un homme que l'on a vu habillé de plumes. Cependant il entre sous ce déguisement jusques dans la chambre du Prince, sans qu'aucun Garde arrête un Etranger ainsi accommodé, & le pauvre Monarque reçoit un coup d'épée

au travers du corps, ſans avoir ſeulement le temps de ſe mettre en garde contre une figure auſſi extraordinaire que celle qui tire l'épée contre lui. Cet incident, qui vient de mon imagination, produit les quatre plus beaux vers du monde; & pour donner lieu à la belle & ſage penſée qu'ils renferment, j'aurois inventé des choſes bien plus bizares encore. Quelquefois au contraire je veux ſauver un bon Empereur que l'on veut tuer dans ſon lit; pour cela, j'y fais mettre un Eſclave condamné à la mort, qui ſe laiſſe conduire du cachot dans le lit de ſon Prince, qui s'y laiſſe coucher, ſans demander pourquoi l'on fait cet honneur à un miſérable tel que lui, & qui y reſte tranquilement, afin qu'on l'y tuë. Sans cette imagination, auroit-on le plaiſir de revoir l'Empereur tout armé ſortir du même appartement où on croit l'avoir tué, & venir montrer à ceux qui le vouloient aſſaſſiner, qu'ils ne ſont que des dupes?

Ce que vous m'expliquez là, dit Prenany, me paroit de fort bon ſens. L'Hiſtoire eſt trop dure, & ne fléchit

pas ainſi au gré du ſpectateur. Quand, par exemple, un Empereux amoureux, mais féroce, coupe la tête à ſa Maîtreſſe, quoiqu'il l'adore, cela révolte tout le monde. Des gens diſent : Mais c'eſt l'Hiſtoire qui le veut ainſi. Hé bien, que n'avoit-on recours à vous ? vous auriez tourné cela à merveille.

Je vous en répons bien, dit le Génie ; mais, ajouta-t-il : je ne ſonge pas que vous étes ici à perdre votre temps. Vous voyez les eaux du Lac qui battent le pied du rocher où nous ſommes, & vous appercevez de loin le rivage où vous vouliez aborder : il faut vous y faire arriver. Et comment m'y tranſporterez-vous, dit le Prince ? J'ai envie, dit le Génie, que vous y aillez à la nage. Ah ! je vous prie, dit Prenany, épargnez-moi cette corvée. Non, dit le Génie, un Héros inconnu, tel que vous êtes, qui eſt jetté ſeul ſur les bords de la Mer par une tempête, touche & intéreſſe le ſpectateur. C'eſt ainſi qu'Oreſte arrive en Tauride ; le Fils d'Idomenée, dans l'Iſle de Crete ; Medus, dans l'Iſle de Paros ; & bien d'autres Guerriers, qui

valent mieux que vous, font leur entrée de cette maniere.

Prenany vouloit faire encore quelques instances pour fléchir le Génie ; mais ce Maître des Héros & des Dieux ne lui laissa pas le temps de parler, & lui donna un coup de coude qui le fit sauter dans le Lac. Par bonheur, le jeune Prince sçavoit parfaitement nager : il prit son parti de bonne grace, quand il se trouva dans l'eau, & tâcha de gagner le rivage de Solinie. Au bout de quelque temps il vit la terre, mais ses forces épuisées l'abandonnoient, & il auroit bientôt succombé, s'il ne se fût senti prendre par le bras, & tirer sur le rivage.

Dès que ses sens furent un peu calmés, il recommença à songer à ses malheurs. Que deviendrai-je, s'écria-t-il, dans cette terre étrangere ? A peine échappé de la fureur des ondes, je vais être la victime des Habitans de ces rivages, ou la proie des animaux cruels qui habitent ces rochers & ces forêts. Si ces lieux sont déserts, je péris par la faim : je ne vois de toutes parts qu'une mort assurée.

A peine

A peine Prenany eut-il achevé ces paroles, qu'il entendit auprès de lui une voix, sans voir d'où elle pouvoit partir, qui lui dit : Pourquoi vous imaginer des périls où il n'y en a point ? Bien-loin d'être maltraité dans les lieux où vous êtes, vous y recevrez tous les secours nécessaires : N'a-t-on pas commencé par vous tirer du Lac, lorsque vous alliez y périr ? Ce lieu est l'asyle des Etrangers, & chacun s'empressera à faire votre bonheur : commencez par vous reposer, & par rétablir vos forces.

Aussi-tôt Prenany vit un feu s'allumer à côté de lui pour le sécher, & quelques mêts se placerent de l'autre côté, pour appaiser la faim qui le pressoit.

Ah ! s'écria Prenany étonné, quelle Divinité habite ces rivages ? Qui que vous soyez, achevez de me protéger. Je ne suis point un Dieu ni un Génie, répondit la voix, je suis un mortel plus malheureux encore que vous : il est vrai que l'on ne me voit point ; mais si l'on pouvoit me prendre, je n'éviterois pas la mort, ou du moins une punition cruelle. Vous me surprenez,

dit Prenany, les autres Habitans de ces lieux ſont-ils inviſibles comme vous? Je voyage pour un Prince aveugle, à qui je dois rapporter tout ce que j'aurai vu : ſi l'on ne voit ici perſonne, il auroit bien fait d'y venir lui-même, il auroit été auſſi avancé que moi. Les autres Habitans de ces lieux ſont ſemblables aux autres hommes, reprit la voix : c'eſt par un événement particulier que je me cache, quand je veux, & je n'ai même ce ſecret que depuis peu de jours. Montrez-vous donc, dit Prenany, vous ne devez rien craindre de moi : que j'aie le plaiſir de connoître celui qui m'a ſauvé la vie. Il faut examiner d'abord, dit la voix, ſi perſonne ne peut nous ſurprendre.

Auſſi-tôt Prenany vit remuer les branches d'un arbre qui étoit auprès de lui, comme ſi quelqu'un montoit deſſus, & entendit enſuite le même bruit que feroit un homme qui en ſeroit deſcendu. La voix lui dit à l'inſtant : J'ai bien regardé aux environs, je ne riſque rien de me montrer à vous. Prenany vit paroître dans ce moment

un More de bonne mine, qui paroiſſoit avoir environ trente ans. Le Negre s'aſſit auprès du jeune Prince, & tous deux commencerent à manger de grand appétit.

Après le repas, Prenany demanda au Negre, qui il étoit, & par quelle merveille il ſe rendoit inviſible quand il vouloit. L'Homme noir contenta ſa curioſité par le récit que l'on verra dans le Chapitre ſuivant.

---

## CHAPITRE VII.

### *Hiſtoire de l'Eſclave noir.*

JE me nomme Bengib, dit le More, & j'ai pris naiſſance dans une Iſle de la Grande Mer, ſituée à l'Orient de l'Amérique, & qui n'en eſt pas éloignée. Je ſuis l'aîné de trois freres à qui la nature n'avoit pas donné la même force de corps, ni la même vivacité d'eſprit, que j'ai euës en partage : mais ces dons, au lieu de me profiter, ne ſervoient qu'à faire tomber tout le travail ſur moi, tandis que mes parens

épargnoient mes freres. Ainsi, la nature, en me donnant des qualités préférables à celles des autres, n'avoit travaillé qu'à me rendre plus malheureux.

Cependant, soit par fermeté d'ame, soit par legéreté d'esprit, je ne me suis jamais révolté contre l'injustice de ma destinée, & j'ai toujours regardé sans dépit les malheurs qui me sont arrivés.

Lorsque mes parens furent trop affoiblis par l'âge, pour que mon travail seul pût fournir à leurs besoins & à ceux de mes freres, ils résolurent de me vendre, pour avoir tout d'un coup dequoi subsister le reste de leur vie. Il vint dans notre Isle quelques Arrouaques, (ce sont des peuples qui habitent sur les bords de ce Lac du côté de l'Orient.) Mon pere leur proposa de m'échanger contre quelques marchandises; le marché fut conclu entre eux sans que j'en sçusse rien, & je me trouvai, dans le temps que j'y pensois le moins, avec les fers aux pieds, entre les mains de mes nouveaux maîtres.

La nature arracha quelques larmes

des yeux de ma mere, quand elle me vit emmener par des gens inconnus : mais mon pere lui montra les marchandises qu'il avoit reçuës en échange de moi, cela la consola. Va, me dit-elle, mon cher fils, tes maîtres me paroissent des gens humains, tu n'auras pas plus de peine avec eux, que tu en avois parmi nous. Je ne lui fis aucun reproche, non plus qu'à mon pere, sur son peu d'humanité : je leur dis au contraire en riant que je souhaitois que mes freres devinssent plus robustes & de meilleure défaite encore que moi, afin qu'ils en tirassent plus de profit ; & je souhaitai à mes freres qu'ils ne fussent jamais bons à rien, afin de rester tranquiles & sans travail.

Nous nous embarquâmes pour gagner l'Amérique, & pendant le voyage j'appliquai tous mes soins à me faire aimer de mon nouveau maître. Mon caractere lui plut, & il m'assura que je ne serois point malheureux. Quand nous fûmes arrivés, il me conduisit à son habitation, que je trouvai des plus riches. Il avoit une femme âgée d'environ quarante ans, qui paroissoit

douce & bonne maîtresse. On me donna pour occupation le soin de labourer le jardin & de cultiver les fleurs : je passois des jours tranquiles, & mon bonheur auroit duré long-temps, si l'amour ne fût venu le traverser.

Notre Patrone avoit une jeune Esclave de même pays que moi, & qu'elle chérissoit extrêmement. Cette jeune Moresse s'appelloit *Zaïde*. (Prenany fit répéter ce nom à l'Esclave, qui lui demanda avec vivacité s'il avoit connu cette malheureuse fille : car, ajouta l'Esclave, sans doute elle ne vit plus, & je l'ai perduë pour jamais. Prenany curieux d'entendre le reste de l'histoire de l'Esclave, ne voulut point lui dire qu'il connoissoit une jeune personne de ce nom, & le pria d'achever.)

Zaïde, continua l'Esclave, conçut pour moi l'amitié la plus tendre. Les sentimens de cette aimable fille étoient bien au-dessus de son état & de sa naissance, rien n'égaloit sa douceur & sa générosité : son défaut étoit trop de délicatesse dans son amour, elle en troubloit quelquefois les douceurs par ses soupçons & par sa jalousie ; mais

ces défauts ſont bien pardonnables dans une maîtreſſe.

Un jour ſa jalouſie voulut m'éprouver. Elle me fit rendre une lettre qui paroiſſoit venir de notre Patrone, par laquelle on me donnoit un rendez-vous pour le ſoir dans un endroit écarté des jardins. Lorſque j'eus reçu ce billet, j'y fis ſi peu d'attention, que je m'appliquai pendant toute la journée à mon travail ordinaire, & le ſoir je rentrai avec les autres Eſclaves, ſans me ſouvenir même du rendez-vous.

Le lendemain, en revoyant notre Patrone, cette lettre me revint à la mémoire. Je craignis ſa colere, pour avoir manqué aux ordres que je croyois venir d'elle : mais je me raſſurai quand je la vis auſſi tranquile qu'à l'ordinaire. Lorſque je l'eus quittée, Zaïde m'embraſſa avec tranſport : Que je vous aime, me dit-elle, mon cher Bengib! Vous n'avez point été au rendez-vous que l'on vous avoit donné : mais ſçachez que la lettre qui vous a été renduë, étoit ſuppoſée, & qu'au lieu de notre Maîtreſſe vous n'auriez rencontré que moi, prête à punir votre infidélité.

Cette épreuve augmenta encore notre amour. Zaïde persuadée que rien ne pouvoit ébranler ma fidélité, ne cherchoit qu'à me donner de nouvelles marques de sa tendresse : elle me consoloit avec des graces charmantes, des malheurs qui suivent toujours la servitude, & les disgraces qui m'arrivoient, étoient trop récompensées par les larmes de cette aimable fille. De mon coté, je n'avois d'autre objet que celui de lui plaire : cette avanture me prouvoit son amour ; on ne cherche point à s'éclaircir de la fidélité d'un homme qui ne nous est pas cher. Ainsi cette épreuve à laquelle elle avoit voulu mettre ma tendresse, me rendoit assuré de la sienne.

Nous vivions donc dans l'union la plus parfaite, & l'état dans lequel nous étions lui donnoit encore de nouvelles forces. Les gens heureux ne goûtent point si parfaitement les voluptés du véritable amour, que ceux qui sont dans l'infortune : ils sont distraits par d'autres idées & par d'autres plaisirs. Mais ceux qui n'ont que leur cœur pour toute ressource, connoissent bien

mieux le plaiſir de ces mouvemens tendres qui l'occupent : l'objet qui les aime eſt le ſeul bien qui leur reſte, ils ne ſont attirés que par lui, & s'y livrent entiérement : la triſteſſe même attendrit l'ame, & la rend plus propre à goûter les charmes d'une paſſion ſi douce.

Dans le temps que je jouiſſois de cette félicité, Zaïde m'aborda un jour que je travaillois dans les jardins. Elle me parut agitée de divers mouvemens. Quelquefois elle paroiſſoit enſévelie dans une rêverie profonde, & bientôt après la joie triomphoit de ſa triſteſſe. Je m'informai de la cauſe de l'état où je la voyois. Elle me dit enfin : Il faut, mon cher Bengib, que je vous inſtruiſe d'une choſe qui nous intéreſſe plus que tout ce qui peut jamais nous arriver. Apprenez que le Maître des Eſclaves eſt votre rival : il m'a déclaré ſa paſſion, & m'a ſollicitée déja pluſieurs fois de répondre à ſa tendreſſe. Il m'a dit qu'il n'ignoroit pas que je vous aimois, & m'a aſſuré que votre mort étoit certaine, ſi je perſiſtois à le rebuter. J'ai formé le deſſein de flater ſon amour, il y va de vos jours de ne pas

aigrir ſa colere, mais j'ai conçu en même temps l'eſpérance de profiter de ſa paſſion pour nous procurer la liberté. Je lui ai avoué que vous m'aimiez, & je lui ai fait même ſentir que vous ne m'étiez pas indifférent. Je lui ai fait enviſager que, tant que vous ſeriez près de moi, mon cœur ne pourroit ſe détacher de vous ; mais je l'ai aſſuré en même temps que votre mort lui attireroit toute ma haine, & qu'il ne la vaincroit jamais. Le moyen que je lui ai propoſé eſt de vous procurer la liberté : Par-là, lui ai-je dit, vous vous aſſurez mon cœur : je ſerai extrêmement ſenſible au bonheur que vous aurez procuré à cet Eſclave malheureux, & vous devez en eſpérer de ma part une vive reconnoiſſance. D'un autre côté, vous ſerez aſſuré que je ne le reverrai plus : ainſi, vous ſerez délivré d'un rival que j'aime malgré moi, & que l'abſence & votre généroſité me feront bientôt oublier.

Le Maître des Eſclaves s'eſt laiſſé perſuader, ajouta Zaïde. Il doit laiſſer ouverte pendant cette nuit la porte des jardins qui donne du côté des monta-

gnes : mais mon deſſein n'eſt pas que vous partiez ſeul ; dès que la nuit ſera venuë, je me trouverai à cette porte, & nous ſortirons enſemble d'eſclavage. L'Amour nous conduira dans des lieux plus fortunés, où nous jouirons ſans crainte de ſes douceurs.

Je fus charmé, continua Bengib, de la propoſition de Zaïde : aucun preſſentiment ne m'annonça le malheur qui devoit nous arriver. Je témoignai à cette charmante fille toute la reconnoiſſance poſſible de ſes ſoins, & j'attendis la nuit avec impatience.

Lorſque le jour finit, je me laiſſai enfermer dans les jardins ; & quand la nuit fut plus obſcure, je cherchai la porte que Zaïde m'avoit indiquée : je la trouvai ouverte, comme elle me l'avoit promis ; mais je ne trouvai point cette chere Eſclave. Je l'attendis fort long-temps, je la cherchai vainement dans les jardins, je ſortis pour voir ſi elle ne m'avoit pas prévenu, & je l'appellai pluſieurs fois : je rentrai pour la rechercher encore, mais toutes mes peines furent vaines.

J'étois agité pendant ce temps-là de

mille tranſports différens : la liberté ſe préſentoit devant moi avec tous ſes charmes, & me tentoit vivement. Il ne tient qu'à moi, diſois-je, de quitter mes fers , rien ne me retient plus dans ces lieux ; & ſi j'y demeure, ma mort eſt preſque certaine. Mais quoi ! ajoutai-je , pourrois-je abandonner Zaïde ? Pourrois-je me réſoudre à ne la revoir jamais ? Sortirai-je de ce ſéjour, ſans ſçavoir ce qu'elle va devenir ? Dans quelle triſteſſe ne ſera-t-elle pas plongée, quand elle verra que je l'abandonne ? La laiſſerai-je au pouvoir d'un Rival, qui ſans doute profitera du juſte dépit que mon ingratitude aura fait naître ? Mais, peut-être, ajoutois-je , Zaïde elle-même m'eſt infidelle ? Elle ne cherche qu'à ſe débarraſſer d'un Amant qui l'importune : elle ne facilite ma fuite que pour demeurer auprès de mon Rival. Toutes ces idées différentes qui ſe ſuccédoient l'une à l'autre , me faiſoient éprouver le plus cruel ſupplice.

L'aurore qui parut, me trouva dans cette agitation. Je ſortis des jardins, dans le deſſein d'attendre Zaïde , &

de revenir la chercher encore, ſi elle ne venoit point. Je marchai quelque temps ; & quand le jour parut tout-à-fait, je me retirai dans une grote que je trouvai entre les montagnes.

Lorſque je commençois à m'y repoſer, je vis paroître une jeune Nymphe qui ſortit du fond de l'antre où j'étois : je fus étonné de cette vuë : Ne craignez rien, me dit-elle, je ſuis une Fée puiſſante qui regne ſous cette longue chaîne de montagnes, dont une partie du Lac de Parime eſt environnée. Sans moi, vous péririez : les gens de votre ancien Maître vous ſuivent, & vous raméneroient chez lui pour vous faire mourir. Le Maître des Eſclaves a fait arrêter Zaïde, qui vouloit vous ſuivre. Il a découvert qu'elle vouloit le tromper, il veut ſe venger en vous immolant à ſes yeux ; mais j'ai réſolu de prendre votre défenſe : ainſi vous n'avez rien à redouter.

Après avoir achevé ces paroles, la Fée me fit retirer dans une caverne obſcure, d'où je voyois ce qui ſe paſſoit, ſans pouvoir être apperçu, à cauſe de l'obſcurité qui m'environnoit. Je

vis aussi-tôt arriver plusieurs domestiques de mon ancien Maître, conduits par le Chef des Esclaves, & qui tenoient au milieu d'eux ma chere Zaïde. Ils parurent étonnés à l'aspect de la Fée. Téméraires, leur dit-elle, arrêtez, & ne suivez pas plus loin un mortel à qui je veux donner un asyle.

Ne plaise au ciel, répondit le Maître des Esclaves, que nous résistions à vos ordres : quoique cet Esclave soit coupable, nous le respectons, dès que vous vous déclarez son appui. En achevant ces mots, il se préparoit à se retirer ; mais la jeune Zaïde ne me voyant point paroître, me chercha quelque temps des yeux, & se mit ensuite à répandre un torrent de larmes. Je t'ai donc perdu pour jamais, s'écria-t-elle, ô mon cher Bengib ! & je t'ai perdu par ma faute. Si je m'étois contentée du bonheur dont nous jouissions, si j'avois mieux sçu cacher ma tendresse, nous serions encore unis. Je ne te reverrai donc plus, & je suis moi-même la cause de ta perte & de mes regrets.

Ne vous accusez point vous-même de vos malheurs, répondit la Fée, il

eſt un deſtin ſuprême auquel les mortels ne peuvent réſiſter. Les actions qui leur paroiſſent les plus indifférentes, ſervent à remplir ſes deſſeins éternels. C'eſt lui qui vous force de procurer à Bengib la liberté, pour qu'il puiſſe ſervir aux plus grands événemens.

Puiſque Bengib doit vivre heureux, dit Zaïde, puiſqu'il doit jouir d'un deſtin illuſtre, je ſens diminuer ma peine; mais dès que je ſuis ſéparée de lui pour toujours, il n'y a plus rien qui me faſſe chérir la vie : il faut mourir, quand je te perds, mon cher Bengib! Sois le témoin de ma mort, ſi tu me vois encore : elle me paroîtra moins affreuſe, ſi mon dernier ſoupir peut te marquer ma fidélité. A ces mots, elle ſe frappa d'un poignard qu'elle avoit caché ſous ſa robe, & tomba à la renverſe. Jugez de ma ſituation à ce triſte ſpectacle : l'amour, la pitié, la reconnoiſſance, toucherent en ce moment mon cœur de leurs mouvemens les plus vifs & les plus tendres. Je voulus ſortir de l'endroit où j'étois pour ſecourir ma chere Maîtreſſe, pour l'embraſſer encore, & mourir avec elle;

mais la Fée me retint, & m'en empêcha. Les gens de mon ancien Maître releverent l'infortunée Zaïde, & l'emporterent mourante.

Dès qu'ils furent partis, mes pleurs coulerent en abondance, je me répandis en plaintes & en reproches contre la Fée. Vous pouviez, lui dis-je, empêcher la mort de cette malheureuse fille : quand on souffre qu'un malheur arrive, & que l'on peut le prévenir, on en est presque coupable. Je ne veux plus de votre funeste secours, laissez-moi suivre ma généreuse Maîtresse, je ne veux plus d'une liberté qui me coûte la vie de celle que j'adore.

Consolez-vous, me dit la Fée, le destin sauvera peut-être les jours de cette Esclave infortunée, & vous rejoindra dans un temps plus heureux. Elle me donna aussi-tôt une liqueur qu'elle m'assura devoir calmer tous mes chagrins. Dès que j'en eus pris quelques goutes, je m'assoupis, & à mon réveil je me trouvai dans un Palais magnifique, où les richesses les plus brillantes éclatoient de toutes parts. C'est ici ma demeure, dit la Fée, tu

n'as plus rien à craindre de ton ancien Maître : un long intervalle te ſépare de lui.

## CHAPITRE VIII.

*Suite de l'Hiſtoire de l'Eſclave noir.*

J'Avois demeuré quelque temps dans ce Palais, continua l'Eſclave, ſans que les plaiſirs qui regnoient dans ce beau ſéjour, puſſent me conſoler de la perte que j'avois faite, quand un matin à mon reveil, la Fée m'ordonna de la ſuivre. Elle me conduiſit par un ſouterrain aſſez long, au bout duquel je revis la lumiere. Nous trouvâmes dans le lieu où nous ſommes préſentement, un Vieillard ayant les cheveux roux & crépus, qui vint avec un grand reſpect au-devant de la Fée. Approchez, Abdumnella, lui dit-elle, voilà votre Eſclave, vous n'avez qu'à l'emmener avec vous. Le Vieillard ne lui répondit rien, il me prit avec douceur par la main, pour me conduire avec lui.

Je me trouvai très-étonné de cette

avanture, & je ne pus m'empêcher de dire à la Fée : Il n'étoit pas nécessaire de m'ôter des mains de mon premier Maître, pour m'en donner un autre : l'esclavage où j'étois n'étoit pas plus rude que celui dans lequel vous me faites rentrer. Ne t'allarme point, me répondit la Nymphe, & suis ta destinée : il n'est pas en ton pouvoir d'y résister. Aussi-tôt elle rentra dans le souterrain, & le rocher se referma de lui-même.

Le Vieillard me conduisit dans une grande ville qui n'est pas éloignée d'ici, & qu'il me dit se nommer Solinie. Il me dit qu'il étoit Grand Prêtre du Soleil, qui est la seule Divinité adorée par les Habitans de ces rivages. Il me promit de me traiter avec douceur, & de me regarder moins comme un Esclave, que comme un homme destiné, suivant ce que lui avoit dit la Fée, à remplir les projets les plus importans.

En effet, j'ai demeuré près d'un an chez Abdumnella dans des occupations assez douces. J'ai appris pendant ce temps que le Roi qui gouvernoit ces peuples avoit perdu depuis plusieurs

années ſon fils unique à l'âge de deux ans. Ce jeune Prince fut enlevé, ſans que l'on ait jamais pu découvrir les auteurs de ce crime, qui met fin à la Maiſon Royale.

Le Roi des Soliniens eſt mort depuis deux mois, ſans laiſſer aucun héritier de ſa Couronne. Pendant que le Trône eſt ainſi vacant, le Sénat & les Prêtres du Soleil ont pris l'adminiſtration du Gouvernement juſqu'à ce qu'on éliſe un Roi, ou que le Ciel leur ait renvoyé l'Héritier légitime du Sceptre.

La perte du jeune Prince des Soliniens a donné lieu à un uſage parmi ces Peuples, c'eſt de recevoir avec de grands honneurs tous les jeunes gens qui arrivent dans ces lieux. Comme ils eſperent tous les jours voir revenir leur Prince, ils traitent le mieux qu'il leur eſt poſſible les étrangers qui abordent ſur ces rivages.

Mais, ſi les Soliniens ont tous les égards poſſibles pour les hommes, ils ont au contraire une haine mortelle pour les femmes, qu'ils croient avoir cauſé la perte de leur jeune Prince.

Celles qui ont le malheur d'arriver dans ces lieux, ſont immolées au Soleil, lorſqu'il finit ſon cours. Nos Prêtres croient ſe rendre par-là ce Dieu plus favorable, & l'engager à leur donner de plus grands biens pendant le nouveau cours qu'ils le prient de recommencer.

Il y a quelques jours qu'une troupe de femmes parut ſur ce rivage : nos peuples les ſurprirent en leur offrant les plus riches préſens, & ont emmené captives deux d'entre elles. Demain, qui eſt le dernier jour de l'année, elles doivent être ſacrifiées au coucher du Soleil.

Depuis que ces malheureuſes victimes ſont au pouvoir des Soliniens, mon maître Abdumnella m'a paru plongé dans une triſteſſe affreuſe. Enfin, il y a deux jours qu'il me prit en particulier: J'ai pitié, me dit-il, de la plus jeune des deux victimes que l'on doit immoler. En me diſant ces mots il me préſenta une bague avec un billet cacheté: Porte cela, me dit-il, à la jeune perſonne que l'on garde au Fort; lorſque tu viendras de ma part, les por-

tes de la priſon te ſeront ouvertes : je marque à la jeune Captive l'uſage qu'elle doit faire de cet anneau. Mais, ajouta Abdumnella, garde-toi de le mettre à ton doigt. Il me donna en même temps cette lettre & cette bague fatale ; & je pris la route du Fort où la jeune Priſonniere étoit gardée.

Je trouvai en chemin une vieille femme, qui m'aborda d'un air obligeant : Je vous ſouhaite, me dit-elle, toutes ſortes de proſpérités, j'ai de grands ſecrets à vous révéler ; entrez un moment dans ma maiſon, elle n'eſt qu'à deux pas d'ici : Je vous entretiendrai de choſes qui vous intéreſſent infiniment. Je m'excuſai ſur ce que j'avois une commiſſion preſſée de la part de mon Maître. Je ſçais, me dit la vieille, quel eſt l'ordre qu'il vous a donné, mais vous pouvez différer de quelques momens à l'exécuter, & vous ne refuſerez pas de me ſuivre, quand vous ſçaurez que j'ai à vous entretenir de la part de la Fée des Montagnes, qui vous a donné à Abdumnella.

Je me laiſſai engager par ces paroles, & je ſuivis la vieille femme. Elle me

conduisit dans un appartement assez propre, elle fit apporter dequoi déjeûner, & me raconta pendant le repas des choses si particulieres, qu'il sembloit qu'elle m'eût toujours suivi. Je fus surpris de ses discours, & lui demandai avec transport des nouvelles de Zaïde. Qu'est devenuë, lui dis-je, cette malheureuse fille? Est-elle morte du coup qu'elle s'est donné, ou puis-je espérer de la revoir encore? Si vous voulez être éclairci de son sort, me repliqua la vieille, vous n'en avez qu'un seul moyen, mais qui vous sera bien facile: mettez à votre doigt la bague qu'Abdumnella vous a donnée, & vous serez bientôt instruit du destin de Zaïde.

Quoique j'eusse un violent désir de sçavoir ce que ma chere maîtresse étoit devenuë, je n'osai obéir à la vieille: Mon Maître, lui dis-je, m'a expressément défendu de mettre à mon doigt cet anneau. Hé bien, prêtez-le-moi, dit cette femme, & donnez-moi votre main; vous serez instruit du sort de Zaïde, sans desobéir à votre Maître. J'eus la facilité, continua Bengib,

de ſuivre le conſeil de la vieille : mais dès qu'elle m'eut mis au doigt cette bague fatale, elle ſe leva en faiſant un grand éclat de rire, & dit : J'ai plus d'eſprit que la Fée des Montagnes ; quand la jeune Captive ſeroit ſortie du Fort, que ſeroit-elle devenuë ? Allez, me dit-elle, ſuivez votre fortune, elle vous conduira bien.

Pendant qu'elle diſoit ces paroles, ſon viſage changea entiérement, ſes rides diſparurent ; enfin, cette vieille devint une jeune perſonne charmante. Elle me quitta auſſi-tôt, en me diſant d'un air ironique : Adieu, Bengib, ne vous fiez pas aux vieilles, elles ſont auſſi trompeuſes que les jeunes.

Dès qu'elle fut partie, je cherchai la lettre que mon Maître m'avoit donnée, & ne la trouvai point. Je vis bien que la traitreſſe me l'avoit priſe, je ſortis de cette maiſon agité d'un cruel remors, & au deſeſpoir d'avoir été trompé : mais ma douleur augmenta encore quand je voulus ôter cette funeſte bague, tous les efforts que je fis pour la tirer, furent inutiles.

Jugez de ma ſituation dans cette

malheureuſe conjonĉture. J'avois compris par les diſcours de mon Maître que cette anneau étoit un moyen de délivrer la jeune Captive qui devoit être immolée dans peu de temps. Je voyois qu'elle alloit périr, & que j'étois la cauſe de ſon trépas : je n'oſois retourner chez Abdumnella, après avoir ſi mal obéi à ſes ordres. Enfin, dans mon deſeſpoir, je réſolus de me faire couper le doigt pour dégager cet anneau funeſte, & le porter à la jeune Priſonniere.

Dans cette réſolution, j'entrai chez le premier Chirurgien que je trouvai, & étant paſſé dans une ſalle derriere ſa boutique : Il faudroit, lui dis-je, faire une opération qui vous ſera facile : c'eſt de me couper le doigt où vous voyez cette bague. Le Chirurgien voulut me faire quelques remontrances : Ces diſcours, lui dis-je, ſont inutiles ; j'ai penſé à tout ce que vous pouviez me dire : faites ce que je déſire de vous.

Le Chirurgien, avant de me ſatisfaire, voulut eſſayer d'ôter cet anneau de mon doigt ; & pour cet effet, il tour-

na

na avec violence la pierre de la bague en dedans de ma main. La douleur me fit retirer le bras, & pouſſer un cri. Auſſi-tôt je vis cet homme étonné, qui ſembloit me chercher des yeux : il ſortit en même temps de la ſalle où nous étions, & entra dans ſa boutique, où pluſieurs perſonnes étoient aſſemblées. L'avez-vous vu fuir, leur dit-il en riant, cet homme qui veut que l'on lui coupe un doigt, & qui ſe ſauve ſi vîte au moindre mal, qu'un éclair n'eſt pas plus prompt à diſparoître? Chacun l'aſſura que j'avois couru ſi legérement, que perſonne ne m'avoit apperçu.

J'avois pourtant ſuivi le Maître dans ſa boutique, & je voyois ceux qui rioient de mon avanture, ſans qu'il parût qu'ils m'apperçuſſent. Je jugeai que cette bague rendoit inviſible, lorſque la pierre étoit en deſſous. Je ſortis dans cette idée, & reconnus qu'en effet je n'étois vu de perſonne.

Depuis que cette avanture m'eſt arrivée, je n'ai pas oſé retourner chez Abdumnella. Je vis de ce que je prens dans la ville ſans être apperçu; enfin je

venois aujourd'hui au pied de ces rochers implorer le ſecours de la Fée qui m'a donné au Grand Prêtre, & lui demander quels ſont les grands événemens auſquels elle m'a dit que j'étois deſtiné.

L'Eſclave finit de cette ſorte ſon récit, & Prenany n'eut pas lieu de s'imaginer que la jeune Captive qui devoit être immolée le lendemain, fût la Princeſſe Feſlée : il ne croyoit pas poſſible que Solocule l'eût envoyé à Solinie tandis que la Princeſſe y ſeroit : outre cela, il n'avoit point entendu parler dans le Palais d'Acariaſta, que la Princeſſe eût quitté la Cour de ſa mere. Ainſi, il ne prit d'intérêt au malheur de la jeune Priſonniere, qu'autant que l'on en prend naturellement pour une inconnuë.

Après que Bengib eut achevé ſon hiſtoire, le Prince lui dit que la vieille femme qu'il avoit trouvée ne l'avoit pas trompé : Je puis, dit-il, vous inſtruire de l'état auquel eſt votre chere Zaïde. Elle n'eſt pas morte, & elle vous aime toujours tendrement : elle eſt auprès de la Reine des Amazones,

dont elle eſt chérie. Je viens de cette Cour, où j'ai été élevé, & où j'ai laiſſé ce que j'ai de plus cher au monde. J'eſpere y retourner, & je ferai tous mes efforts pour revoir au plûtôt l'objet que j'aime. Nous quitterons enſemble ces lieux, & il ne ſera pas difficile de vous réunir à votre Maîtreſſe.

Bengib fut transporté de joie à ces paroles. Je ſuis trop payé, dit-il au Prince, du ſecours que je vous ai donné. Quoi! Zaïde eſt vivante, & m'eſt fidelle: comment puis-je m'acquitter envers vous de cette nouvelle charmante? Après que l'Eſclave eut témoigné à Prenany ſa joie & ſa reconnoiſſance, il l'engagea à venir à Solinie. Je vous ſuivrai, dit-il, ſans être vu, par le moyen de ma bague, & dès que vous paroîtrez, chacun s'empreſſera à vous bien recevoir: mais gardez-vous, continua l'Eſclave, de dire que vous venez d'Amazonie; la haine que l'on porte aux Amazones pourroit vous mettre en danger.



## CHAPITRE IX.

*L'Esclave conduit Prenany à Solinie. De quelle maniere il y fut reçu, & du Conseil qui se tint à son sujet.*

PRenany se leva aussi-tôt pour se mettre en chemin; & Bengib, après s'être rendu invisible en tournant sa bague, le guida vers Solinie. Ils y arriverent bientôt, & quand ils entrerent dans cette ville, le Prince s'entretenoit encore avec l'Esclave, qu'on ne voyoit point.

Les jeunes gens croient tout facile, & Prenany parloit tout haut à Bengib de son projet, comme d'une chose où il se croyoit sûr de réussir. Je gagnerai, disoit-il, l'amitié des Principaux de cet Empire, je demanderai un vaisseau, sans dire dans quel pays je veux aller, de peur d'exciter la défiance, & nous irons dans les lieux où nous devons retrouver notre Maîtresse.

Quelques habitans s'arrêterent pour considérer Prenany, & le prirent pour

un fou, croyant qu'il parloit tout seul. L'Esclave le pria tout bas de ne plus rien dire, de peur de le faire découvrir.

Quand ils furent un peu avancés, ils trouverent un homme grave, qui envisagea Prenany avec attention, & lui dit ensuite en l'abordant civilement : Je crois reconnoître à votre air & à vos habits, que vous êtes étranger : dites-moi, je vous prie, si je ne me suis point trompé. Prenany lui répondit qu'en effet il étoit un malheureux qui s'étoit sauvé seul du naufrage, & qu'il n'avoit nulle connoissance dans ces lieux. Soyez en assurance, dit le Vieillard, vous ne manquerez ici de rien : acceptez ma maison, c'est le plus grand plaisir que vous puissiez me faire.

Prenany ne refusa pas cette offre, & le Vieillard, qui étoit un des premiers Sénateurs de Solinie, le conduisit à sa maison. Bengib dit tout bas au Prince, qu'il n'osoit entrer avec lui, de peur de rester enfermé dans quelque chambre ; mais il lui promit de l'attendre à la porte le lendemain, lorsqu'il sortiroit.

Le Sénateur conduisit Prenany dans une salle, où il le laissa se reposer, & le quitta, en lui promettant qu'il le rejoindroit bientôt. Le Vieillard courut avec empressement chez quelques-uns des Sénateurs de ses meilleurs amis, pour leur faire part de la découverte qu'il venoit de faire. Il étoit si charmé du bonheur qu'il avoit eu, qu'il les amena chez lui, pour leur donner à souper avec le jeune Etranger.

Pendant le repas, on demanda à Prenany quel étoit le lieu de sa naissance; Il se souvint du conseil de Bengib, & se garda bien de dire qu'il venoit d'Amazonie : il répondit qu'il avoit été élevé chez les Aziniens, & qu'il ignoroit qui étoient ses parens. C'est lui, s'écria aussi-tôt le vieux Sénateur, d'un air de contentement : voyez si je n'avois pas raison. Il ne faut pas, dit un des convives, précipiter son jugement dans une affaire de cette importance : nous sommes ravis de la rencontre que vous avez faite : il faudra demain examiner mûrement la chose. Mais remarquez, dit l'un, qu'il ressemble au défunt Roi. Oh, pour cela, dit un autre,

c'eſt à la Reine défunte : je me ſouviens de l'avoir vuë, c'eſt ſon vivant portrait. Je ne vous dirai pas, ajouta un troiſiéme, auquel des deux il reſſemble, mais il a un air de famille qui frape.

Prenany ne ſçavoit que dire, & ne comprenoit rien à tous ces diſcours. La nuit vint finir ſon embarras : le Soleil ne paroiſſant plus, on quitta la table, & on conduiſit le Prince dans une chambre, où il ſe coucha ſans chandelle, à la mode du pays.

Le lendemain, le vieux Sénateur, avant de ſortir, enferma Prenany à double tour dans la chambre où il avoit couché, & ſortit pour aller au Conſeil. Sur le rapport qui avoit été fait par ceux qui avoient ſoupé la veille avec l'Etranger, tous les Prêtres du Soleil & tous les Sénateurs s'y trouverent. Le vieux Sénateur en arrivant, montra d'un air ſatisfait la clef de la chambre où Prenany étoit enfermé. J'ai, dit-il, ſous cette clef le tréſor de cet Empire : Le jeune Etranger que j'ai reçu chez moi, eſt le Prince Soly, ou je ne ſuis pas Sénateur. Demandez à ceux qui l'ont vu, s'il n'a pas un air de famille

auquel on le connoit d'abord : il ressemble parfaitement au Roi ou à la Reine. Je vous dis que c'est lui surement.

Nous avons, dit un Prêtre du Soleil, un moyen sûr de le connoître Ne vous souvient-il plus de la marque qu'il a sur sa personne, & dont la description est faite dans nos Annales. Nous n'avons qu'à l'examiner, & nous connoîtrons aisément si vous ne vous êtes point trompé.

Chacun approuva cet avis : on fit apporter les Registres publics, & on examina avec attention la description qui y étoit faite de la tulipe que le Prince devoit avoir à la fesse. Mais l'embarras fut d'aller regarder en cet endroit. Ce n'étoit pas un compliment à faire à un homme, que de lui demander à voir une chose pareille. D'un autre côté, chacun trouvoit qu'il étoit contre les droits de l'Hospitalité, d'user de violence, pour découvrir le derriere d'un Etranger. En lui demandant, dit quelqu'un de l'Assemblée, s'il porte cette glorieuse marque, ajoutera-t-on foi à ce qu'il en dira lui-mê-

me? D'ailleurs, il pourra nous répondre qu'il n'a jamais eu la curiosité d'y regarder.

Que votre embarras cesse, dit gravement un des Sénateurs : j'imagine un moyen de connoître ce signe respectable. Oui, ajouta-t-il après un moment de réflexion, je promets de vous faire voir le derriere de ce jeune Etranger, comme on voit le Soleil en plein midi. Doucement, dit un des Prêtres, pesez un peu vos paroles, & prenez garde à vos comparaisons. Passons, dit le Sénateur, c'est mon zéle pour l'Etat qui m'emporte. Oui, je m'engage à vous le faire voir comme .... comme vous voudrez. Allons tous dîner chez un Traiteur, & que ce jeune homme soit invité à ce repas, nous proposerons pour l'après-dînée une partie de chasse dans la plaine : je lui ferai mettre au dessert dans son verre, d'une poudre dont je connois la vertu. Si pendant la promenade il n'offre point à vos regards le ciel où brille ce signe favorable, je consens à payer le repas tout seul.

Chacun applaudit à cette invention;

mais les Prêtres du Soleil refuserent d'assister à cette fête. Il ne convient pas, dit l'un d'eux avec un air d'autorité, que nos yeux destinés à regarder le Dieu brillant que nous adorons, & qui n'osent envisager la Lune, s'occupent à faire une pareille découverte. Nous nous en reposons sur les Sénateurs destinés à veiller aux intérêts temporels des peuples. Parbleu ! dit un des Sénateurs, vous êtes devenus bien délicats : N'est-ce pas un de vos Prédécesseurs, qui a fait cette remarque si utile à la Patrie ? Sans lui, aurions-nous jamais sçu comment le derriere du Prince étoit fait ? Il peut avoir manqué, répondit le Prêtre du Soleil, mais son action a été heureuse, & une faute n'en est plus une, si-tôt qu'elle réussit. A notre égard, nous pourrions être trompés dans notre attente, gardons-nous de commettre une irrégularité sans aucun fruit.

Nous avons, dit un autre Prêtre, une raison encore qui nous dispense d'assister à cette observation : c'est ce soir que l'on doit immoler les deux Captives qui sont dans ces lieux : tan-

dis que nous ſerons occupés au Sacrifice ; faites cette découverte heureuſe, nous prierons le Soleil de vous être propice, & de vous prêter ſa plus vive lumiere. A ces mots l'Aſſemblée ſe ſépara : les Prêtres allerent tout préparer pour leur Sacrifice, & les Sénateurs pour leur dîner.

---

## CHAPITRE X.

### *De quelle façon Prenany fut reconnu pour Roi de Solinie.*

LEs Sénateurs en ſortant du Conſeil acheterent à frais communs chez un fameux Apoticaire la poudre laxative deſtinée pour le Prince, & l'on prit bien garde qu'il ne ſe fît point de quiproquo. On alla enſuite tirer Prenany de la chambre où il étoit enfermé : on le conduiſit avec grand reſpect dans l'endroit où l'on devoit dîner ; & Bengib, qui l'attendoit depuis longtemps, le ſuivit ſans être vu de perſonne.

Avant que de ſe mettre à table, on

proposa à Prenany la partie de chasse que l'on avoit projetté de faire dans la plaine : il l'accepta volontiers. Chacun des Sénateurs envoia aussi-tôt chercher son habit de campagne, & emprunter un arc & des fléches à ses amis. Le dîner fut très-sérieux, parce que chacun étoit entiérement occupé de la grande affaire qui intéressoit si fort tout l'Empire. Prenany s'ennuyoit beaucoup, malgré les honneurs que l'on lui rendoit. Les respects satisfont la vanité, mais ne divertissent point : il auroit mieux aimé être encore à Azinie, qu'avec ces graves Personnages. Cependant tout se termina au gré des convives, & à la derniere razade que l'on but à la santé du jeune Etranger, on lui donna en même temps dequoi le purger, s'il eût été malade.

Dès que l'on fut sorti de table, les Sénateurs à pied avec Prenany gagnerent la plaine. Le jeune Prince étoit étonné de l'habillement & de la maniere de chasser de ses compagnons. Ils avoient chacun un habit de couleur brune, pour montrer qu'ils conservoient leur gravité jusques dans leurs

plaiſirs : des cheveux majeſtueuſement répandus leur offuſquoient le viſage ; enfin, leur figure auroit été capable de faire enfuir tout le gibier du monde, & ils étoient tous attroupés autour de lui, ſans ſonger à tenir leurs fléches prêtes.

Prenany leur en dit ſon ſentiment, & les aſſura que s'ils continuoient à marcher ainſi, certainement ils ne prendroient rien. Ho, dit un des Sénateurs, homme très-ſubtil, ſi nous trouvons ce que nous cherchons, nous aurons fait une aſſez bonne chaſſe. Prenany n'entendoit pas ce qu'il vouloit dire, & ne s'en ſouciant gueres, il avançoit toujours avec eux.

Chacun des Chaſſeurs conſidéroit avec attention le viſage du jeune Etranger, pour connoître ſi la poudre alloit bientôt opérer. On vit avec joie qu'il fit une petite grimace en diſant, je voudrois bien qu'il y eût ici quelque arbre ou quelque buiſſon. Pourquoi cela, dit quelqu'un qui vouloit ſçavoir ſi la mine qu'avoit fait le Prince n'étoit pas trompeuſe ? Pour peu de choſe, dit le Prince. Cependant ſa co-

lique s'étant un peu paſſée, il continua ſon chemin : mais peu de temps après une tranchée plus forte l'obligea de s'arrêter. Je vous prie, dit-il, de m'excuſer : allez toujours devant, je vous rejoindrai. Ne vous gênez point, lui répondirent les Chaſſeurs, nous vous attendrons. Sans plus long compliment, Prenany jetta ſon arc à terre, & ſe prépara à ſoulager le mal qui le preſſoit. Avant qu'il eût eu le temps de ſe baiſſer, deux des Sénateurs les plus recommandables paſſerent derriere lui ſans faire ſemblant de rien, jetterent un coup d'œil vif ſur ce qu'il leur montroit, & ce que Brunel avant lui avoit montré à la Reine Marphize. Ils reconnurent cette tulipe déſirée, & s'écrierent auſſi-tôt de toutes leurs forces : C'eſt lui-même ; revenez, Sénateurs, & rendez lui vos premiers hommages. Auſſi-tôt, tous les Chaſſeurs s'étant retournés, coururent ſe jetter aux pieds du Prince étonné. Vous êtes notre Roi, lui dirent-ils, protégez vos fidéles Sujets & ceux qui vous ont rendu leurs premiers reſpects. Oh jour heureux ! qui nous

rend une tête si chere. Venez au Palais de vos Ayeux prendre la Couronne & le Sceptre que vous donne votre naissance.

Le jeune Prince fut si surpris de cet événement imprévu, que sa colique se passa : on dit même qu'il en fut constipé pendant plus de vingt-quatre heures. Les Sénateurs expliquerent à Prenany la maniere dont ils s'étoient assurés qu'il étoit le fils de leur Roi, & la ruse qu'ils avoient employée pour le découvrir. Le Prince approuva leur prudence, & loua leur esprit, & les assura qu'il remettroit entre les mains de gens d'une capacité aussi profonde la meilleure partie du Gouvernement.

---

## CHAPITRE XI.

*Comment le nouveau Roi retrouva sa chere Princeße Feslée.*

LE nouveau Roi & son Sénat étoient près de retourner à Solinie, lorsqu'ils virent paroître les Prêtres du Soleil, qui marchoient vers la monta-

gne où ſe devoit faire le ſacrifice des deux Captives. Ils étoient au nombre de quarante, avec leurs cheveux accommodés par les perruquiers les plus habiles à les hériſſer : ils avoient chacun un habit de moire jaune & argent: au milieu d'eux étoit un char bleu & or, attelé de huit chevaux plus blancs que la neige. Dans ce char étoient les deux femmes deſtinées au Sacrifice, couvertes d'un grand voile de gaze d'or.

Tandis que ce cortege s'avançoit lentement, le Roi s'informa plus particuliérement quelles étoient les victimes, & parut attendri de leur ſort. Vous ne devez pas, dit un des Sénateurs, les plaindre juſqu'à préſent : on leur a procuré dans leur priſon toutes les commodités & tous les agrémens poſſibles. Ce n'eſt que l'attente du trépas qui en fait toute l'horreur, & elles ne ſçavent pas encore qu'elles doivent mourir. On leur fait croire que l'on les conduit ſur une montagne peu éloignée d'ici, pour une cérémonie après laquelle on doit leur donner la liberté: & on leur donne la mort ſans

qu'elles s'y attendent. Il n'importe, dit le Prince, je veux leur parler, c'eſt bien la moindre choſe, puiſque je ſuis, Roi, que je voie les filles que l'on tuë dans mon Royaume.

Auſſi-tôt le Prince s'approcha du chariot. Les Sénateurs inſtruiſirent les Prêtres, que l'Etranger étoit véritablement leur Roi. Ils ſe jetterent tous à ſes genoux, & ſe préparoient à lui faire une belle harangue; mais le Prince, pouſſé par un ſecret preſſentiment, ne les écouta pas, & leva avec précipitation le voile qui couvroit les victimes.

Quels furent les mouvemens de ſon cœur, quand il reconnut ſa chere Feſlée? Ah Dieux! s'écria-t-il, ma chere Princeſſe, dans quels périls je vous retrouve! Que je ſuis heureux de vous conſerver une vie qui m'eſt plus chere que la mienne! Un jour plus tard, je vous perdois pour jamais, & vous êtiez immolée au Soleil.

A la vuë du Prince, Feſlée s'étoit évanouïe à ſon ordinaire. Quoi! dit la Gouvernante, on alloit nous immoler? Oui vraiment, dit le Prince, mais

je suis Roi, & je l'empêcherai bien. Aussi-tôt la Gouvernante, en poussant sa jeune Maîtresse avec le coude: Revenez donc à vous, lui dit-elle, sçavez-vous où l'on nous conduisoit? On alloit nous tuer; mais Prenany est le Roi de cet Empire, & nous sauvera la vie.

Feslée revint à cette agitation, & tournant tendrement les yeux vers le Prince: Que je suis heureuse! lui dit-elle: En apprenant que j'allois perdre la vie, je retrouve celui qui doit en faire tout le bonheur: Que les périls sont charmans, quand on ne les connoit que par une issuë aussi agréable! Le Roi ordonna aux Prêtres de ne plus songer à faire ce Sacrifice. Le Grand Prêtre Abdumnella assura le Monarque que c'étoit malgré lui que l'on faisoit cette cérémonie; & pour lui rendre compte de ses sentimens, il lui parla de cette maniere.

Peu de temps après la mort du Roi votre pere, nous entendîmes sa voix dans le Temple, pendant une nuit fort obscure. Mon fils n'est point mort, nous dit-il, je n'ai point trouvé son

Ombre aux Enfers : ainsi vous devez espérer de revoir ce Prince; mais il faut fléchir le Soleil, afin qu'il vous le rende. S'il vient des femmes sur ce rivage, immolez-en deux à ce Dieu, sur la montagne qui lui est consacrée ; mais prenez une jeune & une vieille, afin qu'il ait dequoi choisir.

Le lendemain que cette voix se fut fait entendre, il aborda dans ces lieux une troupe de femmes armées. Nos citoyens ont employé l'artifice pour se saisir des deux victimes destinées au Soleil : nous les avons choisies, suivant l'ordre que le Roi nous avoit donné.... Vous avez fort mal rencontré, dit la Gouvernante en interrompant brusquement le Grand Prêtre, la Princesse est jeune à la vérité; mais apprenez que je ne suis point vieille, & qu'il ne faut point donner aux gens cette qualité, pour les immoler. Laissez achever le Grand Prêtre, dit le Roi : c'est parce que vous êtes encore jeune, que le Soleil n'a point voulu que vous fussiez sa victime : vous pouvez vous vanter à présent de n'être point vieille au gré du Soleil.

Nous prîmes donc ces deux victimes, continua le Grand Prêtre, & elles furent destinées à la mort, lorsque le Dieu qui nous éclaire, termineroit son cours. Mais il y a quelques jours que je vis entrer dans ma chambre, pendant l'obscurité, & tandis que j'étois dans mon lit, une jeune personne dont je ne pus distinguer les traits : elle me donna une bague mystérieuse, & me dit de la faire tenir à la jeune Captive qu'on destinoit au Sacrifice. Qu'elle sorte, me dit l'Inconnuë, & qu'elle évite la mort qui lui est préparée : en tournant la pierre de cette bague en dedans de sa main, personne ne pourra la voir ; mais ne mets pas cet anneau à ton doigt, il n'en pourroit plus sortir.

Je pris cette bague, continua Abdumnella, je la serrai soigneusement sous mon chevet, & la jeune personne qui me l'avoit donnée, disparut. Mais apparemment qu'elle laissa la porte de ma chambre entr'ouverte, & qu'il vint quelque vent coulis, le lendemain je me trouvai avec un petit rhume, qui m'empêcha d'aller moi-même porter cette bague à la jeune prison-

niere. Je lui écrivis un billet; par lequel je lui marquois l'usage qu'elle devoit en faire, & je lui envoyai cette lettre avec l'anneau par un de mes esclaves. Depuis ce temps je n'ai pas revu ce domestique, & je n'ai pu sçavoir ce qu'il est devenu. Cependant, par un bonheur inespéré, tout a réussi au gré de mes désirs, & cette jeune Héroïne, dont nous ignorions le rang & la naissance, a été heureusement préservée du trépas.

Le jeune Roi loua fort la prudence du Grand Prêtre, de ne point sortir, quand il étoit enrhumé, & la Princesse le félicita sur ce que son indisposition avoit cessé. En fût-il crévé, dit à moitié haut la Gouvernante, il garde la chambre, quand il faut nous secourir, & se porte bien, quand il s'agit de nous conduire sur cette funeste montagne où nous devions périr.

On entendit alors la voix de Bengib, qui avoit toujours suivi le Prince, sans être vu. Puisque cette affaire a si bien tourné, dit-il, il faut me pardonner la faute que j'ai faite, de mettre à mon doigt cette bague. Sans cela, le Roi que vous venez de reconnoître,

auroit péri dans les eaux du Lac : c'eſt moi qui l'en ai tiré. Le Roi confirma aux Prêtres & aux Sénateurs la vérité de ce que diſoit l'Eſclave, & Abdumnella l'ayant aſſuré qu'il lui pardonnoit, il alloit ſe montrer, lorſque l'on vit ſortir d'entre les rochers qui terminoient la plaine, une nombreuſe armée d'Amazones qui s'avançoient. C'étoit la Reine d'Amazonie, dont la flote avoit pris terre entre ces montagnes, qui venoit à la tête de ſes meilleures troupes délivrer la Princeſſe Feſlée. A cette vuë, les Prêtres & les Sénateurs laiſſerent là le char & les victimes ; & ſans s'embarraſſer de leur nouveau Roi, s'enfuirent de toute leur force vers la ville, en criant qu'ils alloient chercher du ſecours.



## CHAPITRE XII.

*Comment la Reine d'Amazonie rejoignit sa fille & son futur gendre.*

LE jeune Roi fut très-étonné de se voir ainsi abandonné de ses nouveaux Sujets : il ne sçavoit quel traitement il alloit éprouver de la part de la Reine. Il avoit lieu de penser que c'étoit elle qui l'avoit fait conduire au Château d'Acariasta, pour servir le ressentiment de cette Princesse ; mais il se résolut à périr plûtôt mille fois, que de quitter sa chere Feslée.

Bengib, qui ne s'étoit point encore montré, lui dit de n'avoir aucune inquiétude, & qu'il lui livreroit bientôt la Reine. En effet il courut à elle, sans qu'elle pût le voir, & lui ôta son arc & son carquois. La Reine fut très-étonnée de se sentir desarmer, sans voir personne. Bengib la prit sous le bras, pour la conduire vers le char où étoit le jeune Roi & la Princesse. La Reine s'étant écriée à cette violence, ses

Guerrieres vinrent à elle. Mais Bengib lançoit contre les Amazones les fléches même de la Reine, & en blessa plusieurs, sans qu'elles pussent connoître d'où partoient ces traits. Mettez bas les armes, leur cria-t-il, & ne suivez plus votre Reine, ou vous allez toutes périr. Ces paroles qu'elles entendirent, sans sçavoir qui les prononçoit, acheverent d'étonner les Guerrieres, & elles s'arrêterent. Mais une fléche décochée par hazard dans ce desordre, atteignit Bengib, quoiqu'il fût invisible, & le blessa assez dangereusement : sa blessure n'empêcha pas qu'il n'emmenât la Reine jusqu'au char où étoit le jeune Roi, & qu'il ne la forçât d'y monter. Le Prince fut sensiblement touché de la blessure de l'Esclave, & le fit monter sur le devant du chariot, tandis que la Reine embrassoit sa fille avec des larmes de joie. On lui dit en deux mots quel étoit le destin de Prenany. Elle répondit qu'elle en étoit instruite depuis long-temps, & qu'elle confirmeroit au peuple de Solinie, que le Prince étoit vraiment fils de leur Roi.

On ſe prépara auſſi-tôt à prendre le chemin de la ville. Le Roi pria la Reine d'Amazonie de faire reſter en cet endroit ſes troupes qui s'étoient approchées. De l'humeur, dit-il, dont me paroiſſent mes Sujets, ils ne m'ouvriront jamais les portes, s'ils voient tant de monde; il faut attendre que nous les ayons raſſurés. La Reine ordonna donc à ſes Amazones de placer leur Camp dans la plaine. Il n'y eut que le jeune Agis, qui voyant ſa chere Gouvernante, demanda permiſſion de ſuivre la Reine. Après l'avoir obtenuë, ce fut lui qui conduiſit le char vers Solinie.

La Compagnie arriva au pied des rempars, lorſque le Soleil baiſſoit pour ſe coucher. On ouvrit les portes au Roi & à ſa ſuite; & le peuple, que les Sénateurs & le Prêtres avoient inſtruit qu'ils avoient retrouvé leur Monarque, ſuivit le char juſqu'au Palais avec des acclamations de joie. Les Sénateurs ſe préſenterent, & aſſurerent le Roi que s'il n'eût pas été ſi tard, plus de vingt mille hommes ſeroient allés à ſon ſecours; mais que l'on comptoit ſe met-

tre en campagne le lendemain de grand matin, s'il ne fût pas revenu. Le Roi les remercia de leur zéle & de leur diligence, & les envoya se reposer de leurs fatigues.

---

## CHAPITRE XIII.

*Le nouveau Roi étant dans son Palais, revoit la Fée Cabrioline.*

LE nouveau Roi trouva un Palais fort antique, mais dont la grandeur & la richesse le charmerent. Les principaux Officiers de la Couronne vinrent lui présenter leurs hommages. Un des premiers soins du Prince fut de faire porter Bengib dans un appartement, & de recommander que l'on en eût un soin particulier.

Quand le Roi fut dans les appartemens, il s'informa quels étoient les plaisirs que les Rois prenoient dans cet Empire. La Reine & la Princesse applaudirent à cette question. Le Grand Trésorier répondit que l'occupation du défunt Roi étoit la lecture & la

promenade pendant la journée ; & si vous voulez sçavoir, ajouta-t-il, quel étoit son plaisir, quand il ne voyoit plus le Soleil, il faut entrer dans l'appartement du Trésor.

Il conduisit aussi-tôt le Prince & sa suite dans un appartement magnifique, où étoient de grands coffres remplis de pieces d'or. Le plaisir de votre Auguste Pere, reprit le Trésorier, étoit de compter ces richesses, lorsque la nuit étoit venuë : il se plaisoit à remuer ces pieces d'un endroit à un autre, & à les ranger à tâtons. Cet amusement est assez bizare, dit la Princesse, il faudra l'enseigner à Solocule qui ne voit goute : pour moi, j'aime mieux voir ce que produit l'or, que l'or en lui-même. Laissez-moi faire, ma Princesse, lui dit tout bas le Roi, nous ferons produire à celui-ci des objets agréables.

Voilà bien des richesses, dit la Reine d'Amazonie, mais n'y en avoit-il pas encore davantage ? Et n'en a-t-on point enlevé après la mort du Roi ? Je puis vous assurer, répondit le Grand Trésorier, qu'on n'a rien pris, lorsque le Roi est mort. Il étoit veuf : si sa femme lu

eût ſurvécu, peut-être ne trouveroit-on rien aujourd'hui. Mais quoique nous ignoraſſions que Sa Majeſté dût revenir, on n'a rien emporté. Vous êtes d'une grande probité, dit le jeune Monarque : il y a bien des héritiers qui écrivent qu'ils vont venir promptement, & qui trouvent les coffres vuides, quand ils arrivent.

Après cette converſation, on preſſa le Roi de venir ſe mettre à table avant que le jour finît. Mais la Princeſſe étoit curieuſe, & voulut voir les jardins avant le ſouper. Le Roi, qui n'avoit d'autre volonté que la ſienne, la ſuivit accompagné de toute ſa Cour. Il faiſoit la plus belle ſoirée du monde : le Soleil, qui ſe couchoit, laiſſoit répandre aux fleurs toute leur odeur, & les oiſeaux qui finiſſoient leurs concerts de cette journée, les rendoient plus vifs & plus touchans.

Tous les objets qui ſe préſentoient, étoient charmans en eux-mêmes ; mais ils paroiſſoient encore plus beaux à des cœurs contens. La Reine des Amazones avoit retrouvé ſa chere fille après un danger effroyable. La Princeſſe &

ſon amant ſe voyoient réunis pour toujours. La Gouvernante de Feſlée étoit auprès de ſon fidéle Agis. Ainſi chacun goûtoit le plus parfait plaiſir. Il n'y avoit que les Officiers du Roi, accoutumés à ſouper à cinq heures, qui s'ennuïoient un peu. Le Grand Rotiſſeur de l'Empire accourut tout en nage dire au Roi, que les viandes ſe ſéchoient trop, & le Grand Maître du Palais fit obſerver à la Compagnie qu'il falloit abſolument ſouper pendant qu'il reſtoit encore du jour, parce qu'ils ſeroient obligés de manger à tâtons, la loi défendant de ſe ſervir d'autre lumiere que de celle du Soleil. Ce diſcours détermina la Compagnie à rentrer.

Mais quand on fut près du perron, le Roi & Agis apperçurent la charmante Cabrioline. Le Roi courut à elle, tandis qu'Agis expliquoit à la Reine & à la Princeſſe qui elle étoit. La Fée s'avança d'un air théatral, dont les Princeſſes furent enchantées. Elle étoit ce jour-là habillée plus galamment que jamais, & ſa beauté avoit encore un nouvel éclat. Il n'y eut que la Gouver-

nante qui la vit avec chagrin. Agis lui avoit quelquefois parlé avec feu de la jeune Fée. L'Amour eſt pénétrant, & toujours ſuivi de ſoupçons : elle expliqua tendrement ſa crainte à ſon Amant. Agis aſſura cette Amante que la Fée auroit tous les attraits du monde, qu'elle ne le toucheroit point, à cauſe d'un malheureux Joueur de flute qui la ſuivoit toujours, & qui le fatiguoit trop.

Quand toute la Cour fut rentrée au Palais, l'obſcurité étoit preſque venuë entiérement. Mais Cabrioline tira un petit ſiflet de ſa poche : au premier coup qu'elle en donna, tous les appartemens ſe trouverent illuminés.

Ce coup de ſiflet cauſa au jeune Page un frémiſſement dont la Fée s'apperçut. Ne craignez rien, lui dit-elle en riant, le Tambourin n'eſt pas ici. J'en ſuis ravi pour toute la Compagnie, dit Agis, il n'eſt bon que pour les Dondiniens. Cet homme-là, dit Feſlée, n'eſt pas des amis d'Agis : il m'a pourtant rendu un ſi grand ſervice, que je ne puis me diſpenſer de vous demander de ſes nouvelles. Je gagerois, dit Agis, qu'il eſt

mort de lassitude au pied de quelque buisson : il ne pouvoit pas résister longtemps au mêtier qu'il faisoit. Il ne m'a point quittée, dit Cabrioline, & il ne tient qu'à moi de le faire paroître tout-à-l'heure. Mais comme nous devons aujourd'hui faire autre chose que voïager, ou faire fuir les ennemis ; j'ai amené une symphonie plus douce, & dont vous serez content.

## CHAPITRE XIV.

*Du repas & du bal dont Cabrioline régala toute la Cour.*

TOute la Cour passa dans un grand sallon, où l'on trouva une table de trente couverts, servie des mêts les plus délicieux, ordonnés par la Fée. Elle pria le Roi de faire mettre à table Agis & la Gouvernante, & les Officiers les plus distingués. Le Roi le leur ayant ordonné, il se trouva encore plusieurs places vuides : il demanda aux plus considérables de l'Empire, d'envoyer

chercher leurs femmes & leurs filles, & l'Assemblée se trouva complette.

Mais les Soiiniens, par un reste de préjugé, n'osoient presque ouvrir les yeux. La Fée s'en étant apperçuë, leur en fit des reproches, & leur demanda s'ils avoient quelque peine à imiter leur Roi. Il est le Maître, dit le plus âgé de ces Officiers; mais nous sommes soumis aux loix. Ils ont raison, dit le Prince: mais dans un moment personne n'aura plus d'inquiétude. Je fais une Loi qui sera demain publiée dans tout mon Empire. Je veux que l'on adore le Soleil pendant le jour, & la Lune pendant la nuit.

Tous les Courtisans applaudirent à une pensée si sage, & les scrupules étant cessés, la joie qui accompagnoit toujours l'aimable Fée, se répandit sur toute la Compagnie. La jeune Fessée parut charmante, même aux Dames, c'est beaucoup dire; ses yeux brilloient d'un feu vif & tendre; sa bouche charmante sourioit le plus agréablement du monde: mais comme les Prêtres du Soleil l'avoient desarmée, avant de la conduire au Sacrifice, elle paroissoit un peu

pâle. Cabrioline, qui s'en apperçût, s'approcha d'elle, lui tint un moment sa serviette devant le visage, & lui ayant un peu frotté les jouës avec le bout des doigts, sema les plus belles roses sur son teint de lys. Dès que la Fée eut fini cet enchantement, l'admiration éclata de toutes parts, & ranima encore le plaisir.

Lorsque l'on fut au dessert, on fut surpris de voir entrer Bengib parfaitement guéri de sa blessure : il vint se jetter aux genoux du Roi, & lui montra une pierre qu'il tenoit dans sa main. Seigneur, lui dit-il, n'est-ce pas là la pierre merveilleuse qui vous a guéri? Elle a fait le méme effet sur moi; mais elle m'a été donnée par un autre que Zaïde. Sans doute, ma chere Zaïde est morte, & un autre possede le trésor qui lui appartenoit. Non, non, dit la Reine d'Amazonie, qui prit la parole, Zaïde m'a suivie dans ces lieux, & je reconnois cette pierre, pour être à elle. Ordonnez donc que je la voie, répliqua le More, & ne souffrez pas, je vous en conjure, que je languisse plus longtemps.

Le Roi demanda auſſi-tôt celui qui avoit guéri l'Eſclave. Il vint, & dit qu'il avoit trouvé aux portes du Palais une jeune Moreſſe fort allarmée ; qu'elle l'avoit prié en pleurant de mettre cette pierre, qu'elle lui confioit, dans la bouche de celui qui avoit été bleſſé auprès du Roi. J'ai, dit-il, exécuté ſa commiſſion, ſans ſçavoir la vertu de ce précieux tréſor.

Bengib courut auſſi-tôt aux portes du Palais, & rentra un moment après, tenant ſa chere Zaïde par la main. Elle raconta qu'ayant appris des Amazones que la Reine avoit laiſſées hors de la ville, qu'un Eſclave noir avoit reçu un coup de fléche, elle avoit eu un ſecret preſſentiment que cet Eſclave étoit ſon cher Bengib. J'ai, dit-elle, guéri d'abord les bleſſures des Amazones, & j'ai trouvé moyen d'entrer dans la ville ; mais ayant été refuſée aux portes du Palais, j'ai confié cette pierre à un des Officiers du Roi, dans l'eſpérance que je ſauverois mon Amant. Chacun prit part à la tendreſſe & au honheur de ces deux perſonnes. Le Roi ſur-tout & la Princeſſe leur promi-

rent de les rendre heureux.

Lorſque l'on quitta la table, on entendit une ſymphonie douce dans une ſalle voiſine du lieu où l'on étoit. Voilà, dit Agis, une Muſique qui me plait, & non pas ce déteſtable tambourin. Je vous félicite de ce goût, dit la Fée: on voit, ajouta-t-elle en regardant la Gouvernante, que dans vos amours & dans vos plaiſirs, vous cherchez la tranquilité. Agis n'oſa répondre à cette raillerie, qui n'augmenta pas l'amitié que la Gouvernante avoit pour Cabrioline.

On trouva dans la ſalle où étoit le bal une nombreuſe aſſemblée des plus jeunes Dames de Solinie: elles avoient vu grande lumiere au Palais: elles s'étoient levées tout doucement d'auprès de leurs maris, & étoient venuës voir quelle étoit cette nouveauté: elles avoient pris leurs plus beaux ornemens, & paroiſſoient charmantes, quoiqu'elles ſe fuſſent habillées ſans chandelle, ('tant il eſt vrai que les femmes viennent à bout de réuſſir à tout ce qu'elles entreprennent.) Pluſieurs jeunes gens s'étoient maſqués, & les avoient ſuivies; en ſorte que l'Aſſemblée étoit

des plus brillantes & des plus nombreuses. Mais les Bourgeoises de Solinie, qui sçavoient vivre, avoient laissé les premieres places vuides pour le Roi & toute sa Cour.

Le Roi ouvrit le bal avec la Princesse, & après que l'on eut dansé plusieurs menuets, on en vint aux contredanses. Cabrioline en enseigna de nouvelles, qui charmerent tout le monde, parce que c'étoit toujours les mêmes figures, & qu'il n'y avoit que les airs qui fussent différens. Les Dames de Solinie, qui n'avoient jamais vu un pareil spectacle, étoient enchantées. L'Amour, qui seul anime les plaisirs, triomphoit dans cette Assemblée, & se plaisoit à confondre les scrupules des charmantes Soliniennes.

Le bal avoit déja duré cinq heures, sans que personne s'en ennuyât; car la Reine d'Amazonie ronfloit dans un coin, & la Gouvernante de la Princesse dormoit dans un autre, quoiqu'elle fût auprès d'Agis. Mais le jeune Page, qui n'aimoit pas la danse, se lassa à la fin; & pour la faire cesser, il sortit un moment, & revint dire d'un

air empreſſé, que les maris étoient dans une des cours, & qu'ils vouloient abſolument entrer. Auſſi-tôt toutes les Dames, en prenant chacune un jeune homme ſous le bras, ſe ſauverent comme des oiſeaux effarouchés, & rentrerent chez elles. Elles furent fort contentes de trouver leurs époux endormis, & que le Page les eût trompées.

Le Roi penſa ſe mettre en colere, quand il ſçut qu'Agis n'avoit pas dit vrai; mais la Reine d'Amazonie, qui ſe réveilla, prit le parti du Page, & remontra au Roi, que les Sénateurs viendroient le prendre à la pointe du jour, & qu'il avoit beſoin de repos, auſſi-bien que la Princeſſe. Allons, mon fils, lui dit-elle, allons nous coucher. Le Roi fut ſi enchanté de cette expreſſion, qu'il lui baiſa la main, & demanda à la Fée de faire ceſſer les violons. Toute la peine que Cabrioline impoſa à Agis, fut de danſer la derniere entrée avec elle. Il fallut bien obéir, mais, au milieu de la danſe, il ſe ſauva dans une chambre dont il eut ſoin de bien fermer la porte, & tout le monde ſe retira.

## CHAPITRE XV.

### *Le jeune Monarque retrouve à sa Cour le vieux Savantivane.*

LE lendemain au lever de l'aurore, les Prêtres du Soleil ouvrirent toutes les fenêtres du Temple, & le parerent des ornemens destinés aux plus grandes fêtes, Ils allerent ensuite au Palais avec les Sénateurs, pour accompagner le Roi au Temple, & le couronner en présence de tout le peuple. On éveilla le jeune Monarque, & quoique la Princesse fût un peu fatiguée du bal, elle fut habillée la premiere. Cabrioline avoit présidé à sa toilette : ainsi, il ne manquoit rien à son ajustement. La Reine d'Amazonie fit un peu attendre, parce qu'on ne lui avoit pas encore apporté son premier bouillon : la Fée & le Roi lui demanderent pardon d'avoir oublié cette cérémonie.

Quand le Roi fut dans le vestibule du Palais, il se présenta une jeune So-

liniene charmante, qui vint ſe jetter à ſes pieds fort allarmée. Ses pleurs l'empêcherent d'abord de parler. Le Roi la releva poliment, & lui demanda ce qu'elle déſiroit, & quel étoit le ſujet de ſes larmes. Protégez-moi, dit-elle, Seigneur, contre un mari barbare qui me pourſuit, & qui veut me punir d'être venuë cette nuit au bal dans ce Palais. Quand je ſuis rentrée, je m'attendois à le trouver endormi comme les autres citoyens; mais je l'ai trouvé éveillé & liſant à la lumiere d'une bougie. Il m'a accablé des plus violens reproches, & m'a fait de ſi terribles menaces, que je crains pour ma vie même.

Le Roi alloit aſſurer cette aimable femme qu'il la défendroit, lorſqu'on vit entrer ce mari furieux. Mais quelle fut la ſurpriſe du Roi, quand il reconnut dans ce mari jaloux le vieux Savantivane, qui l'avoit conduit à Azinie! & quel fut l'étonnement de Savantivane, quand il vit que celui qu'il avoit reçu chez lui, étoit le Roi des Soliniens!

Dans cette ſituation, ce fut le Roi

qui parla le premier. Approchez-vous, dit-il en riant : venez, mon cher Savantivane, que je vous embraſſe. Quoi ! vous ferez-vous toujours de mauvaiſes affaires dans tous les lieux que vous habiterez ? Vous ſçavez que dans votre patrie vous avez penſé ſervir d'ornement à la queuë du grand Aſne, pour trop aimer les ſciences : ici vous allumez de la bougie, contre toutes les loix, pour épier votre femme. Si vous euſſiez imité les autres Soliniens, vous ne vous ſeriez apperçu de rien ; & vous ſeriez tranquile comme eux. Mais je veux bien vous pardonner, à condition que vous pardonnerez à cette aimable femme : que vous la remercierez en ma préſence de la grace que je vous accorde : que vous ne parlerez point de cette avanture à vos voiſins : & que vous m'inſtruirez par quelle conjoncture vous êtes devenu un de mes Sujets.

Seigneur, répondit Savantivane, dès que vous me rendez témoignage que mon épouſe n'a fait que venir au bal dans ce Palais, je lui pardonne volontiers, & je la remercie d'avoir été cau-

ſe que j'ai reconnu pour mon Roi, plus tôt que je n'aurois fait, un Prince tel que vous. Je vous proteſte que, ſi les Soliniens ſçavent jamais ce que leurs femmes & la mienne ont fait cette nuit, ce ne ſera point de moi qu'ils l'apprendront. A l'égard de l'avanture qui m'a conduit ici, vous ſçaurez qu'auſſi-tôt après votre départ d'Azinie, on vous chercha par tout; & je fis moi-même tous les efforts imaginables pour vous trouver. Mais n'en pouvant venir à bout, on dit que je ſçavois où vous étiez, & que je feignois de l'ignorer. Je vis que l'on vouloit me chercher querelle ſur ce que j'avois laiſſé échapper l'ignorant que j'avois amené à la place de mon frere Doctis. Dans la crainte d'un ſort funeſte, je ramaſſai mes tréſors, & je m'embarquai ſur un vaiſſeau qui m'a conduit dans cette Ville, que je ne connoiſſois point. Un vieux Solinien à qui je contai mon hiſtoire, & à qui je montrai mes richeſſes, me propoſa ſa fille en mariage: c'eſt cette jeune femme, que j'ai épouſée il y a quinze jours. Tant que j'ai dormi toute la nuit, & que je n'ai vu goute,

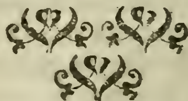
j'ai été très-content de sa conduite: mais cette nuit m'étant éveillé, je ne l'ai plus trouvée dans mon apartement. J'ai vu par ma fenêtre une grande lumiere au Palais : j'ai cru qu'il m'étoit permis d'allumer une vieille bougie que j'avois apportée d'Azinie, & d'étudier en l'attendant. C'est la seule faute que j'aie faite : car si je me fusse rendormi tranquilement, il n'auroit été question de rien, & elle m'auroit fait accroire ce qu'elle auroit voulu. Mais puisque vous me pardonnez ma faute, & qu'elle veut bien recevoir mes remercimens de la grace qu'elle me procure, il n'y faut plus penser.

Agis, qui étoit survenu pendant cet entretien, admira cette avanture, & dit au Roi : Voilà, Seigneur, la chose du monde la plus heureuse. Tous nos amis sont rassemblés, vous retrouvez votre Empire & votre Princesse, Bengib se réunit à Zaïde, j'ai rencontré ma fidelle Gouvernante, & votre ancien hôte d'Azinie est ici par hazard. Dans toutes nos avantures il n'y a eu qu'un œil de perdu : c'est le pauvre Prince Solocule qui sera la victime de

tout ceci. Son œil eſt recouvré, dit Cabrioline, & même au double. Chacun demanda à la Fée comment cela s'étoit fait, & d'où elle ſçavoit cette nouvelle. Apprenez, dit-elle, qu'après avoir quitté le Prince en ſortant de vaincre les Dondiniens, je me tranſportai au Château où nous avions paſſé la nuit deux jours auparavant; j'y reſtai quelques jours, & allai enſuite à Amazonie, pour ſçavoir ſi le Prince avoit épouſé la Princeſſe Feſlée. Je ſçus par mes Intelligences qu'il étoit au Palais de la ſœur de la Reine. Je m'y fis conduire auſſi-tôt, & j'y appris qu'il étoit parti, par ordre de Solocule, pour venir en ces lieux. Je vis ce Prince privé de la vuë, qui me joua quelques airs de vielle: cela me fit plaiſir. Je danſai même devant lui, & j'eus pitié du regret qu'il me témoigna de ne me point voir. J'ai entre autres ſecrets celui d'éclaircir la vuë; je m'en ſervis en faveur de ce Prince: depuis ce temps-là il voit plus clair qu'un linx. Il m'a tant marqué de reconnoiſſance, qu'il a danſé tout un jour avec moi. Il avoit même préparé un grand

ſpectacle, où je devois briller : mais, ſans avertir perſonne, je le quittai, & j'étois déja ſur ce rivage, qu'on me cherchoit dans les appartemens ; ( car nous autres Fées danſantes traverſons la mer, comme un autre paſſe une riviere. ) Quand je ſuis venuë en ces lieux, continua la Fée en adreſſant la parole au Roi, vous n'y étiez pas encore arrivé. C'eſt moi qui me ſuis déguiſée en vieille, & qui ai engagé Bengib à mettre à ſon doigt la bague myſtérieuſe qui rend inviſible, afin qu'il vînt ſur le rivage où vous deviez aborder. Vous ſçavez de quelle maniere il vous a ſauvé des flots, & ce qui s'eſt paſſé depuis. Avouez que j'ai bien conduit toute cette affaire.

Toute la compagnie avoua que rien n'étoit mieux entendu, & prit part au bonheur de Soiocule.



## CHAPITRE XVI.

*Couronnement du Roi : Son Mariage avec Feslée : Conclusion de cette Histoire.*

TAndis qu'il se passoit des choses si intéressantes dans le Palais, les Prêtres attendoient le Roi pour le conduire au Temple, & commençoient à s'impatienter : enfin le Roi sortit, & les trouva dans la cour qui regardoient le Soleil, pour voir s'il seroit sérein pendant un jour si célebre. Le Roi, avec la Reine d'Amazonie, la Princesse & la Fée monterent dans un char qui les attendoit. Le Roi ordonna en sortant qu'on ouvrît les portes de la Ville, & qu'on laissât entrer les Amazones, qu'il vouloit que l'on regardât desormais comme amies. Cet ordre ne plut pas trop aux vieux Bourgeois de Solinie ; mais la curiosité de voir de nouvelles femmes fit voler les jeunes gens vers les rempars, & ils eurent bientôt exécuté les commandemens du Prince.

Quand on fut arrivé au Temple, on fit placer le nouveau Roi ſur un Trône élevé : mais avant de le couronner, on lui dit que la coûtume étoit de faire un diſcours au peuple. Cette propoſition embarraſſa très-fort le jeune Monarque : Si vous m'aviez, dit-il, prévenu de la veille, j'en aurois acheté un tout fait, que je vous débiterois : il y a bien des gens plus habiles que moi, qui ne font pas autrement ; pour à préſent cela m'eſt impoſſible. Mais faut-il, ajouta le Prince, que le diſcours ſoit long ? Il doit durer environ trois quarts-d'heure, répondit le Grand Prêtre. Trois quarts d'heure ! s'écria le Roi : c'eſt dequoi faire mourir l'Orateur & les Auditeurs. Point du tout, dit un des Prêtres ; nous aimons les harangues à la folie : c'eſt un plaiſir qui ne coûte rien. Mais, reprit le Roi, ne peut-on pas faire faire ce diſcours par un autre ? J'ai peu de mémoire, & je n'ai jamais exercé mes poûmons qu'à une choſe qui ne fait point partie de l'éloquence ; ( il vouloit dire à ſouffler des pois dans ſa ſarbacane ) je voudrois qu'un autre haranguât pour moi.

Cela ſe peut, dit un des Sénateurs; pourvu que nous entendions un beau diſcours pendant près d'une heure, nous ſerons contens. Auſſi-tôt Savantivane, qui avoit des diſcours tous prêts ſur toutes ſortes de ſujets, demanda permiſſion au Roi d'entretenir la compagnie. Je vous en prie inſtamment, répondit auſſi-tôt le Prince: vous ne ſçauriez me faire un plus grand plaiſir. Dans le moment Savantivane étant monté ſur les marches du Trône, loua les vertus du défunt Roi, dont il n'avoit jamais entendu parler, exagéra le bonheur des Soliniens, de voir ſon Trône rempli par un Prince auſſi parfait qu'étoit le jeune Roi, quoiqu'il ne l'eût connu qu'à Azinie; & il employa le dernier quart-d'heure à les aſſurer du ſort le plus heureux ſous ſon regne, ſans ſçavoir ce qui devoit arriver.

La harangue de Savantivane fut généralement applaudie: mais on ne la rapportera point, parce qu'elle fit bâiller la Princeſſe. Quand ce diſcours fut fini, on mit la Couronne ſur la tête du jeune Roi, & on lui préſenta le Scep-

tre. Auſſi-tôt chacun ſe proſterna, & le Temple retentit des cris de joie des Soliniens & des Amazones, qui étoient entrées en grand nombre.

Le Roi fit ceſſer le tumulte, pour propoſer deux choſes importantes: La premiere étoit la loi qu'il avoit imaginée la veille, d'adorer le Soleil pendant le jour, & la Lune pendant la nuit. Cette propoſition penſa cauſer une ſédition. Les Anciens s'éleverent contre cette nouveauté, & ſe jetterent aux pieds du Roi les larmes aux yeux, pour lui demander de ne les pas obliger à cette loi nouvelle. Mais les Courtiſans qui avoient été du repas de la veille, les jeunes gens qui avoient été au bal, & ſur-tout les femmes, crioient au contraire que cette loi étoit très-ſage.

Le Roi étoit d'une extrême bonté, il dit aux Anciens avec douceur qu'ils voyoient bien eux-mêmes qu'il n'étoit plus le maître, & qu'il falloit obſerver cette loi, puiſque tout le monde le vouloit.

La ſeconde propoſition du jeune Monarque fut d'épouſer à l'inſtant la Princeſſe,

Princeſſe, & de la faire déclarer Reine de Solinie. Il croyoit ne trouver aucune contradiction à un ſi beau deſſein, mais les Prêtres & les Sénateurs, piqués, à ce que l'on croit, de la premiere loi que le Roi avoit établie, s'y oppoſerent de toutes leurs forces, & déclarerent que cela étoit abſolument impoſſible. Et quelle eſt, dit le Roi irrité, la cauſe de cette impoſſibilité? Elle eſt bien grande & bien juſte, dit le Grand Prêtre d'un air éloquent, & depuis la fondation de notre Monarchie, aucun de vos auguſtes Ancêtres n'a manqué à un uſage qui, par ſon obſervation, eſt devenu une loi fondamentale de cet Empire. Mais quel eſt cet uſage, dit le Roi, qui perdoit patience? Sire, répondit le Grand Prêtre, il eſt fondé ſur la majeſté de nos Rois, & ſur le rang des Princeſſes à qui ils veulent s'allier. Mais, s'écria Agis, qui auroit volontiers battu le Grand Prêtre, quand il ſeroit fondé ſur le Soleil, qui te brûle la cervelle, quel eſt cet uſage qui fait une loi?

Le Grand Prêtre rêva un moment, & dit enſuite: Il eſt, Sire, d'envoyer

des Ambaſſadeurs chercher la Princeſſe à qui le Roi veut s'allier : & ainſi, il vous eſt impoſſible d'épouſer cette Princeſſe, que vous trouvez comme par hazard dans votre Empire.

Les Prêtres & les Sénateurs, qui s'imaginoient que le Grand Prêtre avoit trouyé un bon moyen pour fâcher un peu le nouveau Légiſlateur, huerent le pauvre Abdumnella, de n'avoir inventé que cette difficulté; & le Roi & ſa ſuite éclaterent de rire de ſon air embarraſſé.

Pendant ces diſcours, Cabrioline, dans un coin du Temple, s'amuſoit, comme une franche petite coquette qu'elle étoit, à cauſer avec de jeunes Soliniens qu'elle avoit trouvés au bal la nuit précédente. Quand elle entendit les ris que l'on faiſoit, elle s'approcha, & ayant appris ce qui les cauſoit, elle dit aux Prêtres & aux Sénateurs : Graves Perſonnages, écoutez-moi. Je louë votre zéle pour la Majeſté Royale, j'approuve votre amour pour les anciens uſages. Lorſque vos Rois voudront épouſer des Princeſſes étrangeres, envoyez les chercher par

les Miniſtres les plus diſtingués ; mais vous ne devez pas craindre aujourd'hui de manquer ni à la dignité de l'Empire, ni à vos Coutumes. Apprenez que c'eſt moi qui ai conduit ici la Princeſſe, & ſçachez que Cabrioline vaut bien un Ambaſſadeur. Cela eſt vrai, dit Agis, quoiqu'il y ait bien des gens qui en doutent. Au reſte, ajouta la Fée, ſi mes raiſons ne vous perſuadent pas, je ſçais le moyen de vous faire obéir : Je vais appeller mon Joueur de flute, demandez à Agis, ſi je vous ferai danſer. Ah ! de grace, Meſſieurs, dit le Page, mariez au-plûtôt le Roi, par pitié pour moi & pour vous-même, ne vous expoſez pas à voir votre Temple détruit, & votre Ville démolie de fond en comble, à force de ſauter.

Le Grand Prêtre feignit de ſe rendre plûtôt à la raiſon de Cabrioline qu'à la crainte ; & la jeune Feſlée fut unie pour jamais à ſon cher Prince.

Dès qu'Abdumnella eut achevé la cérémonie, on entendit un bruit ſouterrain, qui fit trembler tout le monde. Le Roi ſur-tout & la jeune Reine furent conſternés, par la crainte que

quelque nouveau malheur ne vînt troubler leur union. Mais on se rassura, quand on vit sortir du fond du Temple, une Nymphe, que le Grand Prêtre & Bengib reconnurent pour la Fée des Montagnes.

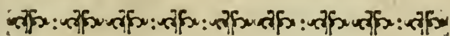
Rassurez-vous, dit-elle au Roi, je n'emploie pas mon pouvoir à causer des malheurs. Je viens vous annoncer le destin qui vous est réservé. Vos jours seront desormais fortunés & tranquilles. Pendant le cours d'un regne long & florissant, vous réunirez sous votre puissance l'Empire des Soliniens & celui des Amazones. Mais comme il n'est rien qui ne change dans la nature, cet Empire si puissant sera détruit quelque jour; & de ces Villes célebres il n'en restera non plus de traces que du fameux Ilion dans la Phrygie. Cette Nation si glorieuse ne sera pourtant pas anéantie. Vos Descendans, dignes héritiers de vos vertus, regneront sur les bords d'un fleuve fameux, dont les eaux augmentent la grande Mer qui nous environne. On trouvera parmi eux des avares & des prudes dignes de l'illustre Solinie. On y verra briller

de fieres Héroïnes, dignes descendantes des Amazones. Savantivane, malgré son grand âge, aura une postérité nombreuse, qui s'établira dans les mêmes climats, & dont la vertu, bien loin d'être opprimée, comme dans l'ingrate Azinie, sera l'objet de la vénération de tous les humains. Que rien desormais ne vous allarme, cette brillante destinée est le fruit de mes soins & de ma puissance.

Après ce discours, la Fée frappa la terre avec le pied, le Temple trembla une seconde fois, & la Nymphe disparut.

On croit sa prédiction vraie, parce qu'en effet on ne voit plus aucun vestige de ces fameuses Villes sur les bords du Lac de Parime. Il ne reste aujourd'hui qu'un fleuve appellé *la Riviere des Amazones*; mais il est difficile de déviner dans quels lieux les Descendans de ces peuples habitent aujourd'hui, & quel est le fleuve sur les bords duquel la Fée prédit qu'ils devoient demeurer.

FIN.



# TABLE DES CHAPITRES

Contenus dans la ſeconde Partie.

Fin de la Table de la seconde Partie.



